



HAL
open science

Transmettre aux lecteurs de la Belle Époque une perception des nations étrangères : les enjeux du grand reportage selon Jules Huret

Maiwen Breton

► To cite this version:

Maiwen Breton. Transmettre aux lecteurs de la Belle Époque une perception des nations étrangères : les enjeux du grand reportage selon Jules Huret. Histoire. 2018. dumas-01824795

HAL Id: dumas-01824795

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01824795>

Submitted on 27 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université européenne de Bretagne
UNIVERSITÉ RENNES 2- CERHIO-CNRS
Master Histoire des Relations Internationales et Interculturelles

7

**Transmettre aux lecteurs de la Belle Epoque une perception des
nations étrangères: les enjeux du grand reportage selon
Jules Huret.**

Maïwen BRETON

Directeur de recherche : M. Pierre KARILA - COHEN

2018

REMERCIEMENTS

Tous mes remerciements à Monsieur Pierre Karila-Cohen, mon directeur de recherche, pour son soutien, ses conseils et sans qui ce mémoire n'aurait pas été possible.

Je dédie ce travail à ma mère et à ma grand-mère, dont l'affection et les paroles bienveillantes m'ont toujours accompagnée.

Merci également à Chantal, Vincent, Katharina, Steven, Sébastien, Pierre, aux amis de ma promotion et à tous ceux qui m'ont soutenue pendant ces mois de travail.

Sommaire

INTRODUCTION.....	5
PREMIÈRE PARTIE	
L'AVENEMENT DE JULES HURET DANS LE GRAND REPORTAGE, UNE FORME JOURNALISTIQUE EN CONSTANTE EVOLUTION	13
I- QU'EST-CE QUE LE GRAND REPORTAGE A LA BELLE EPOQUE?.....	13
A- Quel rôle joue la presse en France?.....	14
B- Qu'est-ce que le reportage?	15
C- Le grand reporter, un voyageur écrivain?.....	18
II- PIERRE GIFFARD, FERNAND XAU, CHARLES CHINCHOLLE, JOSEPH CARAGUEL ET OCTAVE MIRBEAU, ACTEURS DU RENOUVELLEMENT DU GRAND REPORTAGE ET PRECURSEURS DE JULES HURET	20
A- Pierre Giffard et le Sieur de Va-Partout	20
B- Charles Chincholle et Fernand Xau, ou l'apparition de l'interview dans le reportage	23
C- Joseph Caraguel et Octave Mirbeau.....	25
III- JULES HURET, GRAND REPORTER AU FIGARO	26
A- 1892-1894 : la période Francis Magnard.....	28
B- 1894-1899 : des temps difficiles	30
C- 1899 : le renouveau	31
D- Novembre 1902- mars 1912: les grands reportages à l'étranger.....	34
DEUXIÈME PARTIE	
COMMENT L'ENQUÊTE ET L'INTERVIEW SE SONT IMPOSÉES DANS LES GRANDS REPORTAGES DE JULES HURET?.....	40
I-COMMENT JULES HURET INTRODUIT L'ENQUETE DANS SA PRATIQUE JOURNALISTIQUE?	41
A- Qu'est-ce que l'enquête à la Belle Epoque ?	41
B- L'enquête sur l'évolution littéraire	46
C- L'enquête sur la question sociale	47
II- COMMENT JULES HURET INSERE L'INTERVIEW DANS LA METHODE DE L'ENQUETE?	51
A- Quelles origines pour l'interview?.....	51
B- Utilisation de l'interview par Jules Huret dans son enquête sur l'évolution littéraire en 1891	52
C- L'utilisation de l'interview par Jules Huret pour son enquête sur la question sociale en 1892.....	54
III- JULES HURET FACE A SES LECTEURS.....	62
A- Une réelle entrée en relation avec le lecteur.....	63
B- Réactions du lectorat, l'exemple de Flora Mac Donald Thomson.....	65
C- Sensibiliser le lectorat à la question sociale	66
D- Le discours narratif	67

TROISIÈME PARTIE	
UNE CONTRIBUTION À UN JOURNALISME INTERNATIONAL :	
JULES HURET, UN « AMBASSADEUR INFORMEL »	71
I- COMMENT LES FRANCAIS PERCOIVENT LES	
NATIONS ETRANGERES AU XIXE SIECLE?	73
A-Qu'est-ce que le stéréotype?.....	73
B-Le Maroc, une contrée exotique	75
C-L'Amérique, liée à la France depuis la guerre d'Indépendance	75
D-L'Allemagne, une nation voisine en plein essor	77
E-L'Argentine, un pays dynamique et lointain	81
II: TEMOIN ET TRANSMETTEUR: COMMENT LES GRANDS	
REPORTAGESDE JULES HURET A L'ETRANGER ONT	
TRANSFORME SA VISION DES PEUPLES VISITES?.....	83
A- Le Maroc : juin 1894-août 1894.....	83
B-L'Amérique : novembre 1902-juin 1903	84
C-L'Allemagne : 1905-1908	87
D-L'Argentine : été 1909-juin 1910.....	90
III : JULES HURET: UN “ AMBASSADEUR INFORMEL ”	92
A- Jules Huret à la rencontre des personnalités politiques marocaines.....	93
B- Le séjour américain.....	94
C- Le grand reportage en Allemagne, une participation de plus en plus active de Jules Huret à la vie diplomatique française.....	97
D- La reconnaissance internationale du travail de Jules Huret.....	105
CONCLUSION.....	106
ANNEXES.....	111
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....	144
INDEX.....	151

INTRODUCTION

« Des pans entiers du monde, de notre société, de notre vie ne sont plus arpentés¹ ». Le constat est sans appel pour le Manifeste XXI: le reportage est délaissé par les rédactions. La faute sans conteste à une instantanéité de l'information². La *Revue XXI* expose dans son plaidoyer le chiffre de 350% qui correspond à l'augmentation de notre consommation d'information entre 1980 et 2008³. Partout, à tout moment, elle surgit dans nos sociétés, ne laissant que peu de répit à ceux voulant s'en détourner. Comment alors dans ce contexte dépasser le prisme du « lecteur-consommateur »? Serions-nous moins enclins à consacrer du temps à la lecture d'un reportage? Difficile de se démarquer pour une rédaction face à une offre plurielle, numérique ou audiovisuelle. La *Revue XXI* s'y est essayée, souhaitant revenir à une forme de journalisme authentique où le sujet est abordé en profondeur, et n'est pas forcément celui attendu au regard de l'actualité. Il est intéressant de suivre les évolutions de la presse en France, émergente sous l'Ancien Régime puis triomphante au XIX^e siècle, devenant un média de masse. Le nombre de quotidiens explose, créant de fait une forte émulation entre eux, ce qui les conduit à un renouvellement constant du contenu. C'est dans ce contexte que nous développerons ci-après qu'apparaît le grand reportage. Dans ce mémoire, nous souhaitons présenter les enjeux du grand reportage selon Jules Huret, au travers de la transmission à ses lecteurs de la perception des nations étrangères à la Belle Epoque.

L'histoire de la presse en France débute au XVII^e siècle. Le premier journal français est *La Gazette* apparu en 1631 sous la plume de Théophraste Renaudot. Son auteur est un proche du cardinal de Richelieu. Il ouvrit à Paris un bureau d'adresses chargé d'employer des personnes en difficulté financière puis se lança dans la création de petites annonces avant d'éditer son journal. Ces feuilles imprimées dans son atelier contiennent des textes officiels, ce qui décida Richelieu à les utiliser à des visées propagandistes. Quelques décennies plus tard, le *Mercure de France* de Donneau de Visé relate la vie mondaine de la cour. Les premiers nouvellistes voient le jour. Ces hommes de lettres ont pour mission de retranscrire les faits-divers au sein de feuillets. Censurés par le régime, ils demeurent mal considérés, au point que Voltaire dira d'eux qu'ils ne sont que des « barbouilleurs de papier⁴ ». Ces *gazetiers* tels qu'ils sont nommés appartiennent fréquemment à la sphère politique naissante aux approches de la Révolution française. Il n'est pas rare que des députés rédigent des comptes-rendus lors des séances tenues à la jeune Assemblée nationale. Ce sont les logographes, les « écrivains de la parole »

1 *Revue XXI*, «Manifeste XXI», p.20.

2 DELPORTE, Christian, «Quand l'info devient instantanée», *Ina global*, 20 octobre 2016.

3 *Revue XXI*, «Manifeste XXI», p.3.

4 NABARRA, Alain «Le journalisme à la recherche de lui-même au XVIII^e siècle: les modalités de l'information», *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, numéro 1, volume 48, 1996.

comme ils se plaisent à se nommer en référence à l'Antiquité grecque. L'article 11 de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789 favorise l'essor du journalisme, encore loin d'être reconnu en tant que profession à part entière. De nombreux titres voient le jour, à l'instar de l'impertinent *Père Duchesne*. Toutefois, la censure est rétablie dès l'avènement de la république en 1792, et de nombreux « colporteurs de nouvelles » sont obligés de fuir ou meurent assassinés tel Jean-Paul Marat. Le retour de la monarchie en 1814 permet l'expression d'une opposition, qui en profite pour s'exprimer par voie de presse. L'avènement de nouvelles technologies et des distances toujours plus courtes marquent les prémices du journal en tant que culture de masse. La presse à rotative inventée par Hippolyte Marinoni en 1867 et sur le plan législatif, la loi sur la liberté de la presse quatorze ans plus tard accélèrent cet essor entamé à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le nombre de quotidiens se multiplie, dont *Le Figaro*, fondé en 1826, et en 1854 par de Villemessant sous sa forme actuelle.

A la fin du XIX^e siècle, Paris est une capitale en pleine effervescence. Les tensions politiques se sont apaisées avec la stabilisation de la III^e République et l'instauration d'une démocratie parlementaire. Les cabarets et autres lieux de loisirs se multiplient, attirant une clientèle en quête de divertissement. Permissive, la ville est aussi celle du plaisir des sens et on ne compte pas le nombre de maisons closes où Français et étrangers viennent assouvir leurs désirs. La vie artistique est foisonnante, sans cesse en renouvellement et les musées tels que le Louvre ou Carnavalet deviennent un lieu de promenade dominicale pour la bourgeoisie. L'époque est à l'oisiveté pour ceux qui ont les moyens financiers. Si la culture n'est pas encore accessible à toutes les bourses, la presse, elle, se démocratise dès la fin du régime de Napoléon III. Les journaux sont vendus à des prix dérisoires qui permettent à un large lectorat de les acheter. Les français peuvent y lire les nombreuses avancées scientifiques et techniques, tel que le cinématographe des frères Lumière ou l'électricité. Paris, «ville lumière» rayonne dans le monde, qui s'y presse pour admirer la Tour Eiffel construite pour célébrer l'exposition universelle de 1889. Pays puissant, tant par la richesse que par ses possessions coloniales, de l'Algérie à l'Indochine, la France vit entre les années 1880 et 1914 sa «Belle Epoque», expression apparue juste après le conflit mondial lancé à la même date.

Jules Huret est né à Boulogne sur Mer le 8 avril 1863 dans une famille de marins-pêcheurs. Il est l'aîné de quatre enfants et doit aider sa mère assez jeune puisqu'à quinze ans il devient le chef de famille, après le décès de son père. Afin de subvenir aux besoins de celle-ci, il obtient un emploi de secrétaire à la mairie et fréquente le milieu littéraire bouloonnais, avant de partir s'installer à Paris en 1884. Là, tentant sa chance vers le journalisme, il est recruté à

L'Événement puis à *L'Echo de Paris* où il réalise en 1891 son *Enquête sur l'évolution littéraire*. Jules Huret brille par ce coup d'éclat. La fréquentation des cercles littéraires lui permet de se constituer des relations, qui, nous le verrons par la suite, lui permettront d'entrer au *Figaro*.

Historiographie

Notre sujet de recherche « Transmettre aux lecteurs de la Belle Époque une perception des nations étrangères: les enjeux du grand reportage selon Jules Huret », s'inscrit pleinement dans une histoire culturelle. En effet, il soulève des questionnements autour de la notion de culture de masse, avec le triomphe de la presse en tant que média au sein de cette société française. Quelle place accorder aux grands reportages de Jules Huret dans ce succès? C'est toute l'ambivalence du statut de journaliste à cette période qui se fait jour, tour à tour écrivain et reporter. En somme, il s'agit pour nous d'analyser ses écrits, en revenant à leur processus de création afin d'en saisir pleinement le sens. En cela, il nous est possible de nous interroger de façon plus générale sur le statut même de journaliste. Est-il un simple vecteur entre une information et un public, se contentant de donner le fait brut? Si tel n'est pas le cas, quelle est la part de subjectivité dans ses articles? L'histoire culturelle est une approche historiographique relativement récente, datant des années 1980. Pascal Ory en donne la définition suivante: « l'histoire culturelle prendra pour objet (créera son objet) dans les limites suivantes: l'ensemble des représentations collectives propres à une société⁵. ». Selon l'auteur, les « représentations » sont les modes d'expression de cette société, la presse en étant l'une d'entre elles. Intrinsèquement, la notion d'histoire culturelle est donc collective et Ory associe la discipline à l'histoire sociale des représentations. Un peu plus loin dans son argumentaire, l'historien rappelle la polysémie du terme « culture », pouvant évoquer une connaissance spécifique (culture musicale..) ou un « ensemble de phénomènes matériels et idéologiques qui caractérisent un groupe ethnique ou une nation⁶ ». Si l'histoire culturelle rejoint, nous venons de le voir, l'histoire sociale, il est inexact d'aller jusqu'à la pluridisciplinarité entre l'histoire et la sociologie. Le dialogue entre les sciences sociales voire avec les sciences humaines est selon Pascal Ory un « échange de service ». Où comment l'histoire emprunte à ces domaines pour établir sa propre recherche, avec le principe de l'enquête notamment. Parmi les représentants de ce courant historiographique, nous pouvons également citer Philippe Poirrier. Dans son article « L'histoire culturelle en France. Une histoire sociale des représentations »

5 ORY, Pascal, «L'histoire culturelle de la France contemporaine: question et questionnement», *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, volume 16, n°1, 1987.

6 *Larousse.fr*

l'auteur tient à rappeler que la discipline est issue de l'histoire des mentalités, tout en adoptant une voie distincte, s'oppose sur la notion de « mentalité collective » de Marc Bloch⁷. Ce propos complète notre précédente lecture au sujet de la place accordée au « social » par l'histoire culturelle, puisque Roger Chartier souhaite son évolution « de l'histoire sociale de la culture à une histoire culturelle du social⁸ ». L'ouvrage de référence pour établir l'historiographie de notre mémoire est *La civilisation du journal: histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*. Écrit par quatre historiens dont Dominique Kalifa, le livre établit un riche état des lieux des connaissances autour de la presse en évitant d'adopter un déroulé chronologique jugé trop réducteur. Il met également « en relation l'histoire littéraire et l'histoire des formes sociales de communication⁹ ». En présentant aux lecteurs l'évolution des pratiques journalistiques, l'ouvrage nous aide dans la compréhension puis la rédaction de notre objet d'étude. Plusieurs travaux universitaires viennent enrichir notre réflexion. Le premier est une thèse datant de 1958, et rédigée par le petit-fils de Jules Huret, Jean-Etienne Huret. Intitulée « Jules Huret: témoin de son temps », elle retrace chronologiquement sa carrière professionnelle, de Boulogne sur Mer au *Figaro*, en interrogeant son rapport à l'écriture et le jugement émis par les contemporains à son égard. Les deux suivants sont le mémoire de Joris Lenouvel « Faire un reportage à la Belle Epoque: pratiques, poétiques et représentations du reportage en Amérique de Jules Huret, 1902-1903 », rédigé en 2013 et la thèse produite par Mélodie Simard-Houde en 2015, « Le Reporter, médiateur, écrivain et héros. Un répertoire culturel (1870-1939) ».

Présentation de notre recherche

Notre mémoire s'inscrit dans la continuité des travaux de ses prédécesseurs dans la mesure où il étudiera Jules Huret en tant que grand reporter, interviewer et écrivain mais souhaite apporter un regard neuf en le présentant tel un « ambassadeur informel ». Ainsi, nous espérons parvenir à exposer à nos lecteurs le rôle tenu par Jules Huret dans la vision entretenue par les français à l'égard de leurs compatriotes étrangers à la Belle Epoque. Cela passe par une étude des stéréotypes existants à l'égard de l'Amérique, de l'Allemagne et de l'Argentine avant 1900. Notre recherche s'articule autour de trois principales parties. Nous avons choisi pour ce sujet d'établir un plan essentiellement thématique insérant à plusieurs reprises un déroulé

7 POIRRIER, Philippe, « L'histoire culturelle en France. Une histoire sociale des représentations », HALSHS, archivesouvertes, 200, p.2.

8 *Op. Cit.*

9 KALIFA, Dominique, REGNIER, Philippe, THERENY, Marie-Eve et *alt.*, *La civilisation du journal: histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Nouveau Monde, Paris, 2011. p.20

chronologique. Ainsi, nous nous demandons par quels moyens Jules Huret, en sa qualité de grand reporter, propose-il dans ses récits un regard sur quatre nations. Nous aborderons de prime abord l'apparition d'un nouveau type de journalisme avec l'émergence du grand reportage et les précurseurs de Jules Huret, puis nous questionnerons son rapport à l'enquête avec l'utilisation du procédé de l'interview. Enfin, nous nous pencherons sur la place accordée à autrui dans ses récits. Il nous semble à présent essentiel de développer notre pensée. Tout d'abord, nous ne pouvons pas évoquer Jules Huret sans nous interroger sur ce qu'est le grand reportage à la Belle Epoque. Son origine est double, à la fois littéraire et journalistique. Il faut s'intéresser à l'émergence d'une nouvelle forme de journalisme provenant du monde anglo-saxon et rendue possible par les progrès techniques. Notre regard se tourne à présent vers les rédactions de journaux, alors en plein essor dès le milieu du siècle. Comment inciter les Français à lire son quotidien et non un autre? Cette interrogation illustre parfaitement l'émulation existante entre eux, rivalité source de créativité et d'innovation. Les rédacteurs se décident à envoyer sur le terrain des reporters, au départ simples fait-diversiers allant au devant d'une actualité peu enrichissante. Cependant, comment passe-t-on du reportage au grand reportage? L'évolution se fait-elle brutalement ou par phases successives? Notre première partie tente d'apporter des réponses à ces deux questions. Puis nous présentons plusieurs figures du reportage ou de la littérature qui ont posé les jalons de la discipline. Pierre Giffard, Fernand Xau et Charles Chincholle mais également Joseph Caraguel et Octave Mirbeau ont été des précurseurs et des disciples pour Jules Huret. Afin d'étayer et de légitimer notre argumentation visant à répondre à cette question, nous l'avons illustrée par des extraits d'articles parus dans les quotidiens à ce moment. Enfin, dans « Jules Huret grand reporter au *Figaro* », nous exposons dans un premier moment les raisons qui ont conduit l'auteur d'une *Enquête sur l'évolution littéraire* à collaborer avec le grand quotidien parisien. Les sources principales sont la thèse de Jean-Etienne Huret et les archives du *Figaro* en ligne, la première nous renseignant sur les rapports entretenus entre le grand reporter et les directeurs du quotidien et sur divers éléments intimes. Présenter aux lecteurs de notre recherche la vie professionnelle de Jules Huret au *Figaro* nous permet de comprendre les raisons qui l'ont amené à réaliser ses reportages à l'étranger. Est-ce toujours un choix de sa rédaction? Qu'est-ce qui anime le quotidien à engager Jules Huret pendant plus de vingt ans? Est-il soutenu ou apprécié par ses supérieurs? Ces interrogations composent le fil conducteur de cette troisième sous-partie.

« Comment l'enquête et l'interview se sont imposées dans les grands reportages de Jules Huret » est notre deuxième partie. Nous allons nous intéresser à ses méthodes d'investigation.

Comment collecte-il les informations qui lui seront utiles pour la rédaction de ses articles? Nous avons cherché à savoir comment le grand reporter introduit l'enquête dans sa pratique journalistique. Nous ne pouvons pas comprendre le processus d'écriture qui suit tout naturellement celui du reportage si nous ne saisissons pas précisément le sens du concept. Puis, nous nous interrogerons sur «Comment Jules Huret insère l'interview dans la méthode de l'enquête ? » Enfin, nous aborderons le rapport qui s'est établi entre le lectorat et le journaliste. Les écrits de Jules Huret seront donc étudiés avec un regard extérieur, celui du récepteur.

Notre troisième partie s'intitule « Une contribution à un journalisme international : Jules Huret, un « ambassadeur informel » ». Nous avons choisi pour conclure ce mémoire de mettre en avant une approche ouverte sur le monde et sur la place du stéréotype dans les représentations. Ainsi, dans « Comment les Français perçoivent les nations étrangères au XIX^e siècle », nous présenterons le point de vue de la population de la métropole à l'égard des autres pays et notamment au Maroc, aux Etats-Unis, au Canada, en Allemagne et en Argentine, où Jules Huret est parti en grand reportage. Quels écrits antérieurs ont été publiés autour d'elles durant ce siècle? Sont-ce des nations à forte immigration française? La relation franco-allemande nous intéresse davantage en raison de la facilité de déplacement entre les deux états et surtout de sa conflictualité qui atteint son paroxysme à la fin du régime de Napoléon III en 1870. La seconde sous-partie, « Témoin et transmetteur : comment les grands reportages de Jules Huret à l'étranger ont transformé sa vision des peuples visités ? » confronte les propos précédents sur la perception des nations étrangères et ses écrits. La méconnaissance ou l'ignorance des mœurs exogènes entraîne par voie de conséquence la création d'un processus mental de représentativité qui est celui du topos ou stéréotype. Les récits d'Huret tentent de pallier à ces lacunes. Nous pouvons dès lors nous interroger sur son statut, simple intermédiaire entre le fait et le lecteur ou bien pédagogue? Nous pensons que le récit de son enquête le plus délicat est incontestablement celui réalisé sur l'Allemagne où il se rend durant trois ans, à intervalles réguliers, de 1905 à 1908. Enfin notre mémoire s'achève par « Jules Huret, un ambassadeur informel ». Sa profession de grand reporter le conduit à l'étranger, où, nous l'avons vu, il en rapporte sa propre vision. Cependant, ses rencontres avec des personnalités l'oblige à taire certaines informations, en raison de la déontologie mais aussi de son influence supposée dans la société française, en tant que journaliste. Ainsi, Jules Huret peut accéder à des cercles restreints, militaires, diplomatiques ou politiques. Cet accès direct aux sources les plus confidentielles font de lui un représentant français pouvant jouer le rôle d'intermédiaire.

Nos sources

Nous allons à présent développer les sources qui nous permettront de mener à bien ce projet. Pour ce travail, nous avons consulté dans un premier moment des ouvrages généraux autour de l'histoire du journalisme, notamment ceux de Thomas Ferenczi, de Christian Delporte, de Michael B. Palmer. Toutefois, *La civilisation du journal : Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, œuvre dirigée par Dominique Kalifa, Marie-Eve Thérénty, Alain Vaillant et Dominique Regnier nous aura permis d'établir notre historiographie. Ces premières lectures nous ont aidé à contextualiser notre sujet, axé sur Jules Huret. Puis, nous sommes restés dans une étude de sources secondaires plus spécialisées, Marc Martin et son ouvrage très complet sur le grand reportage, celui de Claire Blandin ayant pour thématique *Le Figaro*, ou celui de Sylvain Venayre autour du voyage. Afin d'étoffer nos recherches, nous avons consulté des articles, de Myriam Boucharenc autour du grand reportage, de Marie-Eve Thérénty sur la relation existante entre le journalisme et la littérature.

Cependant malgré tous ces documents, ce mémoire n'aurait pu exister sans la thèse de Jean Etienne Huret soutenue en 1958 et conservée à SciencesPo. En effet, des conversations entre les directeurs du Figaro et Jules Huret ont été retranscrites ainsi que de nombreux autres éléments (dates des articles du grand reporter parus dans le quotidien..) indispensables pour la rédaction de notre première partie. Nous avons également eu accès à d'autres thèses en ligne, dont celle de Mélodie Simard-Houde, déjà citée précédemment.

En parallèle à la lecture de ces articles, nous avons consulté des sources primaires qui se composent des ouvrages principaux de Jules Huret autour de notre thématique, récits édités de ses grands reportages parus chez Faquelle mais également de sa correspondance privée établie entre lui et son ami Octave Mirbeau. Enfin, nous avons fréquemment travaillé avec les numéros du *Figaro* ainsi que d'autres quotidiens numérisées sur le site *Gallica*.

PREMIÈRE PARTIE

L'AVENEMENT DE JULES HURET DANS LE GRAND REPORTAGE, UNE FORME JOURNALISTIQUE EN CONSTANTE EVOLUTION

I- QU'EST-CE QUE LE GRAND REPORTAGE A LA BELLE EPOQUE?

Le travail de Jules Huret s'inscrit à la suite de longues transformations qui ont marqué le monde du journalisme tout au long du XIX^e siècle. Devenir un grand reporter n'est pas une chose naturelle mais implique toute une série d'enjeux qu'il est nécessaire de développer à présent.

A- Quel rôle joue la presse en France?

La presse vit une profonde mutation à partir des années 1830, époque où une part importante d'industriels et de politiciens prennent conscience des enjeux de ce média alors en plein essor. Animés par un esprit de conquête entrepreneurial, des hommes décident de créer leur propre quotidien et usent de subterfuges afin de se distinguer des autres. Ainsi le député Emile de Girardin, l'un des plus fameux, fonde en 1836 *La Presse* et n'hésite pas à autoriser la publication d'encarts publicitaires dans ses feuilles, rendant le journal rentable financièrement. Il est le premier à agir de la sorte en France. Des journalistes succèdent peu à peu à ceux que l'on nommait «littérateurs», ces personnes ne vivant pas de leur plume et travaillant en parallèle dans les sphères politiques ou littéraires.

Toutefois, la profession de journaliste n'est pas encore reconnue et il n'existe aucune formation pour y parvenir, ce dont fait part l'un d'entre eux dans les colonnes du quotidien détenu par Girardin en 1838: « Il est vrai que les journalistes n'ont pas tous le savoir qu'exigerait leur magnifique sacerdoce, ce n'est pas tout à fait leur faute non plus. La société qui dépend d'eux à tant d'égards, ne fait rien pour les mettre à même d'apprendre¹⁰». La précédente citation relève d'un plaidoyer en faveur de la mission quasi sacrée, «sacerdotale», qui incombe au journaliste devant lui-même définir ce à quoi correspond son travail. Il est un innovateur, ne bénéficiant pas encore de bases théoriques pouvant l'aider à comprendre comment agir. Son auteur juge sa profession indispensable au bon fonctionnement de la nation mais encore mise au ban par celle-ci. Comment le journalisme s'est-il développé en un demi-siècle, entre les années 1840 et la décennie 1890? Quels sont les facteurs qui ont permis le passage successif d'une profession encore en construction au milieu du XIX^e siècle, à des grands reporters envoyés par leurs rédactions à travers le monde et reconnus par leurs pairs, à l'instar de Jules Huret. Le

10 *La Presse*, 9 août 1838.

journaliste est celui qui recueille les faits puis les synthétise au lecteur dans un article paru dans la presse. Il est un intermédiaire entre les événements et les personnes qui choisiront de lire le média. Toutefois il adopte une dénomination plus spécifique, cessant d'être journaliste et devenant reporter ou directeur de la publication.

B-Qu'est-ce que le reportage?

1- Le développement du reportage

Le mot « reportage » est évoqué pour la première fois en France dans l'ouvrage de Stendhal *Promenades dans Rome* publié en 1829. L'écrivain retrace son périple de plusieurs mois dans la péninsule italienne au sein de ce récit de voyage. Selon Bernard Voyenne, journaliste et écrivain, Stendhal emprunte et ajoute à sa narration un terme issu du monde anglo-saxon. Ainsi, le reporter est celui qui produit un rapport, un compte-rendu, si nous nous référençons à l'étymologie du mot anglais. L'universitaire spécialiste du journalisme définit le reportage comme étant « le produit d'une démarche active de recherche et de divulgation d'informations réalisé par un individu placé en position (même provisoire) de témoin¹¹ ». Réaliser un reportage implique une certaine continuité dans l'action et le reporter en est le maître du début à la fin. Les moyens de transport se développent et raccourcissent les distances, ce qui incite certains journalistes à expérimenter le travail hors des rédactions. Le développement des chemins de fer à la fin des années 1840 en France contribue grandement à cette externalisation de la profession. Ainsi pour rallier la capitale à Bordeaux, éloigné de près de six-cent kilomètres, il faut environ 14h en 1855 au lieu de 37h en 1840. Une journée d'économisée! Inspirés par des pratiques venues d'outre-Atlantique, l'interview notamment, les journalistes français se lancent dans une véritable « course à l'information » et entrent en concurrence les uns les autres. Inaugurations de bâtiments, fêtes et cérémonies diverses, enterrements de personnalités ou bien exécutions, les sujets ne manquent pas pour ceux que l'on nomme « faits-diversiers ». Ceux-ci passent du premier au second parfois dans la même journée et notent l'événement sans plus apporter de détails. *Le Petit Journal*, quotidien fondé par Moïse Polydore Millaud en 1863 doit son succès à son faible coût d'achat, cinq centimes mais également à la publication de nombreux faits-divers abondamment traités. De ce fait sous le Second Empire, « le fait-divers s'actualise, s'ancre ainsi davantage dans une réalité urbaine et sociale qui le rapproche également de ses lecteurs.¹² ». Faut-il y voir une consécration de la profession de reporter au sein du milieu journalistique? Le fait divers séduit un public large et touche les catégories

11 RUELLAN, Denis, *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, PUG, 2007. p. 93

12 *Autour de Vallès*, numéro 40. « L'invention du reportage », numéro coordonné par Guillaume Pinson et Marie-Eve Thérenty, 2010

populaires qui peuvent acheter les feuilles à un prix modique mais s'attire les foudres de chroniqueurs décontenancés par ce nouveau style. Ces « fouineurs » déplaisent car ils sont prompts à dénicher l'information dans tous les endroits possibles, du commissariat à la morgue, et ce afin de produire au plus vite un article. Ils sont accusés de manquer de décence et d'éthique car les lecteurs les soupçonnent de créer des événements de toute pièce.

2-Les correspondants de guerre

La multiplication des zones de conflits engageant des puissances occidentales dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ainsi que l'essor de nouveaux modes de transport incite les grandes rédactions à envoyer des reporters près des combats pour en rapporter l'information la plus authentique possible. La guerre de Crimée qui se déroule de 1853 à 1856 entre les Français et les Britanniques d'un côté et les Russes de l'autre, marque l'avènement d'un nouveau journalisme, celui des correspondants de guerre. Le travail réalisé par ceux-ci offrent aux lecteurs des quotidiens un regard extérieur et novateur sur les conflits. L'information n'est plus produite par le corps militaire mais par des civils, non contraints au devoir de réserve. Ainsi les correspondants sont relativement libres de donner une opinion personnelle s'inscrivant dans la ligne éditoriale du quotidien employeur. Lors de la Campagne d'Italie de 1859, le journal *Le Siècle* missionne Edmond Texier, écrivain et journaliste aux côtés des troupes françaises. Ses propos soutiennent les actions entreprises par le régime impérial de Napoléon III en vue d'unifier les provinces italiennes: « Cette jeune armée a complètement justifié les espérances de la France; elle s'est montrée par son courage, par sa discipline (...) la digne héritière des glorieuses armées de la République et du premier Empire¹³ ».

Comment travaillent ces journalistes envoyés en reportage pour couvrir les conflits? La rapidité des faits observés oblige le correspondant de guerre à la vivacité. Il ne peut pas tout noter au risque de ne plus prêter attention à ce qui l'entoure. En cela, il doit adopter de nouvelles façons d'exercer sa profession. Le carnet et le stylo deviennent des accessoires indispensables afin de pouvoir écrire l'essentiel: « Il faut acheter un calepin, un gros crayon pour noter le fait, marquer l'accident, arrêter au vol la sensation..¹⁴». Le reporter complète et enjolive ce récit brut..

3-Les débuts de la reconnaissance du reporter

Tout au long de cette partie, nous avons pu prendre conscience des enjeux qui s'opèrent au

13 *Le Siècle*, 12 juillet 1859

14 *Autour de Vallès*, numéro 40. «L'invention du reportage», numéro coordonné par Guillaume Pinson et Marie-Eve Thérenty, 2010.

sein du monde de la presse et suivre l'évolution d'une profession encore naissante à l'avènement de Napoléon III en 1852. A présent, il s'agit de comprendre comment elle obtient une certaine légitimation aux yeux de la société. Selon nous, il n'est pas abusif d'employer le terme de « démocratisation » pour qualifier ce phénomène. Ainsi, en l'espace d'une décennie entre 1866 et 1877, le terme « reporter » s'octroie une double reconnaissance, en premier lieu par ses pairs puisque *Le Figaro* évoque la profession au sein de ses colonnes l'année même où il devient un quotidien en 1866¹⁵. Puis le mot finit par devenir un mot fréquemment usité puisque onze années plus tard il intègre le Dictionnaire de la langue Française, le *Littré*. Les éloges les plus sincères proviennent du journaliste Eugène Dubief qui écrit: « « Renommée», aujourd'hui, est un mot vieilli, hors d'emploi: on dit reportage. Il n'y a plus de secrets pour les reporters. Tout s'incline devant eux, tout se plie à leurs désirs, contribue à leur tâche¹⁶». Les jugements mélioratifs à l'encontre du reporter se succèdent et contribuent à le faire sortir du quasi anonymat pour la société civile. Ainsi, il devient une référence pour certains écrivains tel Jules Verne qui choisit d'en faire des personnages de fiction. Dans *Michel Strogoff* paru en 1876, il fait évoluer dans son récit deux reporters, le Britannique Harry Blount et le Français Alcide Jolivet. A l'instar des correspondants de guerre envoyés sur le front de Crimée, Verne dépeint des aventuriers mettant leur vie en danger puisque portés par un souci constant d'informer les lecteurs sur ce qui se passe ailleurs. Ces écrits contribuent à forger un véritable mythe autour du reporter, devenu un héros auréolé de gloire. Le spécialiste ès lettres Guillaume Pinson défend ce propos lorsqu'il écrit: « Avec Jules Verne (...), voici également le reporter dans l'aventure exotique, se délestant rapidement de l'image peu reluisante du petit chasseur de faits divers plongé dans la misère urbaine¹⁷ ». Selon les défenseurs de ce mythe, les reporters incarnent le courage, la loyauté, l'honnêteté, une sorte de « chevalier des temps modernes » défendant les causes justes en remplaçant les forces de l'ordre et en font un excellent modèle pour la jeunesse.

Il convient de rappeler l'importance de récit de voyage dans le paysage littéraire français. Le récit de voyage, ou viatique, est la transcription d'une perception, individuelle ou collective, de l'ailleurs. Ce passage à l'écrit peut adopter des formes aussi diverses que celles de l'autobiographie ou de la lettre en raison du profil pluriel des auteurs, scientifiques, artistes ou militaires. Selon l'historien spécialiste du voyage Sylvain Venayre,

15 RUELLAN, Denis, *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*. p. 93-94

16 DUBIEF, Eugène, *Le journalisme*, 1892. p.75

17 PINSON, Guillaume, « Tintin avant Tintin. Origines médiatiques et romanesques du héros reporter », *Etudes Françaises*, volume 46, numéro 2, 2010. p.11-25.

les auteurs expriment le souhait de « *vulgariser une expérience*¹⁸ ». Raconter ses pérégrinations dans un journal peut être parfois ressenti comme un besoin d'extériorisation. Les marques de temporalité tels les dates, sont souvent visibles. En cela, l'auteur veut que le lecteur partage le même quotidien que lui.

C- Le grand reporter, un voyageur écrivain?

1-Le grand reporter

Le correspondant de guerre participe à définir la profession de grand reporter, «grand» au sens où il quitte le pays pour une durée minimale et ne peut avoir de contact direct avec sa rédaction. Son émergence n'est rendue possible qu'avec l'apparition de nouveaux modes de communication, dont le télégraphe est l'élément moteur. Utilisé par l'agence de presse française Havas dès 1851, il réduit les distances mais entraîne un effet de dépendance fort puisque sans lui pas de contact avec les quotidiens, le journaliste ne pouvant se déplacer jusqu'à eux. Ainsi, le métier s'apprend sur le terrain, au contact de confrères missionnés par des rédactions concurrentes. Le reporter ne peut produire un article qu'uniquement après avoir suivi trois étapes indispensables: observer un événement, en dresser les principaux traits au sein d'un carnet porté sur lui lors de ses déplacements puis reformuler les notes. En d'autres termes, il s'agit de « voir, noter et traduire ». Ce journaliste est un acteur à part entière du début à la fin du processus de création, comme nous l'avons vu précédemment avec l'analyse de Denis Ruellan. Les correspondants de guerre, ou reporters, travaillent en autonomie et sont autodidactes. Cependant dépêcher ces hommes a un coût pour la rédaction et seules les plus aisées peuvent s'offrir leurs services, c'est le cas du *Figaro*. Elles jouissent alors d'un grand prestige auprès de leurs lecteurs principalement issus de la bonne société.

Dans un contexte de mondialisation économique post Révolution Industrielle, les reporters sont de plus en plus amenés à quitter leur pays pour tenir informées les populations, en raison notamment d'un intérêt croissant porté aux premières expéditions coloniales lancées par les puissances européennes. Les prémices de ces reportages réalisés dans des contrées lointaines et méconnues datent des années 1870, lorsque l'explorateur et journaliste britannique Henry Morton Stanley retrouve son compatriote David Livingstone perdu à proximité du lac Tanganyika, et le signale à sa rédaction, le *New York Herald*. Ce véritable « scoop », pour reprendre les propos de l'historienne Isabelle Surun¹⁹, popularise les expéditions scientifiques et militaires menées par les Occidentaux, notamment en Afrique et en Asie. De nombreux

18 VENAYRE, Sylvain.

19 SURUN, Isabelle, «Les figures de l'explorateur dans la presse au XIX^e siècle», *Le temps des médias*, numéro 8, Nouveau Monde éditions, 2007

reporters participent à l'établissement d'une idéologie coloniale en France via leurs écrits en vantant les conquêtes militaires puis la domination politique et économique de la métropole sur des territoires à «civiliser». La presse en tant que média de masse joue un grand rôle sur le façonnement d'une conscience collective et les hommes politiques n'ignorent pas le pouvoir que possèdent les journalistes envoyés en reportage.

2-Les apports de la littérature dans le grand reportage

L'émergence du grand reportage en tant que pratique journalistique au XIX^e siècle s'accomplit par la littérature. Ainsi Denis Ruellan rappelle dans son ouvrage *Le journalisme ou le professionnalisme du flou* que certains écrivains se montrent sévères face à l'influence prise par le journalisme sur la société et ce qu'il représente à leurs yeux, que ce soit la bassesse, l'irrévérence ou une modernité inquiétante. Charles Baudelaire ou encore Honoré de Balzac critiquent cet avènement du journal en tant que culture de masse. Ce dernier déclare, en connaissance de cause car il a collaboré avec la presse que « si la presse n'existait pas, il ne faudrait pas l'inventer », prouvant ainsi qu'il en connaît ses travers. Les contemporains ont conscience d'assister à l'émergence d'un phénomène nouveau, celui de l'immédiateté de l'information. D'autres ont bien perçu ces enjeux et souhaitent en bénéficier à leur compte. En somme, nous assistons à un retour de la Querelle des Anciens et des Modernes . Le pouvoir sans cesse grandissant de la presse inquiète tout autant qu'il fascine les contemporains. Pour un écrivain, apparaître au sein des pages d'un quotidien est gage de célébrité, pour les plus chanceux, du moins est une solution pour sortir de l'anonymat. Le résultat escompté ne joue pas toujours en la faveur de celui qui ose franchir le pas mais lui assure une publicité. Ainsi à partir de 1831, soit très tôt, Théophile Gautier fait paraître sous la forme de feuilletons plusieurs de ses romans. Au fil des années, la presse est devenue pour nombre d'écrivains un médium garantissant une plus large visibilité que le livre. Jules Vallès, jeune journaliste et écrivain radical rédige dans *L'Epoque* entre les mois de juillet et octobre 1865 des récits de sa vie vécue en exil dans la capitale britannique, avant de publier chez Charpentier en 1884 son récit *La Rue à Londres*, Vallès saisit l'importance de se détacher de toute temporalité pour concevoir un reportage de qualité: « Après trois semaines de séjour à Londres, je m'aperçus que pour pouvoir parler de l'Angleterre, il fallait y passer dix ans²⁰ ». Son récit témoigne des choses vécues durant son exil. Dans son article intitulé «Chronique d'un exilé-reporter: La Rue à Londres de Jules Vallès», l'historien Jacques Migozzi évoque le jugement péjoratif des contemporains à l'égard des chroniqueurs jugés peu enclins à l'analyse de sujets sérieux²¹.

20 VALLES, Jules, *La Rue à Londres*, Charpentier, 1884.

21 MIGOZZI, Jacques, «Chronique d'un exilé-reporter: La Rue à Londres de Jules Vallès», extrait de BOUCHARENC, Myriam et DELUCHE, Joëlle (sous la direction de), *Littérature et reportages*, PULIM. p.270.

II- PIERRE GIFFARD, FERNAND XAU, CHARLES CHINCHOLLE, JOSEPH CARAGUEL ET OCTAVE MIRBEAU, ACTEURS DU RENOUVELLEMENT DU GRAND REPORTAGE ET PRECURSEURS DE JULES HURET

Comprendre la conception du grand reportage par Jules Huret ne peut se faire sans dresser le parcours de ceux qui l'ont influencé et amené à ce qu'il est *in fine*. Pierre Giffard est l'un de ces journalistes précurseurs dans le grand reportage. Il décrit ainsi son expérience des déplacements sur le terrain dans ses *Souvenirs d'un reporter: le sieur de Va-Partout* : « J'ai tout vu. Ces notes sont la millième partie d'une relation véritable. Elles me rappellent, chaque fois que je les relis, les mille impressions par lesquelles mon esprit a passé durant ces mois où j'allais, haletant, effaré ... »²² ».

A- Pierre Giffard et le Sieur de Va-Partout

Normand né à quelques encablures de la ville portuaire de Dieppe en 1853, Pierre Giffard est passé à la postérité en tant que journaliste sportif et créateur d'événements, tel la course cycliste «Paris-Brest-Paris» en 1891 et du Marathon de Paris quelques années plus tard.

Ses *Souvenirs d'un reporter: le sieur de Va-Partout* parus en 1880 sont en quelque sorte «la pierre angulaire » de l'essor de ce nouvel homme de terrain qu'est le reporter. L'historien Thomas Ferenczi reconnaît en Giffard l'un des «inventeurs du journalisme». Jacques Seray, historien du sport et auteur d'une biographie de Pierre Giffard déclare dans celle-ci: « Giffard a perçu qu'un journal devait être plus percutant, plus dynamique, plus frais que cela. Il se prend au jeu de définir ce que doit être l'information: celle que l'on va chercher plutôt que celle qu'on reçoit. Et que l'on se contente de commenter ..²³ » .L'œuvre du journaliste compte 336 pages, dans lesquelles il narre les aventures d'un duo formé de lui-même et d'un reporter fictif qu'il souhaite suivre dans ses déplacements, Va-Partout. Va-Partout et, comme le surnomme Myriam Boucharenc, Suis-Partout²⁴ (qui n'est autre que Giffard) partent en France ainsi que parfois hors des

22 GIFFARD, Pierre, *Souvenirs d'un reporter: le sieur de Va-Partout*, Maurice Dreyfous, Paris, 1880, p.8

23 SERAY, Jacques, *Pierre Giffard précurseur du journalisme moderne. Du Paris-Brest à l'affaire Dreyfus*. Le Pas d'Oiseau, Toulouse, 2008, p.78

24 BOUCHARENC, Myriam, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Septentrion, Presses Universitaires, Villeneuve d'Ascq, 2004, p.24

frontières à la quête d'informations. Dès lors, le récit s'articule en mise en abyme, le lecteur découvrant au fil de la narration les processus de construction d'une enquête²⁵. Pierre Giffard ne souhaite cependant pas égarer celui-ci en omettant de lui présenter le mystérieux reporter Va-Partout. Ainsi l'incipit indique qu'il se trouve en présence de deux personnages, d'apparence bien distincts. En réalité, cela n'est pas tout à fait exact car Va-Partout ne dispose pas d'une réelle identité, pour ne pas dire une absence d'identité. Son auteur l'affuble uniquement par un «sobriquet», vocable qu'il emploie²⁶. A la lecture de ces premières pages, nous devinons que le reporter est jeune, à l'instar de Giffard qui n'a alors que vingt-sept ans lorsque est paru ce récit en 1880. *Souvenirs d'un reporter: le sieur de Va-Partout* est constitué de trente chapitres et d'un appendice d'une dizaine de pages, dont la présence au sein de ce livre est ce qui le rend tant novateur. Ces parties se subdivisent en thématiques, formulation qui inspirera Jules Huret dans ses tables des matières et que nous souhaitons exposer en perspective. Giffard la présente ainsi :« XVI.- Arrivée à Macôn-Milly-Fête pour La martine-La maison natale-Nullum sine carmine saxus..... 158 ²⁷», et Huret de cette sorte : « Il y a aussi des pauvres..... 225 . Les mendiants sont rares.-Où vont les épaves.- (...)»²⁸. Les annexes du livre de Giffard, ses « Papiers secrets de Va-Partout » s'offrent en guise de manifeste²⁹ du grand reportage, ou reportage au long-cours. En écrivant ces lignes, il s'initie à dresser une théorisation de la profession journalistique alors précoce.

Définir les enjeux du reportage implique d'en connaître ses atouts et ses lacunes, le plus aisé étant de procéder à une comparaison entre son pays d'origine, les Etats-Unis et le monde anglo-saxon à la France. Le récit de Giffard inclut des dialogues fictifs afin de conserver intacte l'attention du lecteur, ce procédé d'écriture sera réemployé par Huret.

Ces « Papiers secrets de Va-Partout » cherchent également à rompre les préjugés existants alors autour de cette profession méconnue souvent discréditée par les autres journalistes, les publicistes, qui eux se refusent à aller sur le terrain sans saisir les raisons de leurs déplacements. L'imprévu est laissé aux reporters. Les propos de Pierre Giffard sont parfois cinglants: « Longtemps on a cru que les reporters étaient les derniers des hommes³⁰ ».

Giffard prouve tout au long de son argumentaire qu'il a saisi les attentes des personnes qui le lisent en matière de style d'écriture. Selon lui, ce qui fait la force d'un bon reporter est sa capacité à rendre les textes qu'il produit captivants et vivants. En cela, il critique ses pairs

25 *Op.cit.*, p. 24.

26 GIFFARD, Pierre, *Souvenirs d'un reporter: le sieur de Va-Partout*, Maurice Dreyfous, Paris, 1880, p.1

27 *Op.cit.*, p.334

28 HURET, Jules, *En Amérique. De New-York à la Nouvelle-Orléans*, Fasquelle, Paris, 1904-1905, p.415

29 SERAY, Jacques, *Pierre Giffard précurseur du journalisme moderne. Du Paris-Brest à l'affaire Dreyfus*. Le Pas d'Oiseau, Toulouse, 2008, p.79

30 GIFFARD, Pierre, *Souvenirs d'un reporter: le sieur de Va-Partout*, Maurice Dreyfous, Paris, 1880, p.328

d'outre-Atlantique, ces «Yankees» (ce terme est employé par l'auteur) enclins à l'exagération : « Satisfaire la curiosité contemporaine, c'est bien, mais classer par ordre des faits historiques, méthodiquement recueillis, des déclarations sincèrement écoutées, c'est mieux encore³¹ ».

Va-Partout et son fidèle acolyte pérégrinent essentiellement en France. Lorsqu'ils franchissent la frontière, ce n'est jamais excessivement loin, Suisse ou Alsace redevenue Allemande après la défaite de 1870. Ils, ou plutôt Pierre Giffard seul, Va-Partout étant une simple personnification, ne se contentent pas d'être les témoins des événements. Ils souhaitent aider le lecteur à quitter son état passif pour devenir un acteur de son époque capable de comprendre ce qui se trame sous ses yeux même si il demeure à quatre cent kilomètres des faits. Ainsi les sens du reporter doivent agir pour lui. Véritable homme accompli, présent sur le feu de l'action tout en étant autant à l'aise dans les salons, le reporter tel souhaité par Giffard se veut cultivé afin de rassasier la curiosité inassouvie de son lecteur. Ils voyagent autour de Strasbourg et déclarent: « Les efforts surhumains que font les Prussiens pour germaniser à tout prix, et très vite, s'expliquent d'autant que la France elle, ne les avait jamais tentés³² ».

Jules Huret sera le digne héritier de Giffard en complétant ses reportages par des analyses de la situation politique et sociale des pays visités. L'Allemagne, dangereux voisin sera parcourue par Jules Huret : « L'Allemagne constitue, à l'heure présente, une sorte de trust qui n'est pas définitif³³ ».

Quels messages les rédacteurs, en l'occurrence Giffard, au travers de son ouvrage *Souvenirs d'un reporter: le sieur de Va-Partout*, et l'un de ses successeurs, Huret, veulent-ils transmettre aux lecteurs? Nous avons perçu chez les deux reporters un fort attachement à la question sociale et au sort des plus miséreux. Pierre Giffard persuade les lecteurs à adhérer à des causes qui lui sont importantes en donnant par exemple de l'argent à un orphelinat nécessaire. Le narrateur est subjectif, les faits racontés sont en quelque sorte enchâssés dans un récit littéraire qui a pour mission de susciter la curiosité et le désir du lecteur. En cela, le reporter devient le maître des émotions de celui-ci, pouvant à sa guise les lui changer.

Si le lecteur est un être sensible, comment prétendre le contraire ?, le narrateur, Giffard ou Huret plus tardivement, expriment les leurs en raison d'un discours qui tend à la subjectivité. Le cynisme et l'ironie sont perceptibles dans leurs écrits. Leur statut de reporter les contraint quelque peu à rester neutres à l'égard de personnes ou d'événements qu'ils jugent défavorablement mais ils savent néanmoins que les traits d'esprits ravissent un lectorat cultivé. Cependant, il est important d'avoir identifié si les écrits proviennent de quotidiens ou

31 *Op.cit.* p.331

32 *Op.cit.* p.224

33 HURET, Jules, *En Allemagne. La Bavière et la Saxe*. Fasquelle, Paris, 1911, p.179

non car tout l'enjeu de la liberté de ton ou de réserve, est là : « C'est un phénomène très naturel, que ce éblouissement du bourgeois, par le feu de la Rampe³⁴».

Pierre Giffard expose son avis, ses ressentiments lorsqu'il visite des lieux tels que Lourdes. *Souvenirs d'un reporter: le sieur de Va-Partout* étant paru indépendamment des rédactions des quotidiens, l'auteur peut s'offrir le loisir d'être anticlérical, ne risquant pas d'avoir mauvaise presse auprès de la rédaction ! Si Giffard est l'un des précurseurs notables pour Jules Huret, il a en revanche failli à être un reporter accompli selon Jacques Seray. En effet, il juge qu'il n'a pas su conserver l'équilibre nécessaire entre journalisme de terrain et littérature, basculant au fil du temps en faveur de cette dernière³⁵. Un visionnaire talentueux donc, un pionnier explorant une discipline encore balbutiante en ces débuts de la III^e République, mais qui finira par délaissé.

B- Charles Chincholle et Fernand Xau, ou l'apparition de l'interview dans le reportage

Charles Chincholle est fréquemment cité par les historiens de la presse comme ayant révolutionné le genre, à l'instar de Pierre Giffard,. Né à Amiens en 1843, Chincholle entame sa vie professionnelle en étant secrétaire d'Alexandre Dumas puis est engagé en tant que reporter au *Figaro* au début des années 1870. Il finit sa carrière en fondant divers titres de presse. Ainsi, il est tour à tour un homme exposé à son public par ses écrits et un chef d'entreprise travaillant dans l'ombre. Un de ses écrits les plus célèbres est *Les mémoires de Paris* parus en avril 1889 et qui sont adressées à son supérieur le directeur du *Figaro* Francis Magnard. La préface porte la signature d'Emile Zola, exemple parfait s'il en est, de collusions entre deux mondes très proches, l'univers de la littérature et de la presse. Les propos de Zola sont critiques à l'égard du reportage, il ne fait pas exception. S'affirmer journaliste semble difficile à cette époque, compte tenu de cette préface, car elle reflète un avis qui est loin d'être isolé. Charles Chincholle est cependant tenu en grande estime par Zola, qui déclare: « J'ai lu votre livre, et il respire tout au moins la confiance, l'amour du document que vous allez chercher, le désir de le transcrire avec la sensation même qu'il a produite en vous³⁶». Trente-cinq chapitres composent cet ouvrage, à mi chemin entre le roman et l'article de journal. Charles Chincholle n'y raconte pas ses pérégrinations à l'étranger, le titre ne laissant guère de suspense quant au contenu. Jules Huret s'inscrit également dans les pas d'une autre figure majeure du journalisme d'investigation de la seconde moitié du XIX^e siècle français, Fernand Xau.

34 GIFFARD, Pierre, *Souvenirs d'un reporter: le sieur de Va-Partout*, Maurice Dreyfous, Paris, 1880, p.28

35 SERAY, Jacques, *Pierre Giffard précurseur du journalisme moderne. Du Paris-Brest à l'affaire Dreyfus*. Le Pas d'Oiseau, Toulouse, 2008, p.90

36 CHINCHOLLE, Charles, *Les mémoires de Paris*, Librairie moderne, Paris, 1889. p. VII

Né à Nantes en 1852 dans une famille de la classe ouvrière, Fernand Xau débute sa carrière en rédigeant diverses chroniques dans des feuilles locales notamment *Le phare de la Loire*. Tel de nombreux jeunes journalistes en quête d'aventure et de gloire, il part pour la capitale où il est engagé par *Le Voltaire* puis *Gil Blas*. Il côtoie Pierre Giffard dont il approuve les écrits³⁷ puis devient à son tour reporter. Rapidement, Fernand Xau innove en empruntant le procédé de l'interview, encore à ses balbutiements en France. Ainsi, le 15 avril 1880, il part à la rencontre d'Emile Zola à son domicile parisien, l'écrivain naturaliste est alors en pleine rédaction de sa série des *Rougon-Macquart*. Les deux hommes échangent autour du naturalisme, s'interrompent mutuellement, et ce dialogue est présenté originellement aux lecteurs de cette interview. Lorsqu'il la conclut, Fernand Xau veut les rassurer et par la même occasion prouver qu'il comprend leurs souhaits, celui d'un article ou reportage agréable à lire et fourni : « Le lecteur a vu que je ne me suis pas simplement renfermé dans le rôle de sténographe³⁸. J'ai pensé qu'il ne s'en plaindrait pas. Il veut de l'exactitude et dédaigne le fatras des commentaires. J'ai tenu à me conformer à ce désir³⁹». Conscient du succès de l'interview, Xau se lance à la poursuite de l'information, voulant être le premier à obtenir les faveurs de personnalités. Il réalise une véritable exclusivité en interrogeant le maréchal Bazaine réfugié à Madrid après avoir fait défection à Metz lors du conflit franco-prussien de 1870. En cela Fernand Xau innove en rendant cette pratique coutumière aux reporters.

Dès ses débuts dans le milieu de la presse, Jules Huret n'a de cesse de réaliser et de perfectionner par la même occasion ces interviews lors de grands reportages. Il comprend qu'une interview réussie nécessite un réel travail en amont pour éviter de fâcheuses situations qui risquent de décrédibiliser sa profession et la rédaction qui l'emploie. Non content d'esquiver cet écueil, Jules Huret saisit les potentialités de l'entretien afin d'amener la personnalité questionnée à révéler des informations qui ne sont toujours voulues. Le reporter devient un véritable acteur dans son interview, ne laissant pas le temps à son interlocuteur d'anticiper les questions comme il le souhaiterait. Ainsi, lorsqu'il rencontre des intellectuels allemands à Posen au sujet de la «question Polonaise», il confie au lecteur quelles sont ses techniques d'approche: « Vous pensez que je leur posais des interrogations sans fin et leur poussais toutes les « colles » possibles. Les professeurs parlaient peu, par crainte -on aurait dit- de formuler des opinions trop timides⁴⁰».

37 MARTIN, Marc, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Audibert, Paris, 2005, p.22

38 Selon le *Littre*, la sténographie est un «art d'écrire par abréviation aussi vite que la parole».

<<https://www.littre.org/definition/st%C3%A9nographie>>

39 XAU, Fernand, *Emile Zola*, Marpon et Flammarion, Paris, 1880, p. 61

40 HURET, Jules, *En Allemagne. De Hambourg aux marches de Pologne*, Fasquelle, Paris, 1908, p.460

En comparant les extraits précédents, nous pouvons constater deux façons de procéder de la part de Fernand Xau et de Jules Huret. Tandis que le premier aborde des sujets qui ont été au préalable convenus avec Emile Zola, Huret choisit délibérément de ne pas opérer de la sorte et privilégie l'imprévu. Ses écrits saisissent au vif les réactions de surprise des interviewés, plaçant le lecteur comme un témoin direct de la scène. Fernand Xau finit par s'imposer comme une figure majeure du paysage journalistique français de la Belle Epoque, créant à son tour un quotidien en 1892, *Le Journal*, qui atteint plus d'un million d'exemplaires vers 1900. Ce titre d'une valeur de 5 centimes a pour objectif de populariser davantage encore la presse écrite en rendant accessible à tous l'information.

Etudier le rapport qu'ont entretenu ces journalistes entre eux nous permet d'observer l'évolution de cette profession encore mal considérée. La lecture d'articles du quotidien *Gil Blas* apparu en 1879 nous a aidé à dresser leurs portraits respectifs. Ainsi : « Pierre Giffard est un jeune camarade tout à fait sympathique, passant du plus vulgaire reportage à l'article de genre, voire à la haute chronique⁴¹ ». En 1880, année où ces propos ont été publiés, le reportage est méprisé. Le champ lexical utilisé est donc celui du dégoût. Nous comprenons la nécessité qu'a ressentie Giffard à défendre son travail face à la critique, et le meilleur moyen pour y parvenir est de l'expliquer aux lecteurs afin de les convaincre du bien fondé de son action. Une quinzaine d'années plus tard, en 1896, *Gil Blas* présente Charles Chincholle en « roi de l'interview » après qu'il eut réalisé un reportage sur une jeune mystique.⁴² Enfin, le même quotidien rend un vibrant hommage à Fernand Xau, décédé encore jeune en 1899. L'élogieux article⁴³ décrit un reporter sachant aller à l'essentiel en ne s'encombrant pas de superflu (en cela il s'oppose à Pierre Giffard), sachant écouter ses interlocuteurs. La profession de reporter est maintenant reconnue comme une consécration de la carrière d'un journaliste.

C- Joseph Caraguel et Octave Mirbeau

Le monde du journalisme fonctionne de plus en plus par cooptation et se constituer un réseau professionnel devient essentiel pour ses nouveaux membres. Jules Huret apprit ainsi beaucoup en fréquentant l'homme de lettres Joseph Caraguel, son aîné de sept ans. Vivants à proximité l'un de l'autre sur la rive gauche parisienne, le jeune journaliste bénéficie de ses conseils, de ses critiques et Caraguel fut une source d'inspiration pour le choix de ses reportages. Tel un disciple, le grand reporter se montre fidèle à l'oreille attentive de Caraguel, puisque des

41 *Gil Blas*, 13 novembre 1880

42 *Op.cit.*, 3 avril 1896

43 *Op.cit.*, 4 mars 1899

années plus tard, employé par le *Figaro*, il lui demandera son avis : « Huret, au cours de ses enquêtes, le tenait au courant⁴⁴ ». Jules Huret a également entretenu une riche correspondance avec l'homme de lettres et journaliste Octave Mirbeau, né quinze ans auparavant. Ces échanges témoignent de l'amitié indéfectible qui exista entre les deux érudits. Le récit épistolaire nous permet d'accéder aux véritables sentiments exprimés sans filtres. Ainsi, dans une lettre datée du 13 ou 14 août 1891, Mirbeau, comme a son habitude, encourage et complimente Huret sur ses écrits. Cependant, il n'approuve pas la comparaison avec Fernand Xau qui a été réalisée par un confrère : « Je regrette vraiment que dans son dernier article Bergerat vous ait assimilé à Xau. Voilà un rapprochement que je trouve déshonnête⁴⁵ ». L'écrivain Pierre Michel ajoute un complément à cet échange. Selon lui, Bergerat présente Xau comme un « Huret » inabouti qui ne possède pas ses qualités d'interviewer. Octave Mirbeau n'a de cesse d'encourager son jeune ami à publier les récits de ses grands reportages et lui dresse des éloges jusque dans les pages du *Journal*⁴⁶. Sans conteste, Jules Huret a bien retenu les préceptes de Xau qui préconisait de ne pas négliger les anecdotes et les bons mots, à côté des interviews, somme toute, répondant à un protocole particulier. Les lecteurs ne sauraient se satisfaire de quelques lignes relatant un entretien entre le reporter et une quelconque personnalité : « Nous sommes trop raffinés pour nous contenter d'un reportage tout sec », dira t-il dans *Le Journal*.

III-JULES HURET, GRAND REPORTER AUFIGARO

Tout au long de cette seconde sous-partie, nous avons cherché à présenter les évolutions de la profession naissante de grand reporter au travers les figures notables de Pierre Giffard, Charles Chincholle et Fernand Xau. En dressant leur carrière et en présentant certains de leurs écrits en parallèle avec ceux de Jules Huret, nous pouvons affirmer que ces hommes ont eu chacun une influence déterminante pour lui. Ainsi, ce dernier s'inscrit dans les pas de Xau et de Chincholle car il perfectionne en développant davantage la pratique de l'interview encore

44 HURET, Jean-Etienne, « Jules Huret, témoin de son temps », 1958, thèse conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, p.9

45 MICHEL, Pierre, *Octave Mirbeau - Jules Huret. Correspondance, interview et articles*. Du Lérot, Tusson, 2009, p.41. Une note de bas de page précise qu'il s'agit de Paul Alexis et non de Bergerat auquel Mirbeau a voulu faire référence.

46 *Le Journal*, 20 décembre 1896

méconnue dans le monde de la presse français dans les années 1880. Toutefois à l'instar de Pierre Giffard, Jules Huret attache une grande importance à la richesse d'expression de ses récits de reportages. En cela, il ne veut pas se cantonner à un rôle de « transmetteur » d'informations dénué d'âme.

Comment *Le Figaro* va t-il permettre à Jules Huret de développer son style en tant que grand reporter? Nous allons présenter son travail au sein de la rédaction du quotidien *Le Figaro*. Nous pouvons nous demander si les reportages envoyés correspondaient à sa ligne éditoriale, et si il recevait le soutien de ses supérieurs. Il nous semble pour cela important de ne pas négliger la place du lectorat, garant incontestable du succès ou au contraire, de la déconfiture pécuniaire d'un titre de presse. Nous chercherons pour cela à savoir comment *Le Figaro* le présentait à ceux-ci. Notre argumentation s'appuiera sur les écrits de Jules Huret parus dans *Le Figaro* et sa correspondance suivie avec Octave Mirbeau, ainsi que sur deux sources secondaires, la thèse soutenue par son petit-fils, Jean-Etienne Huret, et enfin, l'ouvrage de Claire Blandin, *Le Figaro, deux siècles d'histoire*.

Le Figaro est en cette fin de siècle un journal conservateur doté d'une forte audience puisqu'il est publié quotidiennement à près d'un million d'exemplaires. Une des raisons de son succès est la place consacrée à la littérature et à l'art, domaines qui séduisent son lectorat principalement issu des classes aisées parisiennes. *Le Figaro* bénéficie d'un budget conséquent grâce à la place occupée par la publicité dans le journal. Ses dirigeants ont ainsi la possibilité de recruter des journalistes déjà reconnus par la profession. Ainsi, bénéficiant d'un conséquent capital, *Le Figaro* peut faire montre d'audace. En effet, « avec le journal *Le Temps* et l'agence de presse *Havas*, *Le Figaro* est l'un des premiers organes de presse à encourager ainsi ses reporters à se rendre sur le terrain⁴⁷. » En 1890, le quotidien use de la fiction pour présenter la profession : « Il ne s'agit pas de décrire la chose vue, mais de prévoir les événements, de les noter d'avance, de deviner l'avenir, d'arriver premier avant les nombreux concurrents, de stupéfier le lecteur par quelques révélations inattendues⁴⁸».

En 1890 Jules Huret est un collaborateur régulier de *L'Echo de Paris*, un quotidien patriote. Le jeune homme de vingt-sept ans rédige des articles autour de plusieurs affaires criminelles mais se lasse vite de cette mission. Il décide alors d'entreprendre l'année suivante une vaste *Enquête sur l'Evolution Littéraire* composée de soixante-quatre interviews d'écrivains parus dans le journal. Octave Mirbeau est l'un des romanciers qu'Huret interroge, et la rencontre est décisive pour le reporter. En effet, l'auteur est un touche à tout, également journaliste et critique d'art, tout autant influent que craint. Plus âgé qu'Huret de quinze ans, il se lie d'amitié

47 BLANDIN, Claire, *Le Figaro, deux siècles d'histoire*, Armand Colin, Paris, 2007. p.82

48 *Le Figaro*, «Courrier de Paris. La légende du reporter», signé Albert Wolff, 18 novembre 1890

avec lui et le décide à quitter *L'Echo de Paris* pour *Le Figaro* afin d'être rémunéré à sa juste valeur: « Si vous n'obtenez rien, de cette façon, alors il est bien évident que vous devrez quitter le journal. Et je m'emploierai de toute mon ardeur, à vous faciliter l'entrée du *Figaro*⁴⁹ ».

A- 1892-1894 : la période Francis Magnard

Convaincu par Octave Mirbeau, Jules Huret se décide à solliciter la rédaction, auquel il expose son idée: réaliser une «Enquête sur la question sociale en Europe». Francis Magnard accepte de l'engager et le soutient pleinement dans son action. Le 1^{er} août 1892, le journaliste est présenté en première page aux lecteurs du *Figaro*: « On n'a pas oublié l'*Enquête sur l'évolution littéraire* que M.Jules Huret a menée l'an dernier avec tant de talent et de mesure. Nous avons donc songé à lui confier une autre enquête d'une portée plus générale et plus passionnante sur la question sociale⁵⁰ ». L'étude de la correspondance épistolaire entre les deux hommes nous laisse entrevoir la confiance qui s'est établie entre eux dès le début de leur collaboration. En effet Huret lui livre ses émotions, les difficultés auxquelles il doit faire face, et Magnard conseille habilement le reporter. Lorsqu'un différend les oppose, tel une plainte d'une personnalité mécontente de la retranscription de son interview par Huret, ils savent faire preuve de discernement et restent courtois. En témoigne cet échange toujours daté d'août 1892 où le directeur du quotidien s'adresse à son journaliste: « Quand un des personnages dont vous voulez obtenir les confidences s'y refuse, n'insistez pas, et ne publiez pas des entretiens que vous n'êtes pas autorisés à reproduire.. », celui-ci lui répond ces paroles emplies d'intégrité et de dévouement à sa rédaction: « Vous me connaissez assez, mon cher Directeur, pour me savoir incapable de vous avoir trompé, en même temps que les lecteurs du *Figaro*⁵¹ ».

Jules Huret est un homme consciencieux souhaitant dévoiler la vérité sans nul artifice sur un sujet délicat, l'émergence de l'idéologie socialiste sur le Vieux continent. Francis Magnard remarque son sérieux et prend le pari de publier ses reportages dans le quotidien qu'il dirige. L'enquête séduit les lecteurs par la richesse de son argumentation, étayée par des interviews savamment préparées en amont de personnes issus de toutes les classes sociales, favorables ou non à ce courant politique. Par la suite, Jules Huret réalise plusieurs articles ayant pour thématique la politique extérieure de la France dans ses colonies, ainsi que sur les tensions internationales existantes en cette fin de siècle. Nous avons choisi de porter notre attention sur deux d'entre eux, parus entre avril 1893 et mai 1894. Cependant, il doit encore faire ses

49 MICHEL, Pierre, *Octave Mirbeau - Jules Huret. Correspondance, interview et articles*. Du Lérot, Tusson, 2009

50 *Le Figaro*, 1er août 1892

51 HURET, Jean-Etienne, «Jules Huret, témoin de son temps», 1958, thèse conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, p.37-38

preuves au sein de la rédaction, et se voit confier la réalisation d'articles divers, Huret n'étant alors qu'un reporter parmi d'autres.

Le premier des deux articles étudiés s'intitule « Chez les Touareg » et est paru dans la rubrique « Au jour le jour ». Sur une colonne, il expose les enjeux de la question coloniale en interrogeant deux personnalités, *l'explorateur Méry* et *M.Rolland, président du syndicat*, chaque interview enrichissant l'autre en la complétant. Jules Huret choisit de construire son article autour des entretiens et se place en simple intermédiaire recueillant la parole d'hommes expérimentés. La ponctuation, guillemets et tirets, indique clairement au lecteur qui sont les auteurs des propos énoncés. Tel un romancier, Jules Huret souhaite rendre son récit captivant: il s'agit de fidéliser le public au *Figaro*. Ainsi, il intègre un récit enchâssé: « (...) je viens leur demander le passage et la protection jusqu'à l'Aïr, pour mes compatriotes... L'un d'eux m'interrompt: » -La parole donnée par Ikenhouken est connue de tous les Touareg, et même de nos bergers⁵²». L'année suivante en mai 1894, la rédaction lui confie la mission de réaliser un dossier sur le Tonkin, région indochinoise sous protectorat français depuis dix ans. N'étant pas dépêché sur place, il collecte ses informations auprès de personnalités compétentes. Le dossier comporte deux volets qui paraissent à douze jours d'intervalle, chacun faisant plusieurs colonnes, « Le Tonkin. La piraterie » et « Le Tonkin. La politique de M.de Lanessan ». Ils ne font pas la une en raison de leur taille et de leur nature puisque ce ne sont pas des dépêches. Jules Huret réalise ici un véritable travail d'investigation, en témoigne les deux cartes présentant l'évolution de la piraterie dans la région entre 1891 et 1894, sans compter une analyse géographique et ethnique. De plus, il n'hésite pas à employer des termes indochinois. La seconde partie du dossier parue le 18 mai 1894 décrit l'établissement de la gouvernance métropolitaine sur le territoire tonkinois, sujet qui intéresse une partie de la bourgeoisie ayant investi dans le commerce avec les colonies. Le reporter expose aux lecteurs des documents émanant du monde politique et militaire datant de plusieurs années. Cependant, il évoque sans fards et avec humilité ses faiblesses, en avouant ne pas être tout à fait légitime à débattre autour de ces questions coloniales. En effet, Huret est un transmetteur d'information, un témoin entre la sphère décisionnelle et le lectorat: « Mais comme j'estime que mon opinion sur une question aussi spéciale et aussi compliquée ne suffit pas en l'occurrence, ce sera le résumé de mes recherches et des notes que j'ai prises que je mettrai sous les yeux du lecteur⁵³.».

Le mois suivant, la rédaction du *Figaro* décide d'envoyer Jules Huret en reportage au Maroc

52 *Le Figaro*, 16 avril 1893

53 *Op.cit.*, 6 mai 1894

en raison du décès du Sultan Moulay Hassan et de troubles qui s'en suivent. Le récit est ponctué d'entretiens. En cela, il apporte un regard croisé sur deux cultures bien différentes et n'est pas à prendre comme un simple compte-rendu factuel. Huret est « notre envoyé spécial », preuve de la considération que le quotidien lui accorde. Une quinzaine d'articles ou dépêches sont publiés entre le 23 juin et le 17 août 1894, ce qui nous donne une moyenne avoisinant deux par semaine. Toutefois le reportage journalistique n'a pas vocation à l'immédiateté, en raison du temps écoulé entre l'écriture et la publication de l'article comme nous pouvons le constater dans la « Lettre du Maroc » datée du 4 juillet et apparue dans *Le Figaro* du 17 juillet suivant. Le récit est dynamique, avec des descriptions fournies, et entraîne les lecteurs aux côtés d'Huret, suivant son train d'enfer⁵⁴. A Paris *Le Figaro* revérifie sans cesse la véracité des dires de son reporter, la moindre erreur pouvant entacher sa réputation: « Les renseignements de notre collaborateur Jules Huret qu'un de nos confrères avait mis en doute, se trouvent donc absolument confirmés⁵⁵».

Les écrits d'Huret témoignent de son rôle d'informateur présent pour relater la situation actuelle et prévenir des dangers qui peuvent en découler. Sa qualité de journaliste travaillant pour un quotidien influent lui permet de jouir de privilèges et de bénéficier du soutien de diplomates et militaires, essentiel pour qui veut rencontrer le ministre des Affaires étrangères marocain. Huret souhaite exprimer sa gratitude envers ces personnalités, sans lesquelles le reportage n'aurait pu se dérouler de façon optimale: « Notre collaborateur Jules Huret, de retour en France, nous demande avec raison l'autorisation de remercier ceux qui l'ont secondé dans la véritable petite expédition faite par *Le Figaro*⁵⁶».

B- 1894-1899 : des temps difficiles

La disparition du directeur du quotidien Francis Magnard le 18 novembre 1894 marque un véritable coup d'arrêt dans la carrière prometteuse de Jules Huret au sein du *Figaro*, remettant notamment en cause des projets de reportages en Afrique noire. Le journal voit arriver à sa tête deux anciens employés, Fernand de Rodays et Antonin Périvier, que Jean-Etienne Huret décrit dans sa thèse comme étant en constante rivalité⁵⁷. Cette dyarchie au sein du *Figaro* dure jusqu'à l'arrivée aux commandes de Gaston Calmette en 1902. Plus inquiétant encore pour l'évolution professionnelle du jeune reporter, les deux hommes le jugent trop influent, presque subversif: ««Huret, disait l'un d'eux...Mais c'est un très mauvais esprit et qui se permet d'avoir des

54 *Op.cit*, 17 juillet 1894

55 *Op.cit*, 21 juin 1894

56 *Op.cit*, 22 août 1894

57 HURET, Jean-Etienne, «Jules Huret, témoin de son temps», 1958, thèse conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, p.47

idées!... Allons donc! Je vais lui jouer un bon tour...Dès demain je vais le mettre aux échos du théâtre...»⁵⁸». Il est certain que l'homme ne laisse pas indifférent les contemporains qu'il rencontre ou interroge, n'hésitant pas à dévoiler toutes les vérités, fussent-elles dérangeantes. La liberté de ton de Jules Huret déplaît, les deux dirigeants n'ayant sans doute pas oublié les récriminations adressées au reporter par des banquiers et hommes d'affaires tels le baron de Rothschild ou le duc de la Rochefoucauld suite à son *Enquête sur la question sociale*. Ainsi, entre 1896 et la fin du mois d'octobre 1899, Jules Huret devient rédacteur de diverses rubriques axées autour du monde du spectacle et du théâtre parisien, en effervescence durant la Belle Epoque. Son poste l'éloigne de personnalités importantes au pouvoir, en clair il est moins enclin à causer du souci selon la volonté de ses nouveaux supérieurs. Il participe à de nombreuses expositions, dont il rend compte dans les colonnes du *Figaro*. Face à des thématiques pour le moins peu enrichissantes pour un homme ayant pris part à des expéditions à l'étranger, Huret sait conserver un ton humoristique dans ses articles. Nous remarquons que les anecdotes et autres traits d'esprits caractérisent son style d'écriture. En définitive, il souhaite capter l'attention des lecteurs autour de sujets éclipsés par l'actualité politique ou internationale. Dans «Au jour le jour. Une exposition originale», publié le 4 mai 1897, il se rend dans les galeries Bernheim la veille de l'ouverture au public. Comble de l'ironie ici son article fait face à une dépêche traitant de l'actualité internationale et signée du pseudo « Whist » : « Je ne retrouve pas les vers qu'avaient écrits, en préface (...). N'importe, je les sais par cœur, et les voici qui me montent aux lèvres...⁵⁹».

C- 1899 : le renouveau

Il faut attendre 1899 et les rebondissements de l'affaire Dreyfus pour que Jules Huret réapparaisse sur le devant de la scène. En effet dans sa thèse, son petit-fils déclare qu'«En 1899, il abandonne le théâtre. Les événements politiques vont lui fournir l'occasion d'élargir à nouveau le champ de son activité »⁶⁰. Le 22 et le 23 septembre de cette année paraissent dans *Le Figaro* deux longs articles, « En liberté. Le voyage d'Alfred Dreyfus » et « Dreyfus à Carpentras » où Jules Huret est de nouveau mentionné comme étant « notre envoyé spécial ». «L'affaire», telle qu'elle est nommée dans la presse, divise les Français depuis cinq longues années. *Le Figaro* n'est évidemment pas épargné, et va jusqu'à perdre des lecteurs en raison de son soutien à Dreyfus. Le reportage est présenté en une puisqu'il s'agit d'une exclusivité dont l'auteur fait lui-même

58 *Op.cit.*

59 *Le Figaro*, 4 mai 1897

60 HURET, Jean-Etienne, «Jules Huret, témoin de son temps», 1958, thèse conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, p.58

mention: « Personne d'autre que moi n'a pu assister à cette scène d'une émouvante et mélancolique simplicité⁶¹ ». En effet, suite à un minutieux travail préparatoire, il a réussi à rencontrer et à accompagner le capitaine Dreyfus en train. Ce dernier quitte Nantes pour Carpentras accompagné de son frère au lendemain de sa grâce présidentielle. Jules Huret profite de ce long trajet pour échanger avec lui tout en adoptant une attitude de retrait nécessaire face à un homme durement éprouvé profitant des retrouvailles avec ses proches. Son écriture laisse transparaître l'émotion qu'il ressent face au capitaine. Nous avons pour cela relevé le champ lexical du sentiment, et nous constatons qu'il est bien présent, dès la première colonne de l'article: « émotions, mon cœur, émouvante⁶² ». . Le reporter présente l'affection de Mathieu Dreyfus à l'égard de son frère dans les dialogues et les descriptions, visant ainsi à humaniser «un traître» aux yeux d'une partie de l'opinion publique. Huret est avec lui pour recueillir ses paroles si souvent tues. Mieux, ses question l'aident à se confier. Le lecteur assiste alors à une scène intime, quasi en huis clos. Le lendemain à Carpentras, le reporter revient sur le récit de la veille et le qualifie de «hâtif». Nous ne pouvons que constater sa modestie et son dévouement à sa profession, le dit article occupant rien de moins qu'une page entière. Jules Huret s'entretient longuement avec Alfred Dreyfus. Celui-ci déclare surpris:« - *Alors, décidément, vous m'avez interviewé? (...) Eh bien! Ce sera ma première interview*⁶³ ». Les propos de Jules Huret parus dans *Le Figaro* interviennent en sa faveur, dans la continuité de la fidélité accordée par le quotidien au capitaine durant cette affaire. Le reportage est un véritable instantané de la vie de Dreyfus avec ses proches dans un moment d'intimité, Huret se posant en simple témoin. Les heures passées avec eux lui laisse le temps de comprendre et d'analyser la psychologie d'un homme, un travail qu'il affectionne depuis le début via le procédé de l'enquête. Ainsi, il devient difficile pour les détracteurs de Dreyfus de pouvoir objecter un engagement partisan «irréfléchi» de la part du journaliste. *Le Figaro*, au travers d'Huret, continue d'être une presse compétente de par ses analyses politiques. Les articles reçurent d'excellentes critiques allant de l'interviewé au monde littéraire. La direction du *Figaro* ne peut être qu'admirative de son reporter qui a longuement préparé sa rencontre avec le capitaine et a su saisir l'opportunité de réaliser plusieurs papiers pour le quotidien. C'est ainsi que Jules Huret quitte le « Courrier des Théâtres » pour devenir grand reporter après plus de trois ans de bons et loyaux services. Le titre du 1^{er} novembre de la même année annonce au public sa nouvelle vie professionnelle :

M. Jules Huret (...) pour se consacrer au grand reportage, reprend désormais la suite de ses articles d'actualité qui ont été si appréciés de nos lecteurs. Le Figaro a d'ailleurs l'intention de développer plus

61 *Le Figaro*, 22 septembre 1899, présenté en annexe

62 *Op.cit*

63 *Op.cit*, 23 septembre 1899

que jamais les articles de grand reportage, qui ont si puissamment contribué à son succès et pour lesquels il s'honore de réunir une rédaction d'élite⁶⁴.

Huret fait ses bagages pour la Grande-Bretagne, nation engagée dans un conflit extra-européen face aux fermiers blancs du Transvaal, les Boers. Le grand reporter envoie six papiers au *Figaro* entre le 2 et le 19 novembre 1899. Dans le numéro du 11 novembre, à la page 3 et 4, Jules Huret signe «La vie à Londres», décrivant l'intronisation du nouveau lord-maire. Contrairement à celui de son confrère Maurice Leudet publié le même jour, son article ne s'attache pas à décrire la situation des troupes combattantes. Il préfère présenter le quotidien d'une des nations engagées. En cela, Huret propose un autre angle de traitement de l'actualité, moins habituel, moins factuel surtout et davantage centré sur les personnalités rencontrées. Lorsqu'il est invité à participer à la cérémonie en l'honneur du nouveau lord-maire de Londres, il se pique de curiosité pour tout ce qu'il voit et décide d'en faire part aux lecteurs. Son récit est ainsi agrémenté de nombreuses descriptions: « Lord Salisbury est de haute taille, d'épaules larges, avec le ventre un peu proéminent. Sa tête chauve a conservé une couronne de cheveux gris. (...)Une expression de calme et de force se dégage de cette tête..⁶⁵ » Dans ses six articles parus en novembre 1899, Jules Huret rencontre successivement diverses personnalités engagées à différents niveaux dans la lutte contre les Boers. Il juge essentiel d'obtenir le point de vue d'un simple soldat, qui a ses yeux a autant de pertinence que celui de la reine Victoria ou de l'explorateur Stanely, et ce, afin de parvenir à une compréhension globale des enjeux du conflit. Le grand reporter part donc « saisir l'atmosphère⁶⁶ », et cela passe par une rencontre avec les épouses inquiètes au War Office ou les jeunes engagés quittant leurs proches à Southampton. Ces entretiens sont rendus possibles grâce aux lettres de recommandations que lui fournit *Le Figaro*. Sans elles, Huret est décrédibilisé, son statut de journaliste pouvant dès lors être sujet à caution. *In fine*, *Le Figaro* le mandate durant les trois années suivantes de 1899 à 1902, pour rédiger des articles sur la Seconde guerre des Boers, à Paris ou outre-Manche. En choisissant ce journaliste, le quotidien fidélise un lectorat.

Le nouveau siècle voit apparaître de nouveaux changements à la direction du *Figaro*, Gaston Calmette remplace Antonin Périevier et Fernand de Rodays à partir du 24 janvier 1902. Auparavant secrétaire de la rédaction, le nouveau président est un homme au tempérament pacifique, contrastant avec ses prédécesseurs. Le lendemain il signe «Notre programme», dans lequel nous pouvons lire son souhait de retourner aux « anciennes traditions⁶⁷ », celles de

64 *Op.cit.* 1er novembre 1899

65 *Op.cit.* 11 novembre 1899

66 *Op.cit.* 5 novembre 1899

67 *Op.cit.* 25 janvier 1902

Magnard et Villemessant. Fini les errements, Calmette est convaincu de l'apport bénéfique du nouveau journalisme de terrain dans son journal, incluant le grand reportage. Toutefois celui-ci apprécie-t-il l'auteur de *l'Enquête sur la question sociale en Europe*? La lecture de la thèse écrite par Jean-Etienne Huret nous renseigne davantage encore sur les relations entretenues avec le grand reporter: elles «... furent toujours celles de la plus efficace et cordiale amitié⁶⁸». Jules Huret ne pouvait-il espérer meilleure reconnaissance ?

D- Novembre 1902- mars 1912: les grands reportages à l'étranger

Nous tenterons à présent de répondre pour chaque enquête à plusieurs interrogations à savoir la durée de ses voyages, le nombre d'articles publiés par Huret, la façon dont *Le Figaro* le cite pour les lecteurs, ainsi que les contacts établis entre lui et sa rédaction. Durant presque une décennie, le grand reporter Jules Huret parcourt les Etats-Unis, le Canada, l'Allemagne et l'Argentine, quatre nations comptant alors parmi les plus développées dans le monde à cette époque.

1-En Amérique

Le Figaro répond à son insatiable curiosité en l'envoyant outre-Atlantique et l'annonce à ses lecteurs le 10 novembre 1902 : «...notre collaborateur Jules Huret, chargé par le Figaro d'une enquête nouvelle..⁶⁹». La thèse de Jean-Etienne Huret nous donne de plus amples informations sur les circonstances de son voyage. Ainsi, l'homme d'affaires James Hyde semble avoir convaincu le quotidien de l'utilité de réaliser une enquête sur sa nation⁷⁰. Le bulletin paru dans le quotidien, par définition non signé, fait l'éloge de son grand reporter en présentant les qualités qui font de lui un bon enquêteur: «.. sa vision aiguë, la sûreté de ses impressions, sa promptitude à saisir la leçon d'un fait et son exactitude à l'exprimer feront vivre pour nos lecteurs une Amérique jeune⁷¹.. ». Le travail d'Huret touche donc au corporel, que ce soit d'un point de vue psychologique ou sensoriel. Ses écrits savent transmettre toutes les émotions nécessaires afin de donner l'impression au lecteur de l'accompagner dans ce périple. Par cet article, *Le Figaro* donne toute légitimité à son choix de grand reporter et garantit une enquête de qualité. Le quotidien encense Jules Huret en lui faisant de la publicité dont il est le premier à jouir. En ce début de siècle, les Etats-Unis connaissent une profonde industrialisation entamée dès la fin de la guerre de Sécession. Durant ces trente-cinq ans nommés *Gilded Age* ou Age d'or, la

68 HURET, Jean-Etienne, «Jules Huret, témoin de son temps», 1958, thèse conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. p.78

69 *Le Figaro*, 10 novembre 1902

70 HURET, Jean-Etienne, «Jules Huret, témoin de son temps», 1958, thèse conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. p.80

71 *Le Figaro*, 10 novembre 1902

nation voit le nombre de ses chemins de fer se multiplier, ce qui a pour conséquence directe d'accélérer la croissance des villes. La main d'œuvre est abondante et en constante augmentation, résultat d'une immigration massive de population essentiellement Européenne. Ainsi ce sont près d'un million de personnes qui sont naturalisées en 1902. Le contraste est saisissant avec la France de la Belle Epoque, riche et rayonnant sur le plan international grâce à ses colonies mais encore largement paysanne. Les élites françaises, banquiers et autres industriels constatent l'influence galopante des Etats-Unis sur les marchés financiers. L'Amérique va-t-elle supplanter la Grande Bretagne et devenir la première puissance mondiale? La réussite américaine soudaine « inquiète et stupéfie le vieux monde⁷² » Cette question est essentielle pour saisir les enjeux du séjour d'Huret.

Nous l'avons vu précédemment, le correspondant du *Figaro* part en reportage pour les Etats-Unis au début du mois de novembre 1902, mais son enquête ne paraît pas immédiatement, son travail requérant du temps : « Enfin, nous aurons le plaisir de commencer dès la semaine prochaine la publication de l'Enquête que M. Jules Huret prépare depuis trois mois aux Etats-Unis⁷³ ». L'attente des lecteurs cesse le 21 janvier 1903, lorsque paraît « En Amérique. Premières impressions ». L'article sera suivi de onze autres puis d'une cinquantaine de feuilletons à partir du 25 juin et jusqu'au 5 avril de l'année suivante. Il est intéressant de constater que *Le Figaro* choisit de le publier en une à cinq reprises, et mieux encore, d'en faire le premier sujet du jour, signe que le quotidien revendique fièrement l'envoi de son grand reporter aux Etats-Unis. Six jours après « En Amérique. Premières impressions », un bulletin intitulé « Notre enquête aux Etats-Unis » invite à la lecture en instaurant le suspense. Comment *Le Figaro* procède-t-il? En invoquant la portée quasi didactique de son œuvre, « car il est instructif, il est nécessaire de savoir, par des témoignages sûrs⁷⁴ » et en exposant sa visée, présenter l'Amérique telle qu'elle est réellement. L'annonce de la fréquence des parutions clôt ces quelques lignes. Cela est assez pour susciter la curiosité des lecteurs. Jules Huret demeure huit mois outre-Atlantique et rentre en France en juin 1903. Entre temps, son enquête l'aura mené à travers tout le territoire américain, commençant à New-York sur la côte est puis visitant La Nouvelle-Orléans, San Francisco ou Chicago. Sa curiosité le conduit enfin au Canada où il rencontre des autochtones. Les articles du grand reporter témoignent de la fatigue provoquée par sa profession, et des conséquences que cela peut avoir sur son rapport avec les lecteurs: « Voilà des semaines que je me raconte des histoires à moi-même pour ne pas commencer mes correspondances au Figaro. Certains jours, c'est que j'ai pas le temps⁷⁵ ».

72 *Op.cit.*

73 *Op.cit.* 12 janvier 1903

74 *Le Figaro*, 26 janvier 1903

75 *Le Figaro*, 21 janvier 1903.

Les lettres qu'Huret envoie à Calmette tout au long de ce séjour décrivent les mêmes sentiments. Il s'inquiète de ne pouvoir assez écrire pour le quotidien et donc de mener sa mission à bien. Le grand reporter reconnaît sans peine les difficultés. Le 4 mars 1903, il écrit : « Il me semble qu'on attend à Paris et que je devrais en écrire davantage⁷⁶ ». Les articles paraissent moins fréquemment, *a contrario* de ce qui avait été annoncé le 26 janvier précédent. Ainsi, il est rare d'avoir deux articles de son enquête toutes les semaines. Parfois même, vingt jours s'écoulaient entre chaque, tel en février où rien n'apparaît entre le 4 et le 24 de ce mois. Quels facteurs peuvent expliquer la puissance de l'Amérique? Comment la France peut-elle rivaliser? Ces questions constituent le leitmotiv de son enquête. Afin d'y apporter des réponses étayées, Huret part à la rencontre de ses habitants, ceux qui participent pleinement à sa croissance tels les universitaires ou les chefs d'entreprises mais aussi les laissés pour compte: «En Amérique. Il y a aussi des pauvres», tel est le titre du feuilleton du 5 juillet 1903. Les enjeux contemporains, sociétaux, religieux ou politiques, sont exposés au public. Rien n'échappe à sa curiosité. Selon lui la grandeur d'une société passe également par le traitement réservé aux plus vulnérables. Les articles qu'il rédige suite à ces rencontres sont détaillés et précis, souvent illustrés par des statistiques comparant la situation des deux nations. Les entretiens sont retranscrits fidèlement afin que le lecteur puisse à son tour se faire sa propre opinion, Huret exprimant déjà la sienne: « J'étais déçu⁷⁷... ». Sa qualité de journaliste étranger travaillant pour le quotidien français influent qu'est *Le Figaro* lui permet de rencontrer des personnalités. Son enquête reçut les plus vives félicitations, y compris des Américains. L'édition du 8 août 1903 relate une anecdote qui témoigne du retentissement provoqué par sa venue. Ainsi, un journal de Chicago dresse son portrait, visiblement peu ressemblant aux dires du bulletin: « Il y a encadré un portrait de Jules Huret. Mais quel portrait?⁷⁸ ». Fort de ces éloges, le grand reporter choisit de publier en juin 1904 chez Fasquelle un ouvrage compilant ses articles et feuilletons parus dans *Le Figaro. En Amérique, de New-York à la Nouvelle-Orléans* est préfacé « à mon ami Gaston Calmette », marque de l'intimité partagée entre les deux journalistes.

2-En Allemagne

La seconde enquête d'envergure réalisée à l'étranger sous la direction de Calmette a pour champ d'investigation l'Allemagne, la grande nation rivale de la France. Jules Huret s'y rend dès le milieu de l'année 1905, à une période de troubles⁷⁹. En effet, la crise de Tanger ayant

76 HURET, Jean-Etienne, «Jules Huret, témoin de son temps», 1958, thèse conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, p.84

77 *Op.cit.*, 18 décembre 1903

78 *Op.cit.*, 8 août 1903

79 HURET, Jean-Etienne, «Jules Huret, témoin de son temps», 1958, thèse conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, p.96

pour fond l'établissement du protectorat français au Maroc ravive les tensions déjà profondes depuis la fin de la guerre de 1870. L'empire de Guillaume II rivalise en terme de puissance avec la Grande-Bretagne et la France. Sa démographie ne cesse de croître, atteignant près de soixante millions d'habitants au tournant du siècle et son industrie est réputée. Plusieurs questions se posent alors pour le grand reporter: quel est l'état d'esprit des Allemands à l'encontre des Français? Quels sont les reproches adressés à leur voisin d'outre-Rhin? Enfin, dans le domaine économique, quels sont les raisons qui ont permis leur compétitivité?

Jules Huret voyage à plusieurs reprises en Allemagne, entre le milieu de l'année 1905 et le printemps 1907, à l'été 1907 (son séjour est arrêté volontairement suite à la naissance de son fils Jean en septembre), et enfin en juillet 1908. *Le Figaro* commence à publier ses reportages à partir du 27 juillet 1906. Au total, ce sont près de cent-dix feuilletons qui paraissent le mardi et le samedi à partir d'octobre 1906 et en deux séries jusqu'en mai 1908. Nous constatons que son travail d'enquêteur lui demande plusieurs mois avant qu'il soit en capacité de les envoyer de façon continue à sa rédaction. Contrairement à son séjour américain voulu par sa rédaction, Huret a choisi d'aller en Allemagne et est donc moins contraint de rédiger à la demande. Son enquête précédente a été couronnée de succès, *Le Figaro* le rappelle à juste titre avant de publier ses nouveaux reportages: « nos lecteurs ne l'ont pas oubliée, l'immense succès qu'ont eu ses articles nous en donne l'assurance⁸⁰ ». Le grand reporter commence son périple dans la région occidentale de l'Allemagne, autour du Rhin puis en Westphalie et se dirige vers l'est jusqu'à Dantzig. Son second séjour décrit quant à lui la région berlinoise et la Bavière. Huret utilise les mêmes méthodes de collecte de l'information que pour son enquête en Amérique. Ainsi, il visite des écoles, des usines, s'informe auprès d'habitants rencontrés sur un marché ou dans les rues la nuit. Ses rencontres avec des compatriotes apporte aux lecteurs de nouveaux points de vue sur un état voisin honni. En bon observateur, il écrit ce qui lui vient à l'esprit et tout lui semble intéressant pour présenter avec le plus de justesse une Allemagne contemporaine. Dans sa rubrique «Notes et croquis», tous les sujets sont abordés et Huret a perçu que « L'éducation des enfants paraît comprise plus sérieusement ici⁸¹... ». Les lecteurs suivent avec attention ses aventures, d'autant que le quotidien continue à lui faire de la publicité, parfois à deux jours d'intervalle comme le 6 et le 8 avril 1907, et ce, avec une simple phrase: « Demain en Allemagne par Jules Huret⁸². » Les éloges ne se font pas attendre. Le 28 mars 1907, *Le Figaro* annonce que son enquête est louée jusqu'en Allemagne, en

80 *Le Figaro*, 26 juillet 1906

81 *Op.cit.*, 18 avril 1909

82 *Op.cit.*, 6 avril 1907

témoigne cette dépêche berlinoise signée Bonnefon : «Tous les journaux reproduisent in extenso l'article de Jules Huret sur l'Empereur. Cet article cause à Berlin la plus vive sensation et la plus favorable impression»⁸³.

Au travers de son grand reporter Jules Huret, il s'agit aussi d'une reconnaissance internationale pour *Le Figaro*. Les feuilletons publiés fréquemment, parfois à deux reprises dans la semaine fidélisent la clientèle qui apprécie lire un récit détaillé et agréable. Ses articles sont également édités en volumes chez Fasquelle dès juillet 1907, puis en 1908, signe qu'il a conscience de sa popularité. Il ne se trompe pas puisqu'ils sont traduits en allemand. Nous sommes en droit de nous interroger sur la représentativité de la profession de Jules Huret en France lorsque ce dernier obtient le grade de Chevalier de la Légion d'honneur en 1908. En effet, le récipiendaire est présenté comme étant un « homme de lettres⁸⁴ » et non un journaliste ou un grand reporter. Nous pouvons ainsi constater la difficile émancipation de ce métier, encore perçu au travers du prisme littéraire. Jules Huret n'est à présent écrivain édité qu'uniquement parce qu'il est grand reporter, l'opinion publique semblant occulter son travail antérieur. Agé de quarante-cinq ans, il est au faîte de sa gloire mais cette vie trépidante l'use. Pourtant, il accepte de repartir à l'étranger, cette fois en Amérique du Sud.

3-En Argentine

Jules Huret effectue la traversée de l'Atlantique à l'été 1909 pour se rendre en Argentine. Il débarque dans une république indépendante depuis un siècle, prospère et européanisée en raison d'un afflux massif d'émigrants issus du Vieux-continent. Pour la première fois, Huret réalise une enquête suite à la sollicitation d'une personnalité politique étrangère: «L'ambassadeur d'Argentine à Paris, Ernesto Bosch et ses amis (...), demandèrent à Calmette d'envoyer Jules Huret en Argentine⁸⁵». Nous le voyons, ce n'est pas tant *Le Figaro* qui souhaite comprendre le fonctionnement de la société argentine mais le dit pays qui souhaite se connaître lui-même, et Jules Huret en est le miroir. Il se voit offrir protection et recommandation, tel un représentant du corps diplomatique français. En effet, n'est-il pas un ambassadeur informel? Son travail achevé, il revient, fatigué, en France en juin 1910. Près de quatre-vingt dix feuilletons sont présentés aux lecteurs « le mercredi et le dimanche⁸⁶ » entre le 25 janvier 1911 et le 30 mars 1912. Ceux-ci illustrent la méconnaissance exprimée par les français à l'égard d'un pays lointain, donc peu accessible: « C'est vrai, nous ignorons à peu près

83 *Op.cit.*, 28 mars 1907

84 *Op.cit.*, 18 janvier 1908

85 HURET, Jean-Etienne, «Jules Huret, témoin de son temps», 1958, thèse conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, p.124-125

86 *Le Figaro*, 22 janvier 1911

tout de cette Amérique du Sud, et nous confondons volontiers l'Argentine, le Chili et le Brésil, ces trois pays en plein dans le progrès⁸⁷.. » . En un peu moins d'une année, Jules Huret visite la capitale Buenos Aires, les plaines et se rend dans le nord, dans les provinces de Tucuman et Salta avant de se rendre vers la Bolivie et le Paraguay. Il rencontre des personnes issues de tous les milieux sociaux, à la façon de ses précédentes enquêtes en Amérique et en Allemagne. En France, *Le Figaro* loue les mérites de son travail dans les publicités. L'une d'entre elles datant du 5 janvier 1912 et intitulée «Aux capitalistes, une magnifique affaire en Argentine» est conçue par un groupe français expatrié. Celui-ci met en vente des lots de terre et cite l'ouvrage du grand reporter paru l'année précédente pour garantir ses propos. La reconnaissance d'Huret est générale, ses enquêtes ont une valeur scientifique inestimable pour ses contemporains.

Entré au *Figaro* en 1892 sur le conseil et la recommandation de son ami Octave Mirbeau, Jules Huret innove en proposant ses propres sujets de reportages et envisage une *Enquête sur la question sociale en Europe*. Aidé par le soutien de son directeur Francis Magnard, ses premiers papiers séduisent les lecteurs par son travail d'analyse et sa sincérité. Mis au ban par les nouveaux directeurs du *Figaro* à la fin du siècle, Huret réalise en 1899 une série d'articles exclusifs sur le capitaine Dreyfus fraîchement gracié. L'arrivée de Gaston Calmette relance sa carrière puisqu'il est envoyé en grand reportage avec pour mission de dresser le portrait d'une Amérique contemporaine. Les finances du *Figaro* permettent d'octroyer à Jules Huret un salaire mensuel de 1500 francs (ce qui est un bon salaire pour l'époque et correspond actuellement à plus de 5 500 euros) ainsi qu'une indemnité journalière de 50 francs⁸⁸. Le succès de son enquête en Amérique, suivi de leur publication chez Fasquelle renforce leur collaboration. Huret part ainsi en Allemagne puis en Argentine, à la demande de l'ambassadeur, signe d'une reconnaissance internationale.

A la lecture de ses articles consécutifs à ses séjours à l'étranger, nous pouvons affirmer que Jules Huret est un grand reporter critique, qui n'hésite pas à donner son avis, peu importe sa teneur et cherche le dialogue avec le public. Il se confie sur son travail et exprime ses émotions physiques ou psychologiques. Sans cesse à la recherche de nouvelles rencontres, il parcourt les pays afin de nous en donner la vision la plus authentique, mettant en perspective les français avec leurs contemporains étrangers.

87 *Le Figaro*, 25 janvier 1911

88 HURET, Jean-Etienne, «Jules Huret, témoin de son temps», 1958, thèse conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, p.80

DEUXIÈME PARTIE

COMMENT L'ENQUÊTE ET L'INTERVIEW SE SONT IMPOSÉES DANS LES GRANDS REPORTAGES DE JULES HURET?

Pour quelles raisons Jules Huret sort-il d'un quasi anonymat après la publication de son *Enquête sur l'évolution littéraire* en 1891? Comment réussit-il à se différencier de ses confrères, chroniqueurs ou faits-diversiers? Notre seconde partie de ce mémoire souhaite répondre à ces interrogations. Pour cela nous aborderons la place de la méthode de l'enquête dans ses récits puis celle de l'interview. Enfin, nous étudierons la relation entretenue entre Jules Huret avec son lectorat.

I-COMMENT JULES HURET INTRODUIT L'ENQUETE DANS SA PRATIQUE JOURNALISTIQUE?

Jules Huret se distingue de ses confrères journalistes grâce à l'usage de procédés novateurs. Qu'il s'agisse d'enquêter ou d'interviewer, le grand reporter désire s'impliquer dans toutes les étapes de la création de ses articles. L'audace dont il fait montre dès les débuts de sa carrière convainquent les divers directeurs de rédactions qu'il côtoie tel celui de *L'Echo de Paris*, à qui il adresse ces quelques mots : « À MONSIEUR VALENTIN SIMOND DIRECTEUR DE «L'ÉCHO DE PARIS» dont la libérale autorité m'encouragea en cette tentative de reportage expérimental. Son dévoué, JULES HURET⁸⁹ ». Un homme entreprenant donc, qui adopte très rapidement les techniques de l'enquête.

A- Qu'est-ce que l'enquête à la Belle Epoque ?

Nous commencerons notre développement par définir l'objet de notre recherche. L'historien contemporainiste Christophe Prochasson considère l'enquête comme étant une « compilation de données suivant des règles procédurales rationnellement établies⁹⁰... ». Le dictionnaire *Le Littré*, paru à la Belle Epoque en donne quant à lui la définition suivante: « Études, recherches, en matière de haute administration, faites par ordre de l'autorité. Enquête commerciale. Enquête sur les fers, sur les sucres⁹¹. Son étymologie provient du latin «inquirere» qui signifie «recherche» ». A la lecture de ces propos, nous ne pouvons qu'observer la polysémie du concept et nous interroger encore davantage sur ce qu'est

89 HURET, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, Paris, 1891

90 PROCHASSON, Christophe, «L'enquêteur, le savant et le démocrate. Les significations cognitives et politiques de l'enquête», «Enquête sur l'enquête», *Mil neuf cent*, n°22, 2004, p.7-14

91 *Le Littré*, «enquête», définition [<https://www.littré.org/definition/enquête>]

l'enquête à cette période. Ainsi, est-il nécessaire de parler de celle-ci au singulier ou, au contraire, y adjoindre un pluriel ? Pourquoi enquêter et comment procéder pour la mener à bien ? Qui dirige l'investigation ? De toute évidence, il existe autant d'enquêteurs que de types de recherche précises.

1- L'apport de la sociologie et de la psychologie dans la pratique de l'enquête

L'enquête scientifique implique une démarche de recherche rationnelle, construite et solidement argumentée. Réaliser une enquête implique fréquemment pour ceux qui choisissent ce moyen de collecte d'informations, de se rendre sur le terrain pour expérimenter eux-mêmes. Ils appliquent ainsi les théories édictées au XVIII^e siècle par le philosophe écossais David Hume. Auteur d'une *Enquête sur les principes de la morale* et d'une *Enquête sur l'entendement humain*, il défend notamment le fait que l'impression prime sur l'idée. Hume est un empiriste comme le fut Francis Bacon un siècle avant, puisque selon lui, le savoir provient de l'expérience. Enquêter nécessite d'utiliser de façon approfondie ses sens afin de s'imprégner le plus possible de son environnement et Jules Huret applique ces méthodes dans ses reportages. Ainsi, le grand reporter souhaite communiquer ses états d'âme et d'esprit aux lecteurs. L'ouvrage *Tout yeux, toutes oreilles* en est sans aucun doute l'illustration la plus éloquente. Nous aborderons plus en détails ce point dans notre rédaction. Les sciences humaines et sociales sont quant à elles en plein essor, les savants souhaitant comprendre la place occupée par l'individu, seul ou en groupe dans le monde où il vit. La doctrine positiviste énoncée par le philosophe Auguste Comte à partir de 1830 va marquer ses contemporains dans le domaine politique, juridique et social. Proche des saints-simoniens qui souhaitent réorganiser la société en se basant notamment sur la science, Comte énonce la loi des trois états, le plus abouti d'entre eux étant l'état positif. Dans celui-ci, la raison permet d'expliquer les faits, chaque action en déterminant une autre. En 1839, Auguste Comte démocratise le concept de sociologie, alors forgé par Emmanuel-Joseph Sieyès. Cette science qui a pour mission d'étudier les phénomènes sociaux, en est alors à ses balbutiements et peine à se distinguer de la politique ou de la philosophie jusqu'à la Belle Epoque avec les travaux d'Emile Durkheim.

La pratique de l'enquête dans un cadre scientifique se développe également suite aux travaux du médecin Claude Bernard. En 1865, il publie son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* où il expose sa vision de la recherche médicale. Selon lui, les scientifiques devraient laisser une place au doute ainsi qu'à l'observation: « L'observateur, avons-nous dit, constate purement et simplement le phénomène qu'il a sous les yeux. Il ne doit avoir d'autre souci que de se prémunir contre les erreurs d'observation.⁹² ». Ces théories ont influencé Emile Zola pour

92 BERNARD, Claude, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Baillièrè, Paris, 1865, p. 28-29

l'écriture de ses ouvrages.

Le monde anglo-saxon participe également à l'émergence de l'enquête. Ainsi le britannique Charles Booth choisit de se rendre dans l'est londonien, l'East End, peuplé de nombreux ménages misérables. Son enquête entreprise en 1886 s'intitule *Life and Labour of the People*. Minutieusement préparée des années durant, elle a pour objectif celui d'apporter un regard novateur et précis sur la pauvreté de ces quartiers⁹³. Afin de mener à bien ce travail, Charles Booth procède à des entretiens avec des habitants ainsi qu'à des études statistiques qui les classent selon des catégories précises. Son souhait est de donner l'opportunité à ses contemporains expérimentés, la possibilité d'utiliser des données établies scientifiquement. La part accordée à l'observation est grande, et le sociologue note les éléments qu'il rencontre autour de lui dans ses carnets de notes, quarante-six au total.

La Belle Epoque est également celle de l'avènement de la psychologie du « discours de l'âme » en grec. Discipline aux confins de la neurologie et de la psychiatrie, elle vise à étudier le fonctionnement du comportement humain. En 1889 à Paris, durant l'exposition universelle, se tient le premier congrès international de psychologie⁹⁴. En 1891, l'année où Jules Huret réalise son *Enquête sur l'évolution littéraire*, le philosophe et psychologue Théodule Ribot lance un questionnaire (qui paraîtra dans son *Evolution des idées générales* en 1897). Selon Jacqueline Carroy, ce dernier « constitue un compromis entre l'interrogatoire médical, puisqu'il revêt un caractère oral, et la grande enquête à l'anglo-saxonne puisqu'il porte sur un grand nombre de questionnés (103 en 1891)⁹⁵ ». Quelques pages plus loin, l'historienne cite Marcel Proust répondant à des questions autour de sa personne. La psychologie, et de façon plus générale la science, part à la rencontre de la littérature.

Ces influences se ressentent dans les enquêtes produites par Jules Huret. Ainsi, lorsqu'il présente les écrivains rencontrés dans son *Enquête sur l'évolution littéraire* de 1891, il se réfère à la physiognomonie, alors en vogue à la Belle Epoque. La méthode, parfois décriée et qualifiée de pseudo-science par ses détracteurs, permettrait de pouvoir décrire la personnalité d'un individu grâce à l'étude de son visage. Lorsqu'il rencontre Paul Verlaine, il en dresse la description suivante : « Son crâne énorme et oblong entièrement dénudé, tourmenté de bosses énigmatiques, élisent en cette physionomie l'apparente et bizarre contradiction d'un ascétisme têtu et d'appétits cyclopéens⁹⁶. »

93 TOPALOV, Christian, « Raconter ou compter ? L'enquête de Charles Booth sur l'East End de Londres (1886-1889) », « Enquête sur l'enquête », *Mil neuf cent*, n°22, 2004, p. 119. ⁸*Op.cit.* p.124

94 CARROY, Jacqueline, « Premières enquêtes psychologiques françaises. L'introspection, l'individu et le nombre », « Enquête sur l'enquête », *Mil neuf cent*, n°22, 2004, p.61

95 *Op.cit.* p.62

96 HURET, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, Paris, 1891. p.65

2- La contribution naturaliste

Le XIX^e siècle est celui de l'attribution de concepts, qu'ils soient connus ou découverts. De nouveaux mots apparaissent, reconnaissables par leur ajout du suffixe «-isme». Ainsi, dans les disciplines artistiques et littéraires, le *romantisme* laisse la place au *réalisme* puis au *naturalisme*. Cela tient sans doute à cette volonté scientifique de vouloir définir les concepts et les courants existants⁹⁷.

Nous nous intéressons à présent à la place occupée par le naturalisme dans l'enquête à la Belle Epoque. Paul Alexis, membre de ce courant le définit comme étant « une méthode de penser, de voir, de réfléchir, d'étudier, d'expérimenter, un besoin d'analyser pour savoir, mais non une façon spéciale d'écrire⁹⁸ ». Dans son *Enquête sur l'évolution littéraire* publiée en 1891, Jules Huret attache une grande importance à la question de la subsistance, ou non, du courant naturaliste. Ainsi dès la première de ses soixante-quatre interviews, la première question posée à Anatole France, considéré comme étant un « psychologue » est – *Le naturalisme est-il malade ?*⁹⁹ Le mouvement naturaliste apparaît en 1865 sous la plume d'Emile Zola, jeune écrivain et journaliste. En 1880, l'auteur présente son projet de littérature dans *Le Roman expérimental*, titre qui n'est pas sans évoquer l'ouvrage de Claude Bernard vu précédemment. Cela s'explique par l'étude des théories du savant par l'écrivain. Dès la seconde page de son roman, Zola l'explique, il « compte sur tous les points me (se) retrancher derrière Claude Bernard. Le plus souvent, il me suffira de remplacer le mot «médecin» par le mot «romancier»¹⁰⁰ ». Il n'est donc guère surprenant de constater la présence d'un champ lexical du corps dans ses textes, avec des personnes décrites souvent comme étant meurtries, victimes de l'alcool, de la pauvreté et des «tares héréditaires». Afin de produire un récit naturaliste et donc dans un souci constant de véracité, Zola se déplace carnets à la main pour enquêter. Ses travaux préparatoires sont fournis, le moindre détail relevé est susceptible de le renseigner sur les conditions de vie des classes ouvrières, sujet de prédilection de ses ouvrages. L'écrivain part à la rencontre des mineurs du nord de la France, discute avec des habitants des corons et s'appuie sur des documents avant de rédiger un de ses ouvrages les plus emblématiques des *Rougon-Macquart*, *Germinal*¹⁰¹. Zola applique ses théories exposées cinq années auparavant. L'investigation ou l'enquête est un des fils conducteurs du *Roman expérimental*. L'auteur se questionne : faire une enquête, est-ce expérimenter? Est-ce observer? « Il est indéniable que le

97 [<http://www.academie-francaise.fr/construction-en-isme>]

98 HURET, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, Paris, 1891. p.189

99 *Op.cit.* p.2

100 ZOLA, Emile, *Le Roman expérimental*, Charpentier, Paris, 1880, p.2

101 PAGES, Alain, MISSEMER, Antoine, «Les romans de l'économie (2/4) Zola et le rationalisme économique», *France Culture*, émission du 9 janvier 2018. [<https://www.franceculture.fr/emissions/entendez-vous-leco/entendezvous-leco-mardi-9-janvier-2018>]

roman naturaliste, (...), est une expérience véritable que le romancier fait sur l'homme, en s'aidant de l'observation¹⁰²». Tel Emile Zola, Jules Huret emploie la méthode statistique pour collecter ses données. Ainsi, lorsqu'il part en reportage en Amérique du Nord, le grand reporter souhaite nourrir ses enquêtes de faits quantifiables et évaluables : « J'ai causé avec beaucoup d'Américains, je veux dire avec quelques centaines d'hommes de tous âges et de toutes les positions, je peux même dire de toutes les intelligences¹⁰³ ».

3- L'enquête judiciaire

Les grands reporters sont les héritiers des faits-diversiers, journalistes envoyés hors des rédactions à la quête de l'information et parcourent pour cela les commissariats et les scènes de crimes. Leurs investigations se font au grand jour et font parfois la une des quotidiens tandis que celles des enquêteurs, des juges, aux policiers et gendarmes, demeurent le plus possible secrètes. Le poids sans cesse grandissant occupé par la presse française de la Belle Epoque amène certains faits-diversiers à violer le secret de l'instruction, pour s'assurer un scoop. Les crimes et délits commis par les anarchistes font les grands titres. Les symboles du pouvoir en place sont attaqués, une religieuse est assassinée à Marseille en 1884. Le pays vit au rythme des violences à caractère politique, celles-ci connaissant leur apogée dix années plus tard, lors de la mort du président Carnot, victime de Caserio. L'enquêtecriminelle associe les inspecteurs, les policiers ou gendarmes, qui s'entourent de médecins et psychiatres afin de déterminer les profils-types de criminels. Les progrès scientifiques, notamment les théories positivistes, permettent l'émergence de la criminologie. Les théoriciens racialisés, les anthropologues et les médecins étudient les caractéristiques physiques des criminels dans le but d'établir des profils-types. L'anthropométrie doit limiter au maximum la part du hasard. Mis au point en 1879, le système Bertillon inaugure la collecte des données physiques de suspects et nourrissent les dossiers d'enquêtes judiciaires. Les éléments recueillis au fil des interrogatoires et des enquêtes de terrain sont sans cesse plus nombreux : « Procès-verbaux, télégrammes, notes, rapports, interrogatoires, vérifications, recoupements, reconstitutions tendent à se multiplier¹⁰⁴ ... ». Les témoignages recueillis auprès des observateurs, des victimes ou des proches des suspects permettent d'établir ou de réfuter une culpabilité. Le « témoin oculaire » a vu la scène se dérouler devant lui. Il est nécessaire pour les enquêteurs de les rencontrer afin de prendre en note leurs récits. Selon Dominique Kalifa, le reporter est également un héros dans le sens où il rend service à la société¹⁰⁵.

102 ZOLA, Emile, *Le Roman expérimental*, Charpentier, Paris, 1880, p.9

103 HURET, Jules, *En Amérique : de San Francisco au Canada*, Fasquelle, Paris, 1905, p.103

104 KALIFA, Dominique, « Policier, Détective, Reporter. Trois figures de l'enquêteur dans la France de 1900 », « Enquête sur l'enquête », *Mil neuf cent*, n°22, 2004, p.18

105 *Op.cit.* p.15-28

B- L'enquête sur l'évolution littéraire

Comment Jules Huret applique la méthode de l'enquête ?

En 1891, le jeune Jules Huret est journaliste à *L'Echo de Paris*. Encouragé dans ses prises d'initiatives par ses supérieurs, il envisage de dresser un constat de la littérature contemporaine. Durant plusieurs mois, il part à la rencontre des écrivains de son temps afin de réaliser son *Enquête sur l'évolution littéraire*. Le quotidien diffuse du 3 mars au 5 juillet 1891 les récits de ces entretiens qui sont réunis la même année en un volume paru chez Charpentier. Au total, soixante-trois hommes de lettres et une femme, Juliette Adam, acceptent de répondre à ses questions. Ils appartiennent à huit catégories, les Psychologues, les Mages, les Symbolistes et Décadents, les Naturalistes, les Néoréalistes, les Parnassiens, les Indépendants et enfin les Théoriciens et Philosophes. Il leur attribue également un trait de caractère. Jules Huret expose et défend ses choix de narration dans les parties introductives qui précèdent ses entretiens : « En commençant cette Enquête sur le mouvement littéraire contemporain, j'ai divisé en deux catégories les écrivains qui paraissent résumer les nouvelles tendances artistiques : en poésie, les Symbolistes ; en prose, les Psychologues¹⁰⁶ ». Huret interroge longuement les écrivains à leur domicile ou reçoit des lettres de réponses à ses questions. L'avant-propos général de l'enquête d'Huret expose sa façon de procéder afin de collecter des informations pertinentes : « j'avais eu à choisir deux méthodes d'investigation : ou consulter les auteurs sans leur faire connaître l'opinion de leurs confrères, ou les consulter en communiquant à chacun les résultats d'ensemble¹⁰⁷ ». La première de ses interviews réalisée avec Anatole France commence par cette interrogation : « - 1° Le naturalisme est-il malade ?¹⁰⁸ » Si la réponse s'avère affirmative, quel courant serait en mesure de lui succéder ? A la lecture de son Enquête, la notion d'appartenance à un mouvement se délite¹⁰⁹ face à ce qui semble être l'affirmation d'un « moi », à une époque où la psychanalyse s'impose dans la société. Jules Huret est conscient de l'originalité de sa démarche, il la sait innovante. Ce faisant, il s'expose peut-être plus durement encore aux critiques. Son enquête ne rend pas indifférent le monde des Arts et la publicité générée par ses parutions dans *L'Echo de Paris* puis en volume, peu importe sa teneur, lui octroie une célébrité : « Ai-je besoin d'ajouter, (...), que mon Enquête m'a laissé aussi des impressions de sympathie et d'admiration d'autant plus vives qu'elles ont été plus rares...¹¹⁰. » Les écrivains interrogés expriment un vif intérêt pour le travail d'Huret. Emile Zola confesse suivre avec attention son travail d'investigation mené sur les mutations opérées dans le domaine littéraire français¹¹¹. Le néoréaliste Paul Bonnetain loue

106 *Op.cit.* p.277

107 HURET Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, Paris, 1891, avant-propos

108 *Op.cit.* p.2

109 GAGNON, Evelyne, «Dossier. Le roman selon Jules Huret»

110 Huret, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, Paris, 1891, avant-propos

111 *Op.cit.* p. 170

cette initiative : « Une belle et bonne idée, vos enquêtes. Vous avez dû voir des gens, pas vrai !¹¹² ». *L'Enquête sur l'évolution littéraire* lui assure la reconnaissance du public. La rencontre avec Octave Mirbeau sera décisive pour sa carrière. En effet, les deux hommes conversent littérature dans le jardin de l'écrivain et Huret vit une « journée exquise¹¹³ ». Une indéfectible amitié vient à naître. Le reporter écoute sagement les conseils de son aîné et quitte *L'Echo de Paris* pour *Le Figaro*, où il entre en 1892.

C- L'enquête sur la question sociale

Admiré pour son travail mené autour de la littérature contemporaine, Jules Huret est envoyé en reportage en Europe par *Le Figaro* afin de réaliser une *Enquête sur la question sociale*. Ses articles parurent dans le quotidien entre le 1^{er} août et la mi-décembre 1892, en ouvrage en 1897. Celui-ci est structuré en deux parties, «Capitalistes et prolétaires» ainsi que «Théoriciens et chefs de secte». Avant de nous attacher à l'étude de cette enquête, nous souhaitons aborder le contexte dans laquelle elle a été produite. Ainsi, le XIX^e siècle est celui de la Révolution Industrielle. Apparue en Grande Bretagne à la fin du siècle précédent, cette dernière gagne rapidement le continent. Les usines se développent, produisent des textiles et d'autres biens de consommation, transforment les matières premières extraites des mines. La part du secteur agricole diminue peu à peu dans les sociétés au profit du monde ouvrier. En France, comme dans le reste de l'Europe occidentale, des révoltes éclatent face à des conditions de travail parfois épouvantables tel à Lyon en 1831 dans le milieu canut. L'année suivante, le terme «socialisme» est employé pour la première fois par le philosophe et homme politique Pierre Leroux. Quelques intellectuels socialistes-utopiques défendent les travailleurs face à l'exploitation de certains patrons. Un mouvement ouvrier s'organise avec pour volonté de restreindre l'emploi des enfants dans les tâches difficiles ainsi que pour la diminution de la durée du temps de travail.

Jules Huret n'est pas le premier à partir à la rencontre des ouvriers pour en dresser une enquête. Notre attention s'est portée sur deux d'entre elles produites par l'économiste Ernest Merson en 1849 et le scientifique, économiste et sociologue Frédéric Le Play, trente ans plus tard. De conviction bonapartiste, Ernest Marson est quant à lui l'auteur *De la situation des classes ouvrières en France*. Son enquête, parue aux lendemains de la révolution de 1848, s'appuie de façon distanciée sur les travaux de Blanqui. Tel Le Play, Merson expose de façon scientifique ses résultats en donnant des chiffres précis pour illustrer son propos¹¹⁴.

112 *Op.cit.* p.242

113 *Op.cit.* p. 210

114 MERSON, Ernest, *De la situation des classes ouvrières en France*, Guillaumin, Paris, 1849. Exemple non exhaustif, p.40

Parues en 1879, les enquêtes de Le Play sont le résultat d'un demi-siècle d'études sur le terrain. Il est l'un des premiers sociologues à expérimenter hors des laboratoires et des bureaux dès 1829 et choisit pour cela la méthode de l'enquête. Nommée *Les Ouvriers européens. Etudes sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe*, elle est divisée en six tomes. Les propos de Le Play s'appuient sur les sciences humaines et sociales, économie, géographie, histoire, dans la continuité de sa formation polytechnicienne. Le premier tome présente aux lecteurs ses diverses méthodes de recherches. Le choix d'enquêter sur une vaste échelle, celle d'un continent entier, lui semble préférable afin de procéder à de plus justes comparaisons. A la fin du siècle, Jules Huret choisit à son tour de partir en reportage en Europe, également à titre de comparatif mais aussi afin de répondre à une problématique bien précise, celle de l'antisémitisme. Le Play part à la rencontre d'agriculteurs et d'ouvriers, demande à s'entretenir avec des familles, les interroge sur leurs conditions de vie et sur leurs finances¹¹⁵. Son vaste travail est reconnu par ses pairs. Malgré la création de la I^e Internationale en 1864 suivie de la Seconde en 1889, l'obtention du droit de grève et de création de syndicats, la vie des ouvriers demeure souvent précaire ce qui les conduit à lutter pour vivre décemment. En effet, dans son avant-propos, Jules Huret fait directement référence à la fusillade de Fourmies du 1^{er} mai 1891 où neuf travailleurs sont victimes des balles tirées par des soldats : « La manifestation du 1^{er} mai, qu'est-elle en somme, sinon le lundi idéal de la classe ouvrière?¹¹⁶ » Le reporter tente de comprendre la nature des mouvements sociaux . Afin de redonner un sens aux idées socialistes, il part à la quête de leurs origines. Selon lui le mouvement est resté très théorique et donc peu accessible aux travailleurs jusqu'aux événements de la Commune en 1871.

Huret souhaite ainsi exposer dans cette enquête l'impact de cette idéologie dans la population, au sein des masses laborieuses ou des dirigeants : « Sans nous attacher aux changements de ces partis, devenus depuis politiques, il nous faut retenir leur force de propagande¹¹⁷ ». Son avant-propos se poursuit par une critique adressée aux hommes politiques, banquiers et religieux qui galvaudent le terme de «socialiste» en se l'appropriant exagérément. *L'Enquête sur la question sociale* n'expose pas uniquement le sort des travailleurs européens, aussi divers soient-ils, pêcheurs, ouvriers ou paysans. Selon lui, la compréhension de phénomènes contemporains passe par l'étude de ses diverses composantes sociales, dirigeants et humbles gens vivant de leur labour, nationaux ou extra-territoriaux. Il adopte ainsi un double regard, vertical lorsqu'il

115 LECUYER, Bernard-Pierre, « Frédéric Le Play, fondateur de la science sociale », *Communications*, n°54, 1992, pp.39-51

116 HURET, Jules, *Enquête sur la question sociale*, Perrin, Paris, 1897, p.1

117 *Op.cit.* p.6

s'agit des hiérarchies sociales mais également horizontal via des comparaisons.

L'auteur choisit une seconde problématique qui est celle du traitement réservé à la population juive, l'antisémitisme touchant de nombreux pays du continent à partir des années 1880. En Allemagne, le pangermanisme exclut les Juifs, perçus comme des personnes cupides et incapables d'exprimer le moindre sentiment patriotique. De plus, les théories raciales eugénistes les présentant comme des «êtres inférieurs», touchent une audience sans cesse plus large. En France, l'antisémitisme est grandissant et s'exprime dans la presse et le monde des lettres, avec notamment l'écrivain Edouard Drumont, auteur de *La France juive* paru en 1886. L'enquête de Jules Huret est publiée en pleine affaire Dreyfus à une époque où le pays est déchiré entre partisans et opposants au capitaine juif. En Russie, la haine des Juifs s'exprime de façon plus brutale encore, passant de la parole aux crimes. Des habitants sont massacrés dans des *pogroms*, tel à Lodz, ville où se rend le reporter afin de rendre compte de ces actes antisémites passés sous silence. Il y rencontre des témoins et des victimes (p.209-216). Son investigation le conduit aussi bien à interviewer un défenseur des théories antisémites, le pasteur allemand Stoecker et un banquier français de confession juive, le baron de Rothschild. *L'Enquête sur la question sociale* est préfacée par Paul Deschanel, député d'Eure-et-Loir ainsi que par Jean Jaurès, élu tarnais. Leurs contributions à l'ouvrage de Jules Huret lui apporte une garantie de son sérieux et de son authenticité. Son travail est utile puisqu'il peut servir aux hommes politiques souhaitant atténuer les inégalités sociales. Jean Jaurès considère que cette enquête est actuelle, bien que réalisée trois ans auparavant. Jules Huret est présenté en visionnaire. Le reporter, en fin observateur, a réussi à saisir les enjeux selon Deschanel : « Oui, vous avez bien marqué les grandes lignes des principaux systèmes qui se disputent à l'heure qu'il est l'empire des esprits. Et de plus, vous avez senti¹¹⁸ ». Soutenu dans son entreprise par ces deux députés, il est encouragé à continuer ses enquêtes sociales.

Près d'une décennie après son *Enquête sur la question sociale*, Huret entreprend une nouvelle investigation en conservant une thématique sensiblement proche mais il ne mentionne pas dans le titre le terme «enquête». *Les Grèves*, publié en 1902 est selon *Le Figaro* un ouvrage qui dépasse le reportage, « c'est un ensemble documentaire où l'un des plus graves problèmes de ce temps apparaît nettement posé.¹¹⁹. » . Le livre réunit des articles parus dans le quotidien l'année précédente. La préface est rédigée par le ministre du Commerce, le socialiste Alexandre Millerand du gouvernement Waldeck-Rousseau qui est l'auteur de la loi syndicale de 1884. Cette enquête intervient dans le contexte d'un projet de loi de Millerand et du président du

118 *Op. cit.* Préface de Paul Deschanel

119 *Le Figaro*, 6 janvier 1902

Conseil des ministres précédemment cité, qui a pour objectif de régler « à l'amiable des différents relatifs aux conditions de travail¹²⁰. » Son souhait est de dresser un bilan de la situation et de partir écouter les doléances des personnes concernées. Jules Huret commence par exposer aux lecteurs les enjeux de ce projet de loi, qu'ils peuvent consulter en intégralité en annexe. Celles-ci sont denses, plus de quatre-vingt pages de documents législatifs émanant de pays industrialisés, Etats-Unis, Suisse, Autriche, Allemagne ainsi que Nouvelle-Zélande, et ce afin de pouvoir être comparés avec le projet de loi français. Le récit d'Huret dépasse le simple reportage car il est richement illustré, ce qui permet de répondre par anticipation aux éventuelles interrogations des lecteurs. L'auteur se rend dans les grandes villes industrielles de France Marseille, Besançon, Lille, et dans des lieux déjà étudiés pour son *Enquête sur la question sociale*, Roubaix ou Le Creusot. *Les Grèves* peut être considéré comme un prolongement de sa réflexion entamée en 1894 sur l'impact du socialisme en Europe. Dans cet ouvrage, il rencontre plusieurs personnalités importantes de la vie industrielle française de la Belle Epoque, présidents de chambres de Commerce, grands industriels voire un homme politique, le député du Nord Monsieur Japy. Cependant, selon lui, son enquête serait imprécise sans la consultation de plusieurs travailleurs différemment qualifiés, mineurs ou passementiers et Huret souhaite échanger avec ceux qui sont le plus à même de lui apporter des informations précises : « Tout le monde ici me les a indiqués comme ceux qui pourraient donner à cette consultation la note moyenne la plus frappante et la plus sûre¹²¹ ».

Reporter estimé par ses pairs et sa rédaction, Jules Huret part à l'étranger la même année, en 1902. Durant huit ans, il va parcourir les Etats-Unis, le Canada puis l'Allemagne et enfin l'Argentine. Les pays visités appartiennent au monde occidental, il s'agit pour Huret de les comparer avec la France. Ainsi, Jules Huret souhaite établir un instantané des sociétés ce qui rend délicat une analyse approfondie d'un ou de plusieurs questionnements. Aux Etats-Unis, il s'interroge notamment durant trois chapitres sur la place accordée aux Noirs dans le sud du pays. Ces parties sont introduites par un petit plan rendant le propos de l'auteur plus précis encore : « Voici comment m'a parlé, en Louisiane, l'homme le mieux placé pour connaître et m'expliquer le problème nègre¹²². » Quelle place occupe la sensibilité du reporter dans son travail d'enquête? Lors de ses séjours, Jules Huret se confronte à autrui et ses modes de vie parfois radicalement différents du sien. Comment percevons-nous l'empreinte laissée par l'expérimentation sur le corps et l'esprit du reporter, celui qui voit et qui entend? Le reporter

120 HURET, Jules, *Les Grèves*, Editions de la Revue Blanche, Paris, 1902, p.1

121 Op.cit. p. 39

122 HURET, Jules, *En Amérique : de New-York à la Nouvelle-Orléans*, Fasquelle, Paris, 1904, p.367

ressent des moments difficiles, trompé par ses préjugés. Lorsqu'il explore la communauté asiatique de la côte californienne, Jules Huret ne peut s'empêcher de constater qu'il voit autre chose que ce dont il avait imaginé. De plus, son corps le fait souffrir : « J'étais écoeuré, mais je regardais intensément ce malheureux squelette à la tête de vieille femme¹²³ ». Le grand reportage et l'enquête usent : beaucoup de déplacements en peu de temps, faire montre d'adaptations afin d'être en capacité à rencontrer diverses personnes issus de tous les groupes sociaux. L'enquête demande alors un vaste travail réalisé avant le départ pour ne pas perdre un temps qui sera précieux lors de la rédaction, étape ultime avant la parution dans le quotidien. Les enquêtes de Jules Huret exposent les problématiques sociales de son temps. Il a su mettre à profit ses capacités d'investigation durant ses longs séjours à l'étranger. Non content de collecter et de présenter des documents aux lecteurs, il a interrogé de nombreuses personnalités, célèbres ou anonymes, afin de nourrir sans cesse ses propos.

II- COMMENT JULES HURET INSERE L'INTERVIEW DANS LA METHODE DE L'ENQUETE?

Nous avons choisi de traiter, dans cette seconde sous-partie, de la relation qui unit Jules Huret aux personnes qu'il interroge. Quelles questions pose-t-il ? Réussit-il à faire face aux imprévus et à s'adapter à son interlocuteur ? Quelle place occupe la subjectivité du narrateur dans ses écrits? Nous verrons également les conditions dans lesquelles ont été réalisés ces entretiens. « Dans toute interview, en effet, il y a collaboration. Celui qui répond et parle dépend de celui qui visite et interroge¹²⁴. »

A- Quelles origines pour l'interview?

La première interview recensée se déroula aux Etats-Unis en 1835 entre James Gordon Bennett senior, directeur du *New-York Herald* fondé la même année, et le vice-président américain Martin Van Buren. Il faudra près d'un demi-siècle avant que cette pratique soit employée par les journalistes français, notamment Fernand Xau. Comment définir l'anglicisme «interview»? « Il s'agit d'un entretien d'un journaliste avec une personne (généralement en vue) qui accepte de répondre, pour les besoins d'un article, (...) à des questions d'ordre

123 HURET, Jules, *En Amérique : de San Francisco au Canada*, Fasquelle, Paris, 1905, p. 83

124 *Le Figaro*, 19 novembre 1897

professionnel ou personnel¹²⁵ ». En français, le terme «entretien» signifie une *conversation suivie avec une ou plusieurs personnes*¹²⁶. Les entretiens sont donc un des procédés requis afin de collecter de l'information dans une enquête. Après avoir défini une problématique, formulé un questionnaire, il faut organiser la rencontre avec une ou plusieurs personnes pour échanger avec elle(s), tantôt écrivains ou hommes politiques, industriels ou ouvriers. L'entretien peut prendre différentes formes, non-directif, semi-directif ou directif. L'entretien non-directif laisse une très grande liberté à la personne interrogée qui peut choisir les sujets abordés, le journaliste recueillant ses propos intervient peu. L'entretien de type directif est préparé au préalable par l'enquêteur. Il prépare des questions ouvertes ou fermées pour guider sa recherche d'information. L'entretien semi-directif est quant à lui une association des deux précédentes formes. Jules Huret a utilisé ces différentes formes, toutefois, cette classification n'est établie dans la seconde moitié du XX^e siècle par la sociologue Madeleine Grawitz.

B- Utilisation de l'interview par Jules Huret dans son enquête sur l'évolution littéraire en 1891

Lors de son *Enquête sur l'évolution littéraire*, Jules Huret interroge soixante-quatre écrivains appartenant à huit courants de pensées. En choisissant un nombre relativement élevé d'individus, Huret espère recueillir suffisamment d'avis, de bons mots qui enchanteront le lecteur. Selon le journaliste, chacun est digne de contribuer à sa façon aux articles qu'il rédige notamment lorsqu'il part en reportage à l'étranger. Passant ou homme assis à côté de lui dans le wagon, Huret profite des opportunités qui lui sont offertes. Cependant, il voyage avec un objectif précis, celui de « créer de l'information », selon les mots de Jean Royer¹²⁷. En effet, le reporter part à la source de celle-ci et ne se contente pas de documents déjà « transformés ». Jouissant d'un statut particulier, tantôt membre d'une rédaction ou « ambassadeur informel » de la France suivant le lieu où il se trouve, le reporter peut malgré tout éprouver des difficultés pour recueillir des informations. Il contacte alors sa rédaction qui lui fournit une lettre de recommandation ou s'adresse à des personnes susceptibles de le mettre en relation avec celui ou celle qu'il désire interviewer. Lors de son séjour en Allemagne, Jules Huret confie bénéficier d'appuis importants : « On m'a raconté, dans le plus grand secret, tout près de l'oreille.. ou encore, un peu plus loin dans le même ouvrage, J'ai la chance de connaître un haut fonctionnaire d'Etat prussien¹²⁸... ». L'interview se déroule la majorité du temps au domicile de l'écrivain, ou

125 CNRTL, définition de «interview», [<http://www.cnrtl.fr/definition/interview>]

126 Larousse

127 ROYER, Jean, «L'entretien», «La littérature et les médias», *Etudes Françaises*, volume 22 n°3, 1986, p. 118

128 HURET, Jules, *En Allemagne, Rhin et Westphalie*, Fasquelle, Paris, 1907, p. 486 et 496

plus rarement dans un espace public tel un restaurant, par exemple lorsque Jules Huret rejoint Maurice Maeterlinck en Belgique. Le récit de ces entretiens débute à des endroits divers, le quai de gare où l'auteur arrive, le salon de l'écrivain ou la rue : « Hier, comme j'allais me diriger justement vers la rue de Douai, j'ai croisé, devant le bureau des omnibus du boulevard des Italiens, le très aimable (...) directeur de la Comédie Française¹²⁹ ». Jules Clarétie dont il est ici question semble accessible à tous, du moins Jules Huret veut il nous en donner l'impression. L'interviewer dépeint à chaque fois la personne, excepté lorsque l'entretien n'est pas possible, et se transforme en missive de quelques lignes. Ses descriptions vont jusqu'à sonder l'âme des écrivains participants aux «conversations», à la manière d'un psychologue. Il ne peut interviewer sans connaître le mieux possible ses «sujets». Il est important de noter que les interviews s'effectuent dans le cadre d'un dialogue dialectique, ce qui signifie que les deux parties sont sur un pied d'égalité.

Comment se déroule l'interview? Jules Huret semble adopter un type d'entretien que nous pouvons qualifier de directif à semi-directif. Pour mener à bien son enquête, il établit ainsi une série de questions qui seront posées lors de la rencontre avec celui ou celle dont il souhaite connaître l'avis sur un sujet précis. Ces interrogations demeurent ouvertes, Huret refusant de contraindre son interlocuteur à adopter un discours quasi formaté. Dans son *Enquête sur l'évolution littéraire*, la plupart des questions sont posées directement à la personne en face de lui mais cela ne semble pas être systématique. En effet, des exemples nous indiquent que Huret présente à l'avance ses questions, par courrier ou sur un papier donné le jour même. Il n'a cependant pas toujours la possibilité de s'entretenir avec eux directement et adopte ainsi le genre épistolaire à treize reprises. Les interviewés sont de fait confrontés indirectement à l'enquêteur. Jules Lemaître, «Psychologue» consulté a reçu un courrier du journaliste la veille, « qui contenait toutes mes questions¹³⁰ ». La part de l'oralité de l'entretien, hésitations et autres marques de langage, s'efface ici au profit d'une réponse assurée. « – Heu ! Voyons vos questions. «Le naturalisme est-il fini ? » Bien sûr ,! «Pourquoi ? ...» Est-ce que je sais, moi !¹³¹ ». En agissant ainsi, Huret laisse le temps aux hommes de lettres de mûrir leur réflexion. Dans *l'Enquête sur l'évolution littéraire*, il souhaite notamment savoir ce qu'il advient du courant naturaliste. Nous pouvons observer de nombreuses similitudes entre les interviews concernant les questions posées. De façon générale, Huret demande si le naturalisme est mort ou bien malade et quelle en est la cause. Puis, il interroge les écrivains autour d'éventuels bénéficiaires de cette disparition, et enfin, il aborde avec eux leurs

129 HURET, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, Paris, 1891, p.354

130 *Op.cit.*, p. 11

131 *Op.cit.*, p.10

courants respectifs. Cela n'empêche pas Jules Huret d'improviser des questions personnelles en fonction des personnalités rencontrées : « - Encore un mot, dis-je en me levant de table¹³²...». face à Gustave Kahn lorsqu'il s'entretient avec lui à Bruxelles. Lorsque les réponses obtenues ne sont pas assez détaillées ou si la personne demeure impassible face à l'insistance de l'interviewer, celui-ci doit être en mesure de ne pas se laisser impressionner. Il est l'animateur de cet échange et jouit ainsi d'une position de force tacite. Il est détenteur d'une certaine autorité, il n'agit pas seul puisqu'il est envoyé en reportage par une rédaction d'un quotidien de grande influence hors de l'Hexagone qui le légitime. En contrepartie, il est tenu à l'efficacité pour fournir au Figaro des enquêtes ou des reportages documentés. Il use donc de stratégies discursives : « Vous pensez que je leur posai des interrogations sans fin et leur posais toutes les «colles» possibles¹³³».

Cependant, les interviews ne peuvent être totalement contrôlées du commencement à la fin par Huret, car celui-ci en sa qualité de médiateur entre les interlocuteurs et les lecteurs souhaite les laisser s'exprimer sur ce qu'ils désirent.

C- L'utilisation de l'interview par Jules Huret pour son enquête sur la question sociale en 1892

Le travail d'investigation mené par Huret dans son *Enquête sur la question sociale en Europe* le conduit à rencontrer différentes personnalités dont il dresse la liste dans son ouvrage. Le tableau suivant présente le lieu des différents entretiens, les personnes rencontrées ainsi que la profession exercée.

132 *Op.cit.*,p.406

133 HURET, Jules, *En Allemagne : de Hambourg aux marches de Pologne*, Fasquelle, Paris, 1908, p.460

Capitalistes et prolétaires		
Lieu des entretiens	Individus ou groupes	Profession exercée
- Le Creusot	- 1 homme - M. Schneider - 1 homme	Contremaître - Maître des forges - Ouvrier
- France	- Eugène Pereire	- Financier
- Vichy	- Mr Cousté	- Président de la Chambre de commerce de Paris
- Dinard	- Baron de Rothschild	- Banquier
- Roubaix	- Citoyen Branquart - Citoyen Carrette - Citoyen Lepers - 1 homme - 1 homme	- Maire de Roubaix - Adjoint au maire -Fabricant -Ouvrier
- Paris	- Duc de la Rochefoucauld	-Président de la droite royaliste à la Chambre des députés
- Evian	- M. Christophle	-Gouverneur du Crédit Foncier
- Guise	- 1 homme - M. Dequenne	- Ouvrier - Directeur du Familistère
- Calaisis	- Le Père Froment - Procope	- Paysan aisé - Paysan modeste
- Boulogne sur Mer	- 1 homme convalescent	- Pêcheur

- Vienne (Autriche)	- Prince Aloïs de Lichtenstein	- Député autrichien
- Berlin	- M. de Hansemann	-Président de la banque d'escompte de Berlin
- Russie	- 1 homme	- Directeur d'une fabrique de coton
	- 1 homme	- Ouvrier
- Au Sud de Moscou	- 1 famille	
-Lodz, Pologne russe	- 1 vieillard juif	

Théoriciens et chefs de secte		
Personnalités interviewées	Profession	Ville ou endroit
- Paul Brousse	- Conseiller municipal de Paris	- Paris
- M.Schaefflé	- Ancien ministre du Commerce et de l'Agriculture à Vienne	- Stuttgart
- M. Malatesta	- Chef anarchiste italien	- Londres
- M. John Burns	- Parlementaire anglais	- Londres
- M. Pierre Lavroff	- Chef des socialistes russes	- Par lettre
- M. Bebel	- Député allemand	- Berlin
- M Adolf Wagner	-Professeur d'économie politique à l'université de Berlin	- Berlin
- Général Booth	- Généralissime de l'Armée du Salut	- Londres
- M. le pasteur Stoecker	- Député allemand	- Berlin
- M. Vladimir Soloviev	- Philosophe russe	- Par lettre
- Mgr Ireland	- Evêque du Minnesota	- Par lettre

- M. Eugène Fournière	- Ecrivain et homme politique socialiste	- France
- M. Paul Leroy-Beaulieu	- Economiste	- Château, Hérault
- M. Jules Guesde	- Chef du parti marxiste français	- Montrouge

Nous pouvons remarquer que ces personnalités sont issues de différents pays européens et représentent des catégories sociales diverses, des niveaux de richesse, de pouvoir et de culture différents.

Le nombre de personnes questionnées autour de la thématique de la question sociale est assez important afin de ne pas le contenir dans de trop faibles paroles. Il applique une démarche scientifique méthodique. Au travers de la statistique, Jules Huret souhaite recueillir un échantillon divers de gens composant une société.

Suite à ses enquêtes sur les conditions de vie, la richesse possédée, la composition du foyer, il souhaite savoir ce que représentent les idées socialistes pour la personne en s'adaptant à ses intérêts. Ainsi, nous ne pouvons que constater ces approches en mettant en perspective l'interview du duc de La Rochefoucauld et celle d'un pêcheur de Boulogne sur Mer. Toutefois, il ne serait pas pertinent d'en dresser une réelle comparaison, faute de points communs les unissant. Appartenant chacun à une catégorie sociale très différente, l'un est un homme politique issu d'une ancienne famille de la noblesse française, jouissant d'un certain confort de vie et le second, blessé, souffre de conditions de travail rudes et peine à gagner assez d'argent. Deux univers mais une question commune et Huret concède, page 158 et 159 : « la «question sociale» existe aussi pour le libre pêcheur des côtes¹³⁴.. » .

Nous constatons que Jules Huret est avant tout un homme disposé à écouter ses contemporains, les laissant s'exprimer longuement sur leurs conditions de vie ou leurs opinions. Le reporter souhaitant interviewer une personne doit apprendre à la connaître, cela passe notamment par l'observation et l'usage de ses sens. Il doit garder «tout yeux et tout oreilles» à l'affût, comme nous le rappelle le titre de son ouvrage paru en 1901. Le langage, élément fondamental de la communication, ne saurait se substituer entièrement aux autres sens.

Le duc de la Rochefoucauld est interviewé chez lui à propos d'une thématique qui suscite, et Huret le comprend bien, une certaine angoisse. Ne vivant pas dans la précarité, ni dans un

134 HURET, Jules, *Enquête sur la question sociale*, Perrin, Paris, 1897, p.158-159.

milieu ouvrier, le député sarthois n'est pas concerné directement par la question sociale. Mais, il perçoit les idées socialistes comme menaçantes pour l'ordre établi et les valeurs conservatrices qu'il défend. Le reporter désire s'enquérir de l'avis d'un homme influent, à même d'apporter une réflexion autour de sa problématique : « Alors, monsieur le duc, vous n'êtes pas pour le socialisme d'Etat ?¹³⁵ ». Jules Huret profite de cette interview pour l'interroger sur des sujets délicats, tels le taux élevé de l'imposition ou les grands écarts de richesse entre les plus riches, auquel le duc appartient, et les plus défavorisés. Polémique, le reporter s'appuie sur des faits de société, des crimes anarchistes récents afin de rompre la monotonie de l'entretien et de dénicher de nouvelles informations. Cela contraint le duc de la Rochefoucauld à quitter une certaine zone de confort habituellement respectée dans une interview.

La question sociale comporte autant une dimension théorique et conceptuelle que pratique. Ainsi, en visite dans sa cité d'origine, Huret pose des questions concrètes au pêcheur en convalescence. L'interview adopte des allures de simple discussion, le reporter conservant son rôle de « meneur du jeu » en posant les questions, et n'en répondant qu'à une seule. Celles-ci ont trait à la vie quotidienne du marin, la durée de ses sorties en mer ou bien son salaire. Huret ne peut douter de la vision pragmatique qui anime ces travailleurs qu'il rencontre, paysans, ouvriers ou marins. En s'adaptant à leur état d'esprit, il évoque avec eux, ici un pêcheur, leur vision de l'avenir : « Avez-vous jamais pensé à ce qu'il faudrait faire pour que ça marche mieux ?¹³⁶ ». Ces deux entretiens nous offrent un aperçu du fonctionnement de la société à la Belle Epoque, naviguant entre influences socialistes et catholiques. Les idées socialisantes rallient à leurs causes de plus en plus d'adeptes, non seulement des couches laborieuses mais également des politiciens et des intellectuels. Le duc de la Rochefoucauld quant à lui témoigne de son attachement au Christ et à la Doctrine Sociale de l'Eglise apparue en 1891 suite à l'encyclique de Léon XIII *Rerum Novarum*, et ce afin de contrer le socialisme jugé anticlérical. Le « Quatrième Etat », le monde ouvrier, selon l'expression de Monseigneur Fèvre, est ainsi une force à part entière capable de rivaliser avec une oligarchie bourgeoise. Le duc n'est pas le seul à faire mention de ses croyances à Jules Huret lors des interviews.

L'Enquête sur la question sociale, tout comme le fut sa précédente *Enquête sur l'évolution littéraire* est un succès auprès des lecteurs du *Figaro*. Malgré un changement à la direction du quotidien en 1894 défavorable à Jules Huret, le reporter continue d'interviewer des célébrités, cette fois du monde artistique. En 1898, il publie un récit d'une centaine de pages consacré à

135 *Op.cit.*, p.111

136 *Op.cit.*, p.166

l'actrice, peintre et sculptrice Sarah Bernhardt alors au faîte de sa gloire. Préfacé par Edmond Rostand, le texte est richement illustré de gravures, d'extraits d'articles de journaux et de documents. Huret s'entretient tout d'abord avec elle dans la chambre d'une clinique, l'actrice étant en convalescence. Elle y expose sa vie intime, son enfance, ses premiers succès et ses difficultés. Huret écoute parler longuement l'actrice et l'interrompt rarement. Ce document complet autour de la vie et de l'œuvre de Sarah Bernhardt n'a pu être réalisé qu'à la suite de plusieurs interviews, le journaliste notant précieusement ses paroles. Jules Huret s'entretient avec une femme mondialement connue et réussit à collecter des informations exclusives, comme il nous le confie à la page 12 : « J'y retournai donc. Et c'est ainsi que j'ai pu, au courant de mes visites, noter, de la bouche même de la grande artiste, les renseignements qui suivent (...), renseignements dont la plupart sont inédits, comme on va le voir¹³⁷. ».

Huret est ici un témoin présent pour recueillir des propos encore méconnus du grand public. Il écoute Sarah Bernhardt et note beaucoup d'anecdotes, sa jeunesse dans une institution religieuse où les farces de la fillette agacent sa mère, ses débuts sur la scène. Huret souhaite rendre accessible aux lecteurs une femme du monde en lui exposant de façon consentie son intimité.

Il nous serait impossible de saisir avec précision la notion d'interview en tant que pratique journalistique, sans nous intéresser à ceux qui, illustres inconnus ou célébrités, ont reçu les sollicitations de Jules Huret. Nous allons ici nous placer du côté des destinataires. Comment réagissent-ils ? Le profil de ces personnes est divers, nous avons eu le loisir de l'observer tout au long de ce travail. Lors de ses *Enquêtes sur la question sociale* ou bien lors de son interview du capitaine Dreyfus, Huret rencontre des hommes et des femmes vivant une existence douloureuse, dans la misère ou l'humiliation publique. Leurs réponses sont souvent empreintes de gravité, d'amertume, quelquefois de sagesse. Ils témoignent de leur quotidien et de leurs aspirations. Huret souhaite les rendre vivants, colorés et conserve donc les dialogues authentiques. S'ajoute à cela des descriptions physiques, des habits ainsi que des lieux occupés par les personnes. Au Creusot («Creuzot»), il interroge un ouvrier sur ses conditions de travail, et de vie : « Il consentit et sortit avec moi : - Oh ! Un jardin ! Fit-il en me montrant du doigt ses dix mètres carrés de terrain, faut voir ça !¹³⁸ ».

La plupart se prêtent de bonne grâce à l'exercice de l'interview, comprenant l'intérêt qu'ils pouvaient en tirer, publicité ou reconnaissance. Ils sont aussi surpris, notamment les écrivains. En effet, le procédé est novateur, Huret le rappelle dans son avant-propos. Ils se

137 HURET, Jules, «Sarah Bernhardt». *Acteurs et actrices d'aujourd'hui*, Juvin, Paris, 1898, p.12

138 HURET, Jules, *Enquête sur la question sociale*, Perrin, Paris, 1897, p.39

présentent parfois gênés face à lui, ne comprenant pas toujours le but de la quête du journaliste ni ses méthode de collecte de l'information : « Et comme je faisais déjà mine de chercher mon carnet, on m'interrompt en riant : - Mais ce n'est pas de l'interview, cela ?¹³⁹ ». Cependant, face à un enquêteur déterminé à recueillir de l'information, renseigné, sachant s'adapter aux imprévus et décrit comme insistant (par Saint-Pol-Roux-Le-Magnifique notamment) les personnes interviewés se présentent parfois peu disposées à prolonger l'entretien. Huret essuie même des refus adressés par courrier : le naturaliste Léon Hennique précise en post-scriptum son hostilité « à toute espèce d'interview¹⁴⁰ ». Les imprévus appartiennent pleinement à l'exercice, lui oblige à solliciter d'autres personnes le cas échéant ou bien de renoncer à un témoignage de valeur. Esprit taquin, volontiers ironique, il doit composer avec des personnalités fantasques issues d'esprits littéraires parfois décalés. Raoul Ponchon, Parnassien, choisit de lui envoyer une lettre où il décline de façon mordante l'invitation d'Huret : « Vous feriez bien mieux d'aller voir des filles plutôt que de me raser avec votre interview¹⁴¹ ».

Fort heureusement pour Jules Huret, la majorité des personnes sollicités se prêtent de bonne grâce au jeu de l'interview. Certains entretiens peuvent même durer longtemps. En effet, selon Philippe Lejeune, « Dès lors qu'il ne s'agit plus de questionner mais d'écouter le modèle qu'on a mis en confiance, l'entretien a chance de se prolonger, et l'interviewer peut être tenté de transformer ce qui n'était qu'une esquisse en un véritable tableau¹⁴². » Les questions posées les incitent à aborder sous des angles différents un sujet précis, la question sociale par exemple. Son objectif est de les amener dans leurs retranchements afin d'obtenir un avis sincère des interviewés. Les entretiens réalisés dans un village du Calaisis témoignent de cette volonté d'Huret qui mène ici une véritable expérimentation sociale. Les habitants semblent ignorer cette problématique. Il interroge plusieurs paysans de richesse différente. La venue du journaliste suscite des quolibets teintés de mépris et il doit exposer seul une vision politique nouvelle qui semble déplaire : « J'essayai de faire comprendre à mon auditoire les théories qui recueillent tant de suffrages dans les ateliers de Calais, à quelques lieues de là..¹⁴³ ». Nous percevons ici la lente transformation des campagnes face aux idées apparues en ville et synonyme de bouleversement social. Toutefois, les agriculteurs acceptent de répondre à ses sollicitations, sans vraiment comprendre l'engouement pour le socialisme. Ils emploient le qualificatif de

139 HURET, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, Paris, 1891, p.311

140 *Op.cit.*, p.206

141 *Op.cit.*, p 375

142 ROYER, Jean, « De l'entretien », *La littérature et les médias*, volume 22, n°3, Les presses de l'université de Montréal, hiver 1986, p. 119

143 *Op.cit.*, p. 145

«bourgeois» afin de désigner ce nouveau venu qui distille un sentiment de quasi révolte chez ces travailleurs. Huret use à certains moments du tutoiement lorsque les protagonistes s'adressent à lui ainsi, il semble ainsi se rapprocher d'un auditoire réticent : « Interloqué, il me dit brusquement : - Est-ce que je les paye point ? - Juste de quoi vivre ! Et vous, vous mettez de l'argent de côté !¹⁴⁴ ». Ainsi l'enquêteur emploie délibérément un ton provocateur car il juge que l'interviewé aura une réaction spontanée et donc une réponse sincère. L'effet est immédiat, le paysan crache de mépris face à des questions perçues comme saugrenues. Cependant, le procédé bien qu'efficace pour Jules Huret déplaît et provoque la colère de la femme du paysan. Les employés de la ferme sont priés d'ignorer ses propos. Le ton est différent avec Procopé, misérable homme à tout faire. Contrairement à son patron, il aspire à davantage de justice sociale mais sans grand entrain. Ces interviews exposent au lecteur les réactions de divers travailleurs confrontés à une réorganisation en profondeur de la société. Lorsqu'il s'entretient avec des intellectuels, des hommes politiques ou des théologiens, Jules Huret bénéficie de rencontres quasi exclusives avec des individus souvent en déplacement, peu disponibles pour répondre aux interviews. Les questions sont plus précises, il souhaite obtenir des suggestions à propos de solutions concrètes à appliquer face à la misère sociale. Le général britannique William Booth fondateur de l'Armée du salut rappelle le rôle à jouer de l'Etat, et le député socialiste allemand Bebel converse avec Huret sur la nécessité de profondes transformations sociales.

Nous avons observé plusieurs types de réactions suscitées par les questions de Jules Huret, le rejet ou le mépris, la méfiance. Certains préfèrent l'anonymat et expriment ce souhait de façon explicite voire implicite. En effet il interviewe à de multiples reprises des personnalités politiques de premier plan et leurs proches. Les propos qui lui sont confiés demeurent parfois confidentiels ou doivent être divulgués avec la plus grande prudence, en les rognant ou en taisant le nom de la personne interrogée. Ainsi lors de son séjour en Allemagne, le reporter français fréquente la cour de l'empereur Guillaume II, dans un climat d'intense tension entre les deux nations. Il adopte une attitude réservée, dans la crainte de vexer son interlocuteur, et dans le cas extrême de créer un incident diplomatique : « Je ne voudrais pas découvrir l'intéressant interlocuteur avec qui j'ai eu la conversation suivante. Il ne m'a pas demandé de taire son nom, mais il ne m'a pas non plus autorisé à le donner¹⁴⁵ ».

Jules Huret est un homme soucieux de la véracité de ses dires et des valeurs morales. Bien qu'elles ne soient pas encore codifiées, il applique des règles déontologiques propres à une

144 *Op.cit.* p. 149

145 HURET, Jules, *En Allemagne : Berlin*, Fasquelle, Paris, 1913, p.163

profession en pleine évolution, celle de journaliste. Ainsi, il laisse s'exprimer toutes les opinions et, lui et *Le Figaro* acceptent de publier des droits de réponse. Estimant leur honneur bafoué, ils choisissent de prendre comme témoins les lecteurs. Les acteurs ne sont plus deux comme ce fut le cas lors de l'interview, mais quatre : Huret aux côtés de sa direction, opposé au baron de Rothschild et au duc de La Rochefoucauld. Avant d'exposer leurs opinions, le reporter tient à préciser que le banquier et le député ont « cru, pour des raisons que nous ne voulons pas discuter, devoir écrire au rédacteur en chef du *Figaro*, des lettres que, par scrupule d'honnêteté, nous reproduisons ci-dessous¹⁴⁶». Le baron de Rothschild relève des inexactitudes dans la transcription et se montre plus avenant que le duc de la Rochefoucauld. En effet, l'homme politique exprime nettement son désaccord avec les écrits de Jules Huret, reporter traitant de façon légère une problématique trop importante pour être négligée. Il prétend que le journaliste a réalisé une caricature de lui, ce qui remet fondamentalement en cause la volonté éthique d'Huret. Le procédé de l'interview, alors encore à ses balbutiements dans la presse française, surprend notamment chez les esprits conservateurs puisque le duc prétend que l'interviewer a déformé ses propos. Ces deux réactions s'apparentent à une véritable joute pour l'honneur que Jules Huret refuse de perdre puisque sa crédibilité est menacée. Il « maintient (...) l'exactitude absolue des conversations que j'ai rapportées¹⁴⁷. »

III- JULES HURET FACE A SES LECTEURS

Des avis positifs ou intéressés émergent cependant suite aux interviews réalisés. En effet, les écrivains ont pu consulter la transcription des entretiens précédents avant d'être eux-mêmes interrogés. Emile Zola a « suivi attentivement mon enquête depuis le début.¹⁴⁸ », signe de reconnaissance envers le travail mené par Jules Huret afin de comprendre les enjeux qui attendent la littérature en cette fin de siècle.

A- Une réelle entrée en relation avec le lecteur

Comment passer de l'oralité à l'écriture ? Que doit retenir le lecteur des reportages et

146 HURET, Jules, *Enquête sur la question sociale*, Perrin, Paris, 1897, p.39

147 *Op.cit.* p.370

148 HURET, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, Paris, 1891, p.170

interviews de Jules Huret ? Le journaliste est un homme qui sait s'adapter, prendre des notes, trouver le bon angle d'approche face à une problématique complexe mais également communiquer avec celui qui lira ses articles. L'étape rédactionnelle ne doit pas être négligée puisqu'elle est l'une des raisons de l'adhésion, ou non, d'un lectorat à un quotidien, le public ne percevant le journaliste qu'au travers de l'article. Le reporter doit maîtriser à la perfection la langue française, réussir à capter son lectorat, en définitive le séduire. Mal rédigé, l'article peut aller jusqu'à invalider tout un travail de réflexion et de recherche mené en amont. Jules Huret choisit d'évoquer des anecdotes personnelles, ses impressions, ses humeurs et cherche à établir avec son lecteur une relation basée sur la confiance en lui révélant ses difficultés : « Voilà des semaines que je me raconte des histoires à moi même pour ne pas commencer à écrire¹⁴⁹ ». Les écrits de Jules Huret, articles ou volumes publiés peu après, nous permettent d'entrevoir un homme usant de la dérision et du sarcasme, osant de bons mots parfois piquants peu importe la personne décrite : « Le prince de Lichtenstein socialiste ! Le même qui, riche à millions déjà, doit bientôt hériter de pays entiers, avoir à lui une garde princière¹⁵⁰ ! » A la lecture de ces propos, nous constatons que la neutralité n'est pas de mise. Huret est spontané et exprime un avis qui pourrait être celui du lecteur. Il rompt la distance existante entre le journaliste et son lectorat marquée par l'objectivité et la neutralité de ton. Les dignitaires ainsi décrits paraissent moins distants, le reporter leur confère une proximité et une certaine humanité, malgré des titres ou des fonctions importantes. L'interview d'Alfred Dreyfus parue dans *Le Figaro* quelques années plus tard sera louée par Anatole France qui félicitera Jules Huret pour avoir redonné une humanité à un homme humilié en raison de sa confession juive. Les enquêtes et reportages à l'étranger ne se passent pas toujours comme prévus. Les interviewés refusent de s'exprimer autant que Jules Huret le souhaiterait ou bien le temps manque, notamment lorsqu'il s'agit d'envoyer ses articles à la rédaction parisienne. Ne craignant pas d'exposer ses faiblesses, il se confie aux lecteurs qui partagent ainsi son quotidien. En séjour aux Etats-Unis, il est en «Conversation avec sept femmes mormones», et se retrouve à court d'arguments : « Je ne m'attendais pas à cette sortie et l'argument, que je ne pouvais vérifier, me laissa coi¹⁵¹... ». Loin de désavouer le reporter sur son manque de professionnalisme, ces propos le rapprochent du lecteur. Lors de son reportage en Allemagne, il ne peut s'empêcher de livrer ses impressions avec humour ou cynisme. Il devient alors un simple voyageur narrant les péripéties rencontrées : « Ne voudrait-on pas mourir à dix-huit ans pour reposer dans une telle bonbonnière ? (...) Ce n'est pas tout de mourir et d'avoir son cercueil¹⁵² ».

149 HURET, Jules, *En Amérique : de New-York à la Nouvelle-Orléans*, Fasquelle, Paris, 1904, p.1

150 HURET, Jules, *Enquête sur la question sociale*, Perrin, Paris, 1897, p.170

151 HURET, Jules, *En Amérique : de San Francisco au Canada*, Fasquelle, Paris, 1905, p.157

152 HURET, Jules, *En Allemagne : Berlin*, Fasquelle, Paris, 1913, p.134

Le lecteur peut assez facilement s'identifier à Jules Huret qui ne tait pas son identité et ses origines. Journaliste au *Figaro*, de tendance conservatrice et bourgeoise, il n'occulte pas son passé dans un milieu social modeste. Ainsi en visite dans sa ville natale, Boulogne sur Mer, dans le but de réaliser son *Enquête sur la question sociale*, il s'entretient avec un marin : « C'est une population que j'ai beaucoup connue que celle de ces pêcheurs boulonnais aux mœurs si particulièrement simples et insouciantes¹⁵³». Le narrateur s'exprime à la première personne en nous indiquant des informations qui ne sont pas indispensables à la compréhension du reportage. Toutefois, nous pouvons comprendre avec plus de précisions la démarche de recherche d'informations menée par Jules Huret. En s'adressant à une personne qui pourrait être son père ou son oncle, l'enquêteur est en mesure de comprendre le raisonnement du pêcheur et ainsi anticiper ses réponses. Le lecteur de cet entretien ressent également de la proximité avec le reporter, davantage personnifié à ses yeux. Jules Huret est un reporter consciencieux, exposant aux lecteurs les récriminations dont il fait l'objet suite à son *Enquête sur la question sociale*. L'étude de ses avant-propos, notamment celui de *L'Enquête sur l'évolution littéraire* nous présente un homme professionnel assumant ses erreurs en les révélant dès le début au lecteur afin d'anticiper d'éventuelles critiques négatives. Il considère que celui-ci doit être traité avec tous les égards qui lui sont dû et évite d'instaurer dès l'avant-propos une relation hiérarchique. Son travail demeure expérimental et comporte logiquement des imprécisions. L'enquête parue dans *L'Echo de Paris* est un *spectacle où des artistes (sont) présentés en liberté*¹⁵⁴. Modeste, mais conscient de la portée novatrice de son œuvre, il se félicite auprès des lecteurs. Jules Huret ne tient pas à se dévaloriser compte tenu de la difficulté à assurer sa subsistance en tant que journaliste en cette fin de XIX^e siècle et face à l'ampleur du travail réalisé. Il est convaincu de contribuer à la recherche scientifique : « ..sera, je n'en doute pas, précieuse aux psychologues et aux moralistes¹⁵⁵». Son avant-propos est rédigé avec un ton relativement hautain voire dédaigneux. Cependant il n'a pas pour objectif de se placer en supérieur. Il justifie l'emploi de ce ton par la peine éprouvée à bouleverser le paysage littéraire et journalistique de la Belle Epoque. Agissant avec honnêteté, il souhaite rendre hommage à ceux, peu nombreux, qui l'ont encouragé: « Ai-je besoin d'ajouter, puisqu'on en retrouvera le témoignage, que mon Enquête m'a laissé aussi des impressions de sympathie et d'admiration d'autant plus vives qu'elles ont été plus rares.¹⁵⁶».

153 HURET, Jules, *Enquête sur la question sociale*, Perrin, Paris, 1897, p.158

154 HURET, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, Paris, 1891, avant-propos

155 *Op.cit*

156 *Op.cit*

B- Réactions du lectorat, l'exemple de Flora Mac Donald Thomson

Jules Huret doit en effet composer avec l'acrimonie de certains lecteurs. Les articles publiés durant son séjour en Amérique dans *Le Figaro* en 1903 et 1904 sont consultés par Mrs. Flora Mac Donald Thomson. L'avis émis par le reporter sur sa nation contrarie cette femme qui décide de lui envoyer un courrier. Huret choisit de l'exposer en y ajoutant son opinion dans le chapitre « Lettre d'une puritaine » du livre *En Amérique : de San Francisco au Canada*. Il se défend d'une critique qu'il juge infondée en prenant les lecteurs à témoin. L'auteur emploie dès le sommaire du chapitre à la page 338 un ton sarcastique, signe de son offense face à de sévères reproches concernant son manque de professionnalisme : « La dame va trop loin » ou bien, « Les Américains n'aiment pas la critique¹⁵⁷ ». Durant plus de dix pages, Flora Mac Donald Thomson blâme la nation française jugée inférieure aux Etats-Unis : habitants débauchés sauf exception, indolence, incapacité à œuvrer pour bâtir leur avenir. Les Français sont inférieurs aux Américains car ils n'ont pas dépassé le stade animal, chiens voire crapauds, assouvissant sans vergogne leurs pulsions sexuelles. La bêtise des compatriotes d'Huret, au sens le plus religieux du terme (la Bête de l'Apocalypse) empêche celui-ci de respecter la morale des Mormons. Les Français doivent également cesser d'imposer leurs conceptions des relations sociales au sujet de la « question Nègre » qui divise les Américains. Elle considère Jules Huret comme l'archétype du Français. Ainsi en sa qualité de reporter attaché à un quotidien de grande influence, il devient un « ambassadeur informel » de son pays, en le desservant cette fois-ci. Elle reprend à son compte les théories expansionnistes du président Roosevelt et menace la France: « Nous les laissons pourtant exister jusqu'au jour où notre nation trouvera le temps d'envahir la vôtre et de vous réformer¹⁵⁸ ».

Tout l'intérêt de ce chapitre réside dans l'ajout de notes de bas de page où Huret réplique instantanément aux arguments exposés, instaurant un dialogue avec cette femme. Malgré plusieurs mois passés à sillonner les Etats-Unis, elle reproche au journaliste de n'avoir pas su saisir avec justesse les mœurs de ses habitants afin de les présenter dans ses articles. Selon elle Jules Huret n'est pas compétent pour exercer la mission de grand reporter auprès du *Figaro*. Ces attaques sont *ad hominem* car elle n'a pas accepté de voir son pays décrit par un homme en quête de vérité se refusant à toute flagornerie. La critique est sévère, Jules Huret manquerait d'adaptation et de sensibilité, comme nous l'indique l'emploi du conditionnel : « Si vous saviez observer clairement, vous auriez pu comprendre, par une analyse simple et directe, et après huit mois de séjour chez nous¹⁵⁹... ». Les deux protagonistes vouent chacun un fort

157 HURET, Jules, *En Amérique : de San Francisco au Canada*, Fasquelle, Paris, 1905, p. 338. Discours présenté en annexe.

158 *Op. cit.* p.340

159 *Op.cit.* p.345

attachement à la notion de vérité mais sont en désaccord le plus complet. Mrs. Mac Donald Thomson emploie constamment l'ironie comme procédé rhétorique : « Je suis simplement une Américaine qui, malgré son dévouement à la vérité et à sa patrie, n'en reste pas moins pleine d'admiration pour le charme de votre peuple¹⁶⁰ », peuple qu'elle n'a cessé de dénigrer tout au long de sa lettre. Jules Huret réplique sur un ton similaire dans la note de bas de page rendant ainsi l'échange savoureux : « Ironie charmante Madame, à laquelle mes lecteurs seront, j'en suis sûr, bien sensibles, comme au ton général de votre lettre¹⁶¹ ».

Cette discussion indirecte à laquelle les lecteurs de Jules Huret sont conviés prend les allures d'une joute verbale où les envois de piques se succèdent. Le reporter expose cette missive dans un but que nous pourrions qualifier de « quasi-cathartique » car ses réparties face aux calomnies et insultes prononcées par « une puritaine » à l'encontre de lui-même et des Français lui permettent d'évacuer l'affront subi.

L'étude des récits de Jules Huret nous renseigne sur sa volonté d'intégrer le lecteur à sa narration. L'auteur s'adresse à eux directement, anticipant leurs réactions. Le récit prend alors la forme d'une conversation en prenant à témoin le destinataire : « D'autres villes, me direz-vous,, peuvent prendre les mêmes initiatives¹⁶² » déclare Huret en évoquant le commerce à Leipzig en Allemagne. Il n'est pas rare que le narrateur devienne pédagogue, expliquant les enjeux politiques ou économiques des pays visités lors de ses reportages mais sans conserver longtemps cette posture. En effet il demeure conscient de s'adresser à un lectorat cultivé ce qui ne nécessite pas toujours une explication des références employées : « Ici, Roméo surpris à son échelle de soie serait poursuivi et hué, Falstaff aurait tout le monde pour lui¹⁶³ ».

C- Sensibiliser le lectorat à la question sociale

Jules Huret engage le lecteur à la réflexion en lui présentant des dialogues ou des descriptions parfois étonnantes, notamment dans son *Enquête sur la question sociale*. Comment, en effet, ne pas s'interroger sur les inégalités cinglantes existantes entre le reportage réalisé sur la misère des habitants de la rue des Longues-Haies à Roubaix et l'interview à la page suivante du duc de la Rochefoucauld vivant dans son hôtel particulier parisien ? Objectif, puisque ses écrits sont le fruit d'un long travail d'enquête, et partisan de la vérité, il n'en demeure pas moins engagé. Ainsi, nous pouvons lire à la page 105 la description d'une femme aspirant sans réel espoir à davantage de justice sociale : « Elle n'en dit pas davantage, les dents serrées, et je vis

160 *Op.cit.* p.349

161 *Op.cit.*

162 HURET, Jules, *En Allemagne : la Bavière et la Saxe*, Fasquelle, Paris, 1911, p. 433

163 HURET, Jules, *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, Fasquelle, Paris, 1907, p. 99

couler des larmes sur ses grosses mains rouges. (...). Je revins tristement vers la ville¹⁶⁴». A la page suivante Jules Huret présente le duc de la Rochefoucauld chez qui il se rend afin de l'interroger sur le socialisme : « ... jouissant d'une fortune princière (...). Rue de Varenne, après avoir franchi le seuil de la porte monumentale où s'inscrit en lettres d'or sur le fronton¹⁶⁵.. ». Tout au long de notre mémoire, nous avons pu relever les propos engagés et les piques adressés à ceux qui feignent ignorer la notion de justice sociale ou s'en désintéressent totalement. Nous avons précédemment étudié l'interview du duc de la Rochefoucauld, où Huret essaie de lui exposer la réalité de la situation. Il en dépeint un homme loin des préoccupations quotidiennes de la majorité des Français avec une vision quasi utopique du bonheur du paysan possédant une terre fertile, occupé à nourrir sa famille et ses bêtes. Huret se questionne également sur la condition féminine et les rapports entre les sexes lors de son séjour en Amérique. Jules Huret publie dans un quotidien conservateur lu par des personnalités politiques françaises et étrangères. Toutefois si ces articles expriment parfois son point de vue, il n'en demeure pas moins un journaliste critique soucieux d'informer ses lecteurs. Il définit le socialisme comme étant un courant de pensée « idéaliste » face à la pieuvre du capital: « .. le capital étend partout ses tentacules¹⁶⁶ au début de son Enquête sur la question sociale ».

D- Le discours narratif

Nous allons à présent analyser les modalités de la narration des textes de Jules Huret. Ecrire, c'est conter une histoire pour le lecteur en usant de divers procédés rhétoriques. Comment passer de l'oralité à la rédaction pour un reporter ? Quelles informations donner au lecteur ? Le reporter doit être en mesure de savoir sélectionner ses nombreuses notes afin de ne pas égarer le destinataire. Selon Corinne Saminadayar-Perrin, « le transfert de texte d'un support à un autre entraîne une altération portant sur le cadre énonciatif ¹⁶⁷ ». Est-il toujours possible de rester objectif ? L'historienne Marie-Eve Thérénty déclare quant à elle que « le paradoxe principal de l'écriture journalistique, c'est que la recherche de l'objectivité absolue conduit de fait à une subjectivisation sans égal de l'écriture¹⁶⁸. ». L'enjeu pour le narrateur est de savoir s'effacer au profit des descriptions ou des interviews, et d'adopter de façon générale de la réserve dans ses propos. Il s'agit de convaincre, parfois de persuader habilement le lecteur du bien-fondé de son opinion en lui exposant des preuves concrètes difficilement réfutables. Nous avons choisi

164 HURET, Jules, *Enquête sur la Question sociale*, Perrin, Paris, 1897, p. 105

165 *Op.cit.* p.106

166 HURET, Jules, *Enquête sur la Question sociale*, Perrin, Paris, 1897, p.5.

167 SAMINADAYAR-PERRIN, Corinne, «Stratégies génériques dans l'écriture journalistique du XIX^e siècle», *Romantisme*, n° 147, 2010/1

168 THERENTY, Marie-Eve, «Les «vagabonds du télégraphe» : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914. *Sociétés et représentation*, n°21, 2006/1

deux extraits afin d'observer les différences d'énonciation, l'un provient de l'interview de Paul Verlaine dans *L'Enquête sur l'évolution littéraire*, le second du reportage *En Allemagne : la Bavière et la Saxe*, et plus précisément du chapitre « Leipzig-Les fourrures ». L'entretien de Jules Huret avec le poète Verlaine est à la douzième place dans son ouvrage, et le deuxième des « Symbolistes et décadents » interrogés, après Stéphane Mallarmé. L'interview débute par une description de l'écrivain sous forme de portrait. Il emploie des métaphores et des comparaisons dépréciatives. Nous pouvons relever un langage hyperbolique éloquent avec une accumulation d'adjectifs qualificatifs : « Sa tête de mauvais ange vieilli, à la barbe inculte et clairsemée, au nez brusque.¹⁶⁹ ». Jules Huret présente de façon excessive Paul Verlaine qui adopte temporairement sous sa plume une apparence quasi monstrueuse. En effet, les qualités de l'écrivain symboliste finissent par apparaître. Sa rhétorique d'argumentation l'amène ainsi à faire jaillir le bien là où nous ne l'attendons pas forcément : « Malgré tout, Paul Verlaine n'est pas devenu méchant¹⁷⁰ ». Le vocabulaire devient mélioratif, sa « *résignation* » devient « *admirable* » page 66. Nous avons ici un bon exemple de l'apport du naturalisme et des théories positivistes dans les récits de Jules Huret. Le journaliste écrit au passé composé lorsqu'il évoque le lieu de sa rencontre avec l'auteur afin d'ancrer ses propos à la réalité, les lecteurs pouvant ainsi vivre avec lui cet échange. Les propos rapportés lors de celui-ci le sont à la fois au discours direct, visibles par les tirets et les guillemets, mais également au discours indirect libre. Ainsi, Jules Huret intervient dans l'énonciation de Paul Verlaine : « N'empêche, continua-t-il, qu'on doit voir tout de même sous mes vers le ... *gulf stream* de mon existence¹⁷¹ ».

La richesse d'expression de Jules Huret, utilisant tour à tour différents discours et procédés rhétoriques se retrouve dans ses reportages. A Leipzig en Allemagne, il visite les fourreurs et les interroge sur leur profession. Afin de susciter un intérêt constant de son lectorat pour son récit il pose des questions oratoires. En effet, nous sommes à la fin de son livre qui comporte près de cinq cent pages et il faut sans cesse retenir son attention : « Quelles sont donc les raisons de la prospérité de ce commerce et pourquoi se maintient-il spécialement à Leipzig ? L'une des principales raisons, c'est que le marché des pelleteries et des fourrures de Leipzig est un marché universel et permanent.¹⁷² ». Le reportage est écrit au présent lorsque l'auteur souhaite comparer la marchandise, avec pour effet de rendre le propos concret mais également au conditionnel. Le lecteur est pris à témoin, participe à la conversation afin d'être juge. Le regard de Jules Huret est transféré sur lui. Il reste dans la suggestion. Les deux discours, direct et indirect-libre sont employés lors des dialogues : « – On traite annuellement, à Leipzig, à peu près 8

169 HURET, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, Paris, 1891, p.65

170 *Op.cit.* p 65.

171 *Op.cit.* p.67

172 HURET, Jules, *En Allemagne : la Bavière et la Saxe*, Fasquelle, Paris, 1911, p.432

millions de ces peaux de rats d'Amérique, poursuivit-il¹⁷³». Nous avons vu, au travers de ces deux exemples que la qualité littéraire d'un texte réside dans la multiplicité et l'alternance des différents types de discours, et ceci dans le but certain de briser la monotonie qui pourrait à juste titre s'installer s'il n'y avait pas cette rigueur de construction. En outre, cela permet également de soigner l'illusion référentielle pour le lectorat et de lui faire appréhender le récit sous différents angles ; pour le discours direct, la retranscription exacte de la réalité. Dans le cadre du discours indirect, de rapporter certains propos avec une marge de liberté, d'implication et d'engagement qui est permise par cette distanciation. La retranscription de l'entretien adopte quant à lui des règles encore assez mal définies car hybrides, aux confins de la littérature et de la chronique journalistique. Ainsi, « L'interview écrite narrativisée, explique bien Philippe Lejeune est un genre qui exploite les possibilités du discours rapporté et de l'encadrement¹⁷⁴». Les journalistes français de la Belle Epoque sont sans cesse à la quête d'un style personnel. En effet, la presse vit de nombreuses évolutions, puisant chez les Anglo-Saxons une méthode de collecte d'informations et de rédaction propre à la chronique, attachée à l'énonciation du fait brut mais conserve de son héritage Classique un attachement aux belles lettres. Nous avons précédemment évoqué dans ce mémoire les liens unissant les journalistes aux écrivains, sans aborder pleinement sa rhétorique et sa stylistique. Corinne Saminadayar-Perrin y voit un genre en cours de construction où le support du quotidien permet de ne pas figer les choses. Paraissant tous les jours, il laisse une liberté d'expérimentation à ses collaborateurs puisque l'incessante fréquence de sortie rend l'oubli plus facile en cas de faux-pas du journaliste. Les reportages de Jules Huret paraissent en moyenne pendant plusieurs mois deux fois par semaine dans *Le Figaro*, et ce afin d'entretenir un suspense qui fidélisera la clientèle. Le 1^{er} août 1892, avant de publier les résultats de son *Enquête sur la question sociale en Europe*, le quotidien espère « fortement que ses efforts (de Jules Huret) seront récompensés par un grand succès de curiosité¹⁷⁵».

Nous pouvons nous demander si les écrits de Jules Huret réussissent à séduire le lecteur. Les descriptions sont-elles ressemblantes? A-t-il su saisir les impressions des lieux visités pendant ses séjours à l'étranger? En somme, pouvons-nous ressentir les sensations en même temps que le reporter? La préface de la biographie de Sarah Bernhardt écrite par Edmond Rostand nous présente un homme conquis par le travail fourni par Jules Huret : « Par la netteté, le récit nerveux et pressé, l'accumulation des faits et des dates, la rapidité trépidante de ce défilé de scènes

173 *Op.cit.* p.436

174 ROYER, Jean, « De l'entretien », *La littérature et les médias*, volume 22, n°3, Les presses de l'université de Montréal, hiver 1986, p. 118

175 *Le Figaro*, 1er août 1892

(...), vous êtes parfaitement arrivé à donner au lecteur ce que vous cherchiez, je pense, à lui donner le vertige. J'ai le vertige¹⁷⁶». Si le récit est illustré, le journaliste réussit toutefois à présenter à son lectorat une actrice espiègle, déterminée et surtout ne craignant pas d'outrepasser les conventions sociales alors en vigueur pour une femme, de surcroît illégitime de par sa naissance. Sarah Bernhardt semble apparaître devant nos yeux lorsque Jules Huret la décrit peu de temps avant d'entrer sur scène : « C'était une grosse partie à risquer ! (...) Au premier acte, on devina chez l'actrice un trac fou. Les dents serrées, le son ne passait à travers les lèvres que court et martelé¹⁷⁷». Le registre de langue varie en fonction des descriptions, dans le but de retranscrire fidèlement la réalité. La forme exclamative invite le lecteur à revenir à son tour à l'oralité, en prononçant ces phrases à voix haute. Jules Huret réussit également à inviter les lecteurs à ses côtés lors de ses grands reportages. Dans *En Allemagne : de Hambourg aux marches de Pologne*, comme dans ses autres ouvrages compilant ses articles parus dans *Le Figaro*, la première personne du pluriel, le « nous » ou bien le « on » inclut automatiquement le lectorat dans l'action réalisée par Huret. Ainsi, nous partageons avec lui une soirée dans un café-concert de Hambourg : « Et il est une heure du matin – et nous sommes en compagnie de matelots et de filles, au fond d'un sous-sol de San Pauli¹⁷⁸». En introduisant une temporalité, l'auteur retient l'esprit de son destinataire.

Comment comprendre la phrase « Jules Huret face à ses lecteurs » ? Il est tout d'abord nécessaire de distinguer ceux-ci, abonnés au *Figaro* ou non, écrivains tel Edmond Rostand, étrangers ou Français, autant de sensibilités auxquelles l'auteur doit s'adresser. Après avoir sélectionné les informations qui lui semblent importantes à transmettre au lecteur, le reporter doit sans cesse chercher à capter son attention par des procédés rhétoriques, des dialogues, une alternance d'énonciation et de description et une retranscription fidèle des expériences sensorielles vécues. En définitive, savoir écrire pour transcender la simple fonction de journaliste se résumant à donner le fait brut, à la façon des Anglo-Saxons. Ses lecteurs peuvent également réagir, les échanges souhaités par Huret caractérisés par l'emploi du « nous » ou du « on » se concrétisent, en écrivant des lettres à la rédaction du *Figaro* par exemple. Enfin, le reporter les invite sans cesse à la réflexion, en donnant de façon mesurée son point de vue, déontologie journalistique oblige.

176 HURET, Jules, «Sarah Bernhardt». *Acteurs et actrices d'aujourd'hui*, Juvin, Paris, 1898, préface

177 *Op.cit.*p.32

178 HURET, Jules, *En Allemagne : de Hambourg aux marches de Pologne*, Fasquelle, Paris, 1908, p.180

HURET, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, Paris, 1891, p. 69.

TROISIÈME PARTIE

UNE CONTRIBUTION À UN JOURNALISME INTERNATIONAL : JULES HURET, UN « AMBASSADEUR INFORMEL »

L'essentiel de la carrière professionnelle de Jules Huret en tant que grand reporter et non spécifiquement enquêteur se déroule à l'étranger. Dès 1894, récemment titularisé au *Figaro*, il est envoyé au Maroc afin de couvrir la passation des pouvoirs à la mort du sultan. Par la suite, il parcourt successivement les Etats-Unis et le Canada en 1902-1903, l'Allemagne entre 1905 et 1908, l'Argentine de 1909 à 1910 afin de dresser un portrait instantané, contemporain de nations en pleine expansion. Le journaliste part hors de France en tant que « témoin ambassadeur ».

Il analyse quelques stéréotypes. Comment les Français perçoivent les nations étrangères au XIX^e siècle?

Il est un témoin et transmetteur. Comment ses déplacements à l'étranger ont transformé sa vision des peuples visités?

Jules Huret réussit à présenter aux lecteurs du *Figaro* une autre vision des nations étrangères avec un point de vue plus neutre. Il devient un journaliste reconnu, prend une part active à la diplomatie : Jules Huret, un « ambassadeur informel »?

Afin de mener à bien ce travail, nous avons basé notre argumentation sur deux sources capitales, les ouvrages d'Ernest Lavisse et le *Petit Journal*.

L'universitaire Lavisse est l'auteur d'ouvrages éducatifs et il nous a semblé bon de le présenter dans cette partie car il représente un relais entre la nation et les futurs citoyens de la III^e République. Il insuffle un état d'esprit patriotique : « Si il (l'écolier) ne devient pas un citoyen pénétré de ses devoirs et un soldat qui aime son fusil, l'instituteur aura perdu son temps ¹⁷⁹». Ernest Lavisse contribue ainsi à façonner les esprits et donc les comportements d'une partie de la population française à l'égard du voisin Allemand menaçant.

La presse française est un medium de choix pour percevoir l'existence ou non de stéréotypes. *A contrario* du *Figaro*, *Le Petit Journal* est un quotidien au lectorat populaire et c'est pour cette raison qu'il a retenu notre attention car il offre un autre regard sur les mentalités du XIX^e siècle. Les archives de ces journaux sont conservées sur *Gallica*. Nous avons entrepris de rechercher les articles contenant les propos « Allemands », « Américains » ainsi que « Argentine ». Nous avons ensuite sélectionné ceux qui sont parus à des moments clés de la vie de ces peuples et nations, tel en 1869 ou 1871 pour l'Allemagne, ou bien l'année de la fin de la guerre de Sécession en 1865 et le centenaire de l'Indépendance en 1876 pour l'Amérique.

179 LAVISSE, Ernest, *Questions d'enseignement national*, Armand Colin, Paris, 1885, p.209-210.

I- COMMENT LES FRANÇAIS PERÇOIVENT LES NATIONS ÉTRANGÈRES AU XIXE SIÈCLE? QUELQUES STÉRÉOTYPES.

A-Qu'est-ce que le stéréotype?

Les récits de Jules Huret présentent aux lecteurs des stéréotypes énoncés par des personnalités rencontrées. Ainsi questionné au sujet du symbolisme lors d'une interview en vue de la réalisation de son *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paul Verlaine déclare ne pas comprendre ce terme, « ça doit être un mot allemand... hein ? ¹⁸⁰ » et refuse d'inscrire ses créations sous une simple étiquette jugée trop réductrice. L'avis donné par le poète au sujet des Allemands illustre parfaitement les antagonismes existants entre un certain nombre de ressortissants des deux nations durant la Belle Époque : « Voyez-vous, toutes ces distinctions-là, c'est de l'allemandisme ; qu'est-ce que ça peut faire à un poète ce que Kant, Schopenhauer, Hegel et autres Boches pensent des sentiments humains ! Moi je suis Français, vous m'entendez bien, un chauvin de Français – avant tout¹⁸¹ ». Est-il possible d'en donner une description plus précise afin de confirmer ou au moins, de nuancer notre propos? Notre étude s'attache également à l'analyse des représentations d'autres peuples par les Français. Dans cet extrait, Paul Verlaine utilise le terme de « Boches » pour désigner les compatriotes de Kant. Pourquoi emploie-t-il ce mot ? A l'origine « alboche » puis raccourci à « boche », il est péjoratif et qualifie une personne à la tête dure. Il est par extension appliqué aux soldats allemands de la guerre de 1870 en raison de leur caractère obstiné. Par la suite, cet argot militaire se répand hors des casernes pour devenir un mot familier injurieux désignant tout habitant de ce pays¹⁸². Ce mot contribue parmi d'autres à la construction d'un imaginaire fantasmé de l'Autre, le réduisant à un stéréotype. Qui est cet être différent de nous nommé « Autre »? Comment définir le stéréotype? Issu de la langue grecque, le précédent concept signifie « empreinte solide », par extension une idée difficile à ôter de l'esprit. Dans le domaine des sciences humaines et sociales, il a été défini par le psychologue Henri Piéron comme étant une « opinion toute faite s'imposant comme un cliché aux membres d'une collectivité ». Le stéréotype est synonyme de préjugé. Selon Gilles Ferréol et Guy Jucquois, «les stéréotypes sont aussi le résultat de processus de *catégorisation sociale*, conduisant à une accentuation des différences perçues avec les autres groupes¹⁸³». Ainsi, le « eux » se retrouve face au « nous ». Il est cet Autrui, fascinant et inquiétant à la fois. Le stéréotype permet une approche succincte de l'Autre et peut alors être vu comme étant une étape préparatoire à sa découverte. En étant envoyé en reportage à l'étranger par *Le Figaro*,

180 *Op.cit.*p.67

181 *Op.cit.* p. 67

182 CELLARD, Jacques, REY, Alain, *Dictionnaire du français non conventionnel*, Hachette, Paris, 1980

183 FERREOL, Gilles, JUCQUOIS, Guy (sous la direction de), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Armand Colin, Paris, 2003, p.330

Jules Huret a pour mission de dresser le portrait d'un pays et de ses habitants dans toute sa diversité. En effet «Ce fut toujours le goût et l'honneur de ce journal d'ouvrir les yeux de ses amis de France aux spectacles du dehors et de considérer les choses de l'étranger avec une attention sévère et réfléchie¹⁸⁴ ».

Ainsi nous porterons un double-regard sur l'étranger, à la fois au travers des stéréotypes qui lui ont été attribués en France mais également sur la représentation que les peuples rencontrés ont pu avoir des Français grâce au grand reporter Jules Huret. En partant en séjour dans un autre pays ce journaliste devient temporairement lui aussi un allogène.

« En écrivant ces pages, je n'ai jamais oublié que je suis Français et non pas Américain ;...¹⁸⁵». Promoteur de la culture et des institutions américaines, l'homme politique et écrivain Edouard Laboulaye en visite aux Etats-Unis en 1862 tient à rappeler à ses lecteurs son appartenance à sa nation d'origine. Changeant de ton ci-après en évoquant « une distinction qui n'est pas nécessaire¹⁸⁶», il se présente néanmoins en voyageur, en homme qui a quitté temporairement son pays. En se confiant ainsi au lecteur, Laboulaye reconnaît être influencé de façon consciente par sa culture et ses expériences, par conséquent à un système de pensée et agissant ainsi en tant que Français. Dans cet extrait, l'auteur exprime sa singularité face à de multiples individualités composant une nation telle que les Etats-Unis. Comment dans ce cas ne pas être tenté par toutes sortes de raccourcis dans ses récits que sont les idées préconçues ou les poncifs? Nous souhaitons mettre en perspective des écrits produits au XIX^e siècle par des personnalités qui ont parcouru les mêmes nations que Jules Huret. Comment le Maroc, l'Amérique, l'Allemagne, unifiée vers 1860, ou bien l'Argentine sont présentés aux Français de ce siècle? Pourquoi ces nations suscitent à cette époque un intérêt sans cesse renouvelé?

B-Le Maroc, une contrée exotique

Comment les Français perçoivent le Maroc?

Le royaume est une nation relativement indépendante au XIX^e siècle, la puissance française voisine installée en Algérie depuis 1830 ne réussit pas à le soumettre à sa souveraineté. Visité par de nombreux artistes, peintres et écrivains orientalistes, Delacroix ou Loti, le royaume Chérifien demeure méconnu et fascine parce qu'exotique.

Le docteur en littérature Abdeslem Kninah explique que « Les Français ont fantasmé une contrée qu'ils souhaitaient figée dans le temps¹⁸⁷ » puisque selon lui, il s'agit d'une

184 *Le Figaro*, 10 novembre 1902

185 LABOULAYE, Edouard, *Les Etats-Unis et la France*, Dentu, Paris 1862, p.9

186 *Op.cit.*p.9

187 KNINAH, Abdeslem, « Image(s) française(s) du Maroc avant le Protectorat : (XVII^e-XX^e siècles) »,

« stratégie de conquête » visant à attirer les explorateurs et militaires dans le pays. Il remarque que les locaux n'ont guère la parole dans les récits. Les journalistes ont-ils un regard différent sur le Maroc ? En 1873, vingt années avant la venue du grand reporter Jules Huret, *Le Gaulois* publie un article au sujet d'une révolte, « ... un fait tout oriental et qui jette un jour sinistre sur l'état moral de cet empire limitrophe de notre colonie algérienne¹⁸⁸ ». Peu après le décès du sultan durant la même année, *Le Figaro* publie un télégramme¹⁸⁹ relatant un fratricide au sein de la famille impériale pour la quête du pouvoir. Les lecteurs peuvent ainsi consulter ces quelques lignes évoquant un meurtre par strangulation. Les Marocains sont présentés aux Français qui consultent ces deux quotidiens à grand tirage uniquement au travers d'événements tragiques et, de ce fait, apparaissent comme un peuple aux mœurs primitives, en somme des barbares. Cependant ils n'en ont qu'une vision tronquée car manquant de profondeur et se réduisant à un cliché. Le Marocain devient l'archétype du « sauvage nécessaire » que la France ne peut laisser sans aide ni soin, d'autant plus s'il est aux confins de son département algérien. Ainsi la III^e République a le devoir de mener à bien sa « mission civilisatrice ». Les germes de la conquête marocaine sont plantés.

C-L'Amérique, liée à la France depuis la guerre d'Indépendance

L'Amérique jouit-elle d'une meilleure image que le Maroc aux yeux des Français du XIX^e siècle? Quels regards posent les Français sur la jeune nation américaine? Les Etats-Unis sont indéfectiblement liés à la Patrie des droits de l'Homme depuis l'intervention du marquis de La Fayette durant la guerre d'Indépendance en 1777. Les idées progressistes des Pères fondateurs influenceront quelques années après lors de la Révolution de 1789 les élites françaises éclairées. Tout au long du XIX^e siècle, les Etats-Unis deviennent un foyer d'immigration constant, accueillant des millions de personnes déshéritées. Le pays s'étend, parfois aux dépens de la France qui lui vend la Louisiane. N'intervenant que peu dans les affaires internationales extra-continentales, les Américains demeurent un peuple méconnu d'une majorité de Français mais les élites expriment leur curiosité à connaître et comprendre le fonctionnement de leurs jeunes institutions. En 1831, le roi Louis-Philippe décide ainsi d'envoyer deux hommes, Alexis de Tocqueville et Gustave de Beaumont outre-Atlantique dans le but de rédiger une enquête sur le système carcéral. Quelques années plus tard, Tocqueville publie un récit essentiel pour comprendre quelle fut la perception d'un Français sur la société américaine de son époque. L'ouvrage s'intitule *De la Démocratie en Amérique*. Divisé en deux tomes, il

Littératures. Université d'Avignon, 2015
188 *Le Gaulois*, 15 janvier 1873
189 *Le Figaro*, 3 octobre 1873

présente les avantages et les inconvénients de ce type de gouvernance ainsi que la place du peuple au sein de celui-ci. Les thèmes abordés par l'auteur concernent des questions de société telles « L'éducation des jeunes filles en Amérique ». Le regard de Tocqueville se déplace sans cesse de l'une à l'autre des deux cultures, et ce afin de tendre à une analyse complète des mœurs américaines. Ainsi selon lui, la fillette éduquée dans la religion protestante demeure plus libre que sa consœur catholique. Dans sa jeunesse, « Longtemps avant que la jeune Américaine ait atteint l'âge nubile, on commence à l'affranchir peu à peu de la tutelle maternelle; elle n'est point encore entièrement sortie de l'enfance, que déjà elle pense par elle-même, parle librement et agit seule¹⁹⁰ ». Les multiples comparaisons avec la société française de cette première moitié du XIX^e siècle aident le lecteur contemporain à entrevoir le caractère et les comportements sociaux d'un peuple dont on ne sait pas grand chose, sinon qu'il est majoritairement issu du Vieux continent (en excluant les populations noires et amérindiennes). Les mœurs de ces émigrés d'origine allemande, irlandaise ou anglaise, ont-elles évolué suivant les générations? L'intérêt de cette problématique réside dans la persistance, ou non, d'un caractère propre à un peuple, en l'occurrence ici américain.

Qu'est-ce qui diffère chez un Américain vivant en 1831 rencontré par Tocqueville, de son compatriote de 1903 interviewé par Jules Huret?

La presse française nous offre un autre regard sur l'Amérique. *Le Petit journal* du 17 janvier 1865 s'enthousiasme pour les progrès réalisés par ce peuple en matière d'ingénierie militaire, innovation favorisée par le contexte de guerre civile dans lequel se trouvent les Etats-Unis : « Les Américains sont un peuple chercheur par excellence. Ils viennent encore d'inventer un charmant petit bijou de guerre. C'est un sabre de cavalerie, élégant, léger, facile à manier et qui coupe un homme en deux avec toutes les grâces possibles¹⁹¹ ». Passé le conflit de la Sécession, le pays entre dans une phase de croissance, un « âge doré » ou Gilded Age qui fascine les Français. La presse relate les dernières créations et tendances vestimentaires. Le marché économique s'ouvre, les hommes d'affaires investissent en bourse dans les entreprises.

Les Américains sont perçus comme de grands travailleurs, créatifs et les Français prennent conscience qu'ils pourraient s'inspirer d'eux afin de développer encore davantage leur nation. Cependant il est nécessaire d'apprendre à connaître davantage ce jeune pays aux entreprises «colossales¹⁹² », dont l'essor est rendu possible par un afflux de main d'œuvre étrangère constant. Les journalistes multiplient les articles sur des thématiques sans cesse plus nombreuses et qui varient de la politique à l'ethnographie. *Le Petit journal* se demande en

190 TOCQUEVILLE (de), Alexis, *De la Démocratie en Amérique*, 1835-1840

191 *Le Petit journal*, 17 janvier 1865

192 *Le Petit journal*, 30 septembre 1876

effet en juin 1898 si « Les Américains sont des Anglo-Saxons ?¹⁹³ »

D-L'Allemagne, une nation voisine en plein essor

Les Français connaissent-ils vraiment leur voisin allemand? Au début du XIX^e siècle l'Allemagne est encore un territoire non unifié qui séduit les artistes et les intellectuels français. Selon l'historien Frédéric Sallée, le territoire allemand attire toujours les voyageurs, dans la continuité d'une «.. tradition européenne héritée du Grand Tour à laquelle viennent se greffer les préoccupations contemporaines de l'analyse politique instantanée¹⁹⁴.. ». Unifiée dans les années 1860 par le dirigeant Prussien Bismarck, l'Allemagne devient une puissance majeure du continent européen. L'annexion de l'Alsace-Lorraine à la suite de la guerre de 1870 entraîne un important changement dans la perception qu'ont les Français à l'égard de leurs voisins. Grâce à l'analyse de plusieurs documents tels que des ouvrages littéraires, des discours, des articles de journaux ou bien une caricature, nous pourrions mettre en évidence les représentations faites autour de cette nation et de ses représentants.

L'essai de Madame de Staël *De l'Allemagne* paru en 1813 présente au lecteur un territoire non unifié, n'exprimant pas un sentiment d'appartenance à une nation commune. Ce roman n'est pas un récit de voyage mais un ouvrage à visée quasi ethnographique, puisque il s'agit de faire découvrir l'Allemagne et son peuple aux Français. Il est novateur car aucun essai de ce type n'avait été publié auparavant. L'auteure compare les caractères et les situations rencontrées en Allemagne avec celles connues en France, ce qui facilite le lecteur dans sa compréhension des scènes décrites : « Il faut aussi savoir gré aux Allemands de la bonne volonté qu'ils témoignent par les révérences respectueuses et la politesse remplie de formalités, que les étrangers ont si souvent tournée en ridicule¹⁹⁵. ». Certains chapitres tel « Des mœurs et du caractère des Allemands » sont consacrés à une description psychologique tout autant que physique de ces personnes : « Les Allemands ont en général de la sincérité et de la fidélité ; ils ne manquent presque jamais à leur parole et la tromperie leur est étrangère ¹⁹⁶». Travailleur et loyal, l'Allemand a conservé selon elle des valeurs chevaleresques. Madame de Staël, en présentant de façon détaillée le contexte politique et historique du pays où elle voyage se livre à une réflexion approfondie et fait montre d'analyses précieuses pour qui souhaite connaître l'Allemagne à l'époque napoléonienne : « L'indépendance même dont on jouissait en Allemagne sous presque tous les

193 *Op.cit*, 12 juin 1898

194 SALLEE, Frédéric, *Sur les Chemins de Terre Brune. Voyages dans l'Allemagne nazie 1933-1939*, Fayard, Paris, 2017 p.24

195 STAEL (de), Germaine, *De l'Allemagne*, Flammarion, Paris, 1813, édition de 1993, p.59

196 STAEL (de), Germaine, *De l'Allemagne*, Flammarion, Paris, 1813, édition de 1993, p.56

rapports, rendait les Allemands indifférents à la liberté..¹⁹⁷». Grande amatrice d'art, elle observe chez ces personnes un goût pour la création artistique et où la pratique se fait aisément et quotidiennement dans des foyers modestes. Leurs loisirs demeurent simples puisqu'ils aiment tout autant les balades dans la nature que les conversations entre amis autour d'une bière. Madame de Staël attache aussi de l'importance à rendre son propos vivant de façon à ce que le lecteur puisse voyager à ses côtés. L'emploi de stéréotypes ou de généralités permet de capter encore davantage son attention et d'ancrer dans son esprit une référence, ici celle de la figure féminine : « Les femmes allemandes ont un charme qui leur est tout à fait particulier un son de voix touchant, des cheveux blonds, un teint éblouissant ; elles sont modestes¹⁹⁸». En fonction des territoires visités, elle perçoit une différence de mentalité chez les habitants, ce qui l'incite à bien les distinguer afin de rendre son propos précis à ses lecteurs. Jules Huret adoptera également cette posture lorsqu'il publiera près d'un siècle après les quatre tomes consécutifs à ses séjours allemands aux titres évocateurs comme « La Bavière et la Saxe ». Initiée à la conversation et aux belles-lettres par un père diplomate et une mère cultivée, Madame de Staël s'intéresse dès son plus jeune âge aux questions politiques et culturelles. Publié en exil à Londres, son roman adopte un ton résolument europhile, en totale contradiction avec la politique de conquête entreprise par l'empereur Napoléon I^{er} alors au pouvoir.

L'Allemagne est en cette première moitié du XIX^e siècle une terre de création artistique. Berceau du courant romantique, elle attire les peintres, les romanciers telle Madame de Staël mais également les sculpteurs. L'un d'entre eux, Pierre-Jean David plus connu sous le nom de David d'Angers entreprend un séjour dans le pays à partir de 1829. Lecteur assidu de Goethe, l'artiste souhaite réaliser son buste en guise d'hommage. Les deux hommes deviennent amis et correspondent des années durant. Lors d'une soirée à Weimar en 1834 David d'Angers déclare que « C'est avec le plus vif sentiment de bonheur, que je vois de plus en plus disparaître ces absurdes préjugés de nationalité étroite, qui ne voulaient rien voir du bien hors de limites du territoire¹⁹⁹ ». Tout comme Madame de Staël, il se réjouit d'un rapprochement artistique qui s'opère entre les peuples, en l'occurrence Français et Allemand. Le voyage permet de rompre les stéréotypes existants puisque Autrui apparaît directement à celui qui prend la peine de vouloir le découvrir. Madame de Staël et David d'Angers présentent tous deux, dans un récit ou un discours déclamé en petit comité, une Allemagne rayonnante sur le plan culturel et ouverte aux échanges. La presse lue par un public de plus en plus large est un support essentiel afin de

197 *Op.cit.* p.62

198 *Op.cit.* p.66

199 ANGERS (d') David s'adressant à Goethe et d'autres artistes allemands lors d'une soirée à Weimar le 26 novembre 1834

saisir les mœurs d'une population à une époque donnée. Les journaux jouent un rôle important dans la formation d'une opinion publique.

Comment *Le Figaro* présente les Allemands en 1867, année de paix entre les deux peuples? Le reporter Gustave Moreau ne part pas très loin de sa rédaction pour les rencontrer puisqu'il se mêle aux expatriés dans « Les étrangers à Paris. II. Les Allemands ». Hors de son pays, l'étranger agit-il en tant que représentant de sa communauté d'origine ou bien adopte-t-il une attitude différente au contact d'un autre peuple? Le journaliste commence par évoquer ses souvenirs d'Allemagne: « Au seul mot d'Allemagne accourent par essaims, pêle-mêle, Beethoven et Goethe (...), Dürer,(...), tout cela mêlé de myosotis, (...), d'étudiants tapageurs, de bière blonde ..²⁰⁰ ». L'idée d'une nation artistique demeure ancrée dans les esprits français, du moins ceux qui ont connaissance des affaires internationales. Gustave Moreau souhaite aider le lecteur à dépasser ces poncifs qui ne peuvent être suffisants pour pouvoir prétendre connaître une nation et il a conscience d'être un médiateur entre deux mondes qui n'ont pas l'occasion de se rencontrer : « En résumé, nous ne connaissons des Allemands ni les mœurs, ni les caractères. ²⁰¹ ». Les avantages et les inconvénients des deux pays sont comparés. L'auteur réussit à établir un instantané de la nation allemande fraîchement unifiée en abordant des thématiques diverses susceptibles d'intéresser le lecteur. Cependant le ton de l'article reste railleur, les discours emprunts de stéréotypes sont parfois dégradants notamment lorsqu'il parle des femmes : « Hum ! Hum ! C'est lourd, c'est peu gracieux. Des chevelures superbes par exemple, de belles chairs. Mais quelle taille ! On ferait la chaîne autour²⁰² » ou bien compare les Allemands à des ours en raison de leur absence d'esprit uniquement compensé par leur bon sens.

Une image apparaît néanmoins ici, celle du grand mangeur quasi « glouton ». Les expressions et le langage, tout autant que le récit d'un reportage nous aident à saisir les mentalités d'une population en entrant dans le domaine de l'intime et du quotidien. Ainsi les Français ont coutume d'utiliser la locution « querelle d'Allemand ». Montaigne dès le XVI^e siècle l'emploie dans ses récits pour désigner un conflit futile. L'expression est ensuite entrée progressivement dans le langage courant. En septembre 1869, moins d'un an avant la dépêche d'Ems qui servit de prétexte aux Allemands pour ouvrir les hostilités, *Le Petit Journal* s'interroge sur son origine. Plus exactement il rectifie l'affirmation faite par un lecteur et publiée dans une rubrique à cet effet : « ...nous pensons que les querelles d'amant ne doivent pas être confondues avec les querelles d'Allemand²⁰³ ». L'auteur justifie l'emploi de cette expression par une histoire

200 *Le Figaro*, 9 juillet 1867. Article présenté en annexe.

201 *Op.cit.*

202 *Op.cit.*

203 *Le Petit journal*, 7 septembre 1869

commune faite de successions de conflits.

En 1870 s'ouvre une nouvelle page sanglante de l'histoire franco-allemande. L'invasion des soldats ennemis sur le territoire national et la perte de l'Alsace et de la Lorraine entraîne inéluctablement l'apparition de stéréotypes négatifs pour qualifier un peuple que la majorité des Français n'eurent jusqu'à présent peu l'occasion de côtoyer et qui s'impose à eux. Les « gros mangeurs » deviennent par un effet d'hyperbole des « ogres », décrits ainsi sous la plume de Maupassant : « Ils la mangèrent voracement, avec des bouches fendues jusqu'aux oreilles pour avaler davantage, des yeux ronds s'ouvrant en même temps que les mâchoires et des bruits de gorge pareils à des glouglous de gouttière ²⁰⁴ ». Aux yeux de la population, ces soldats sont l'archétype du soudard par excellence. Cette image ne va pas tarder à être reprise par des hommes politiques et des artistes fervents patriotes voyant dans ce cliché un moyen simple de fédérer les Français contre un ennemi commun qui a osé souiller le sol natal : « La guerre est à l'origine d'une incontestable évolution de l'opinion publique française. Un nouvel ennemi héréditaire était né, dont l'image allait marquer des générations de Français : le Prussien, au casque à pointe redoutable et inquiétant, barbare et pillard, violeur et ivrogne²⁰⁵ ».

Une majorité d'érudits adopte une attitude différente vis à vis de la nation voisine. Ainsi, « Les intellectuels Français eux-mêmes, qui jusqu'alors admiraient dans la Prusse un Etat protestant, éclairé, libéral, le pays du romantisme, de la philosophie et de l'histoire scientifique allaient adhérer à cette image négative²⁰⁶ ». La jeune République née de la chute de l'Empire perçoit la force de cette symbolique afin de légitimer son pouvoir. La caricature telle *Voilà le Grrrr... and croquemitaine prussien..* est un support d'expression en vogue à partir de 1870. Produite à Epinal, elle représente un Bismarck déshumanisé, ogresque, n'hésitant pas à se débarrasser de ses ennemis en les dévorant. Le « cannibale-chancelier » au casque à pointe caractéristique dirige une nation de barbares et ne semble pas prêt de se repaître puisqu'il tient dans sa main droite un couteau. La caricature est une vive dénonciation de la politique belliqueuse menée par l'Allemagne à l'encontre des Français. Elle appelle à la résistance face à l'ennemi, les « Boches » : « Maintenant y veut croquer tous les Français!! Il est enragé, le vieux toqué! On va être forcé de le museler ²⁰⁷ ». La défaite est ressentie par tous les habitants.

Les jeunes citoyens, soldats de demain sont éduqués dans les programmes scolaires à l'amour de la partie dépossédée de l'Alsace et la Lorraine, en témoigne le récit de G. Bruno écrit en 1877, *Le tour de la France par deux enfants*. Les journaux à grand tirage demeurent quant à

204 MAUPASSANT (de), Guy, *Boule de suif*, Charpentier, Paris, 1880

205 GREVY, Jérôme, *La République des opportunistes*, Perrin, Paris, 1998, p.19

206 *Op.cit.* p.19

207 *Voilà le Grrrr...and croquemitaine prussien..* Lithographie Pinot et Sagaire, Epinal, 1870. Illustration présentée en annexe.

eux les plus objectifs possible. Ils renseignent à leurs lecteurs le comportement des troupes adverses à l'encontre des populations Françaises et l'attitude qu'il convient d'adopter face à elles. En effet *Le Petit journal* explique que « Les Allemands du Nord sont durs jusqu'à la férocité, exigeants, grossiers. Les Saxons sont au contraire très polis, très « bons enfants »²⁰⁸ ».

Toutefois certains intellectuels comme Ernest Lavisse, universitaire et auteur d'ouvrages d'instruction civique pour écoliers, veulent comprendre les causes du conflit qui transforme la France en profondeur, de la guerre civile entre Communards et Versaillais au développement d'une société de plus en plus militariste. En 1888, après plusieurs séjours dans le pays, il publie *Essais sur l'Allemagne impériale* qui réunit des textes déjà parus dans la *Revue des Deux Mondes* dès 1871. Selon lui comprendre davantage le fonctionnement politique, économique et social de l'Allemagne permet de se situer face à elle et à nourrir des débats avec des intellectuels. Lavisse est un observateur aiguisé des enjeux contemporains que sont la mondialisation et le risque de voir éclater un nouveau conflit en Europe : «L'Europe aura donc la guerre, parce qu'elle se prépare à la guerre ²⁰⁹» . Il décrit également le comportement des soldats en France, notamment leur attrait pour la nourriture, ce poncif n'étant pas éculé.

Moins de vingt années après Lavisse, Jules Huret parcourt à son tour les provinces allemandes, carnet à la main et toujours prompt à questionner sur le quotidien ou la manière d'être et de vivre. Sont-ils tous tel Monsieur Klein, décrit par le *Le Petit journal* en 1863, « .. blond et blême comme un bon Allemand qu'il est ²¹⁰»? Réussira-t-il à apporter un regard novateur sur une nation principalement perçue jusqu'alors comme étant composée d'individus belliqueux et austères au teint pâle, aux cheveux blonds, aux femmes girondes et bons mangeurs, pour reprendre les clichés habituels?

E-L'Argentine, un pays dynamique et lointain

La nation argentine est parcourue par Jules Huret à la fin de sa carrière professionnelle. *Le Figaro* envoie Jules Huret en Argentine pour un nouveau reportage. Situé dans l'hémisphère sud à plus de vingt jours de bateau, le pays est indépendant depuis 1810. La jeune République est méconnue des Français en raison de son éloignement, les capitales respectives étant distantes de plus de 11 000 kilomètres. Dotée d'un vaste territoire qu'elle conquît aux Indiens, la nation argentine accueille de nombreux immigrants notamment des Espagnols, des Italiens et des Basques. L'analyse de l'article de Thomas Grimm paru dans *Le Petit journal* du 22 juin 1885 nous aide à comprendre l'état d'esprit des Français à propos de l'Argentine. Ainsi le lecteur peut suivre le récit de l'ambassadeur sud-Américain Paz arrivant

208 *Le Petit journal*, 16 février 1871

209 LAVISSE, Ernest, *Essais sur l'Allemagne impériale*, Hachette, Paris, 1888, p.XI

210 *Le Petit journal*, 26 août 1863

en poste et remettant ses lettres de créances au président Jules Grévy. Dans son discours adressé au chef de l'Etat, le représentant argentin évoque la ressemblance existante entre les deux nations malgré la distance « L'unité de race, la similitude des institutions et des forces productrices qui se complètent au lieu de s'exclure...²¹¹ ». Le moment est venu d'établir des liens solides entre les deux nations. Le journaliste fait néanmoins montre de prudence puisque même si la tentation de commercer avec l'Argentine est forte, il s'agit de tenir compte des enjeux : « La République argentine est réellement favorable à la France et aux Français. Est-ce à dire qu'ils faut se jeter en aveugles sur ce pays ? Pas le moins du monde ; en matière d'exportation, on doit toujours être très prudent...²¹² ». Il s'interroge sur la vitalité économique du pays. En effet, quels secteurs d'activité participent à la vitalité de l'Argentine? Les Français doivent davantage connaître cette puissance montante afin de pouvoir nouer des partenariats et investir loin de chez eux car le risque de faire de mauvaises affaires n'est pas à exclure. L'auteur de l'article mentionne ci-après le manque de personnel compétent capable de répondre à ces interrogations. Ainsi la France dispose d'agents diplomatiques la représentant à l'étranger mais éprouve un réel besoin de talents divers mis au service de la patrie : « Mais les renseignements étant bien pris, on a des chances sérieuses de réussir, car je suppose que la France est représentée là-bas par des consuls qui sont vraiment des agents commerciaux. (...) Cependant il reste encore dans beaucoup de postes importants des hommes qui sont plus volontiers agents diplomatiques qu'agents commerciaux²¹³ ». Jules Huret peut-il contribuer à la compréhension mutuelle entre la France et l'Argentine ?

II: TEMOIN ET TRANSMETTEUR: COMMENT LES GRANDS REPORTAGES DE JULES HURET A L'ETRANGER ONT TRANSFORME SA VISION DES PEUPLES VISITES?

Durant ses grands reportages, Jules Huret rend compte de ce qu'il observe afin d'apporter aux lecteurs du Figaro la retranscription la plus fidèle possible. Les séjours à l'étranger le transforment : « Je conservai très forte cette impression pendant les quatre premiers mois de mon séjour. Peu après, et jusqu'à mon départ, mon état d'esprit changea. Pour ne pas me singulariser, et par

211 *Le Petit journal*, 22 juin 1885.

212 *Op.cit.*

213 *Op.cit.*

la force des choses, je m'étais plié aux manières du pays²¹⁴». Lors de son périple américain, il annonce à ses lecteurs avoir vécu un phénomène d'acculturation puisque sa mentalité, façonnée par l'éducation et la culture française, s'est trouvée exposée à la culture locale à la suite d'un contact relativement long avec celle-ci.

A- Le Maroc : juin 1894-août 1894

Jules Huret va-t-il se laisser envoûter par un pays présenté comme exotique par ses compatriotes ? Le soleil est brûlant en ce mois de juin 1894 lorsque Jules Huret débarque à Tanger pour son reportage. Dès le début et ce durant tout son récit, il choisit de se confier autour de ses sensations physiques et émotionnelles, en quasi communion avec ses lecteurs. Quels regards offre le Maroc à l'étranger qui choisit de le visiter ? Les Français conservent l'image d'une nation exotique et enivrante, aux farouches indigènes. Ces stéréotypes d'un Orient mythique, quasi virginal, demeurent vivaces dans les écrits de Jules Huret, qui exprime fréquemment son étonnement face à des coutumes singulières. « Mais quoi... si on les regarde un peu fixement, si on a le malheur de se retourner pour les voir encore, des cris, des injures, des malédictions terribles vous assaillent , et la politesse suprême consiste à leur tourner le dos, la figure au mur, quand dans une ruelle étroite vous vous retrouvez forcément face à face avec une Mauresque²¹⁵». Le Maroc est un pays de religion musulmane où cohabitent Juifs et Chrétiens et où l'expression de la foi est marquée aux yeux et aux oreilles de tous. Ces mœurs différentes provoquent un « choc culturel » chez Jules Huret, perceptible notamment lorsque il décrit la place réservée aux femmes du Maghreb. Le contraste est grand en effet entre la ville de tous les plaisirs qu'est Paris durant la Belle Epoque et un pays profondément croyant. En étudiant et comparant le sort des femmes marocaines, le lecteur perçoit en filigrane celui de ses compatriotes et le Maroc demeure toujours dans son esprit un pays exotique où vit un Autre aux mœurs bien lointaines des siennes : « Il faut attendre dehors car jamais un étranger ne peut pénétrer dans la maison d'un arabe avant que le maître l'ait dit et qu'on ait annoncé la visite aux femmes, qui, alors, se sauvent et se cachent²¹⁶ ». Jules Huret n'est pas venu au Maroc uniquement dans le but d'assister à la succession dynastique mais également d'offrir au *Figaro* une photographie vivante de ce pays. Durant ces quelques mois, il expérimente la vie des habitants, devient un aventurier au service de la France et parcourt le pays costumé à dos de chameau, apercevant les tribus, tout cela sous bonne escorte. Ces représentations exotiques demeurent présentes lorsque il rencontre le pacha : « C'est mon premier repas arabe, et je suis

214 HURET, Jules, *En Amérique : de San Francisco au Canada*, Fasquelle, Paris, 1905, p.498

215 HURET, Jules, *Tout yeux, toutes oreilles*, « Au Maroc », Fasquelle, Paris, 1901, p.228

216 *Op.cit.* p.250

bien excusable de ma naïveté.. J'attends les couteaux, les serviettes et les assiettes..²¹⁷ ». Cependant son récit ne saurait se contenter d'être un simple imagier du Maroc à la dimension quasi folklorique puisque Jules Huret fait preuve de finesse dans ses descriptions de la population. En effet, son approche psychologique réussit à plusieurs reprises à esquiver le poncif du « barbare » et du « nomade sanguinaire » en présentant notamment à ses lecteurs une analyse historique : « Le peuple Arabe fut très grand, dit l'histoire. Il conquiert l'Espagne et y apporta l'une des plus belles civilisations qui furent jamais. (...) sa vitalité est intense et profonde²¹⁸ »

B-L'Amérique : novembre 1902-juin 1903

Jules Huret embarque pour le Nouveau monde à la rencontre d'une nation en plein essor. Quelle ne fut pas la souffrance de Jules Huret en visitant une usine de locomotives à Philadelphie, dans une atmosphère bruyante et agitée : « Quand nous entrons dans son atelier de montage par où nous débutons, j'ai la sensation que jamais de ma vie je n'ai entendu un tel bruit. Il y a vingt, trente chaudières de locomotives dans lesquelles et sur lesquelles des centaines d'hommes frappent de terribles coups de marteau.. Mon crâne résonne douloureusement²¹⁹... ».

Arrivé peu de temps auparavant à New-York, le grand reporter entraîne son lecteur dans ses aventures mouvementées, de Boston à la Nouvelle-Orléans, visitant hôtels, universités, conversant avec la fille du Président ou de simples passants. La vie frénétique des Américains déconcerte le Français, qui frôle l'épuisement nerveux dans un pays où « tout est trop » : immense, sans repos, peuplé. La modernité l'opprime quelquefois : « Cinquante, cent tours aux roues démesurées tournent, les uns à toute vitesse, les autres lentement, creusent des cylindres d'acier, scient et grincent²²⁰ ». Nation en plein développement économique à partir de la fin de la guerre de Sécession, les Etats-Unis se positionnent comme un concurrent menaçant pour les intérêts français. Comment Jules Huret perçoit-il le pays et le présente aux lecteurs du *Figaro*? Son regard est parfois celui d'un simple touriste découvrant des choses inconnues et dont l'existence soudaine, devant lui, le surprend. Ainsi, en visite dans la communauté chinoise expatriée en Californie, chez les *coolies*, il ne peut s'empêcher d'exprimer sa déception : « Où était mon rêve de porcelaines bleues, de vases cloisonnés, de soieries brodées de dragons d'or et de cormorans d'azur ! Il ne restait que des bouddhas de pacotille allemande..²²¹ ». Les stéréotypes de Jules Huret à l'égard des Chinois s'évaporent lorsque la confrontation avec la réalité a lieu. La désillusion, manifestation psychologique succède à l'atteinte physique. La sensibilité du

217 *Op.cit.* p.231

218 *Op. cit.* p.228

219 HURET, Jules, *En Amérique : de New-York à la Nouvelle-Orléans*, Fasquelle, Paris, 1904, p.99

220 *Op.cit.* p.100

221 *Op.cit.* p.84

journaliste est éprouvée : « C'en était assez pour ce soir... Nous sortîmes enfin. Un vaste écœurement m'avais pris de ces horreurs.²²² ». L'enquête menée bouleverse son corps en entraînant le lecteur avec lui à la découverte de ses propres émotions. Tout au long de son séjour, Jules Huret part à la rencontre des exclus en raison de leur différence. Le voyage ne cesse de se poursuivre jour après jour tant l'hétérogénéité culturelle et ethnique du pays, telle une mosaïque, est forte. Les Français ont connaissance de cette réalité politique et sociale puisque des articles ont déjà été écrits à ce sujet. La forte immigration essentiellement d'origine européenne alimente les usines en main d'œuvre, contribuant à la croissance démographique et économique de la nation.

Les mœurs de ces jeunes arrivants, anciennement Anglais, Allemands ou Irlandais, sont-elles imprégnées par les valeurs protestantes et le puritanisme tel que Tocqueville a pu le constater dans les années 1830? La question demeure au cœur des investigations de Jules Huret qui se rend peu de temps après son arrivée dans les Etats du Massachusetts et du Connecticut, deux des treize colonies appartenant à la Nouvelle-Angleterre et berceau des Etats-Unis. Fondés par des puritains, aux règles religieuses strictes, les Etats de la côte est ont conservé au fil des années ces mœurs particulières et les ont propagées à travers le pays, avec plus ou moins de succès. Face à de nombreuses injonctions trouvant leur origine dans la foi et régissant le quotidien de ces personnes, le grand reporter semble surpris et énumère au lecteur les règles les plus improbables issues des *Blues Laws* afin de susciter son adhésion : « Il est défendu de travailler, de faire cuire des victuailles, de faire son lit, de se couper les cheveux, de se raser le jour du dimanche. (...) Ce n'est pas tout !²²³ ». Afin de nourrir son propos, il questionne une femme puritaine qui le renseigne autour de l'histoire de ces valeurs. Comment le caractère américain a-t-il pu se développer hors du moule puritain? Huret le décrit ainsi de façon générale : « L'Américain est en général froid. De plus, il est fatigué par la double vie d'affaires et de sport qu'il mène. D'autre part, il est peu cérébral. C'est un réaliste pratique. Sa journée finie, il lui reste peu d'imagination pour s'amuser et amuser les autres. Il a donc besoin, pour s'animer, pour s'exciter, de ce maïs et de cet orge fermenté qui lui délient la langue ²²⁴ ». Le « maïs » et « l'orge fermenté » auquel il fait référence est le whisky, alcool prisé des Américains afin, dit-il, de se désinhiber. Sa consommation est un véritable art de vivre qui fait partie de leur culture à l'instar de celle du vin en France. Nation tournée vers le travail, il n'est donc pas étonnant que Jules Huret constate l'impact de l'ingénierie et des sciences dans le quotidien des Américains : « On a même mis à l'étude un projet qui permettrait de téléphoner sur tout le parcours (...). Que pourra bien

222 *En Amérique : de San Francisco au Canada*, Fasquelle, Paris, 1905, p.83

223 HURET, Jules, *En Amérique : de New-York à la Nouvelle-Orléans*, Fasquelle, Paris, 1904, p.92-93

224 *Op.cit.* p.195

devenir, dans cinquante ans, cette race de gens saturés d'électricité, entraînés à la vitesse et dont l'idéal paraît être le paroxysme ²²⁵? »

En présentant les Etats-Unis aux lecteurs du *Figaro*, Jules Huret constate la difficulté éprouvée à saisir un instantané d'une nation alors en plein développement et pouvant rivaliser avec la puissance impériale britannique dotée de colonies. Les Américains sont conquérants et visionnaires, cette attitude inquiétant les Français soucieux de voir leur production industrielle menacée par le géant venu d'outre-Atlantique. Ainsi, Huret part à la rencontre des étudiants dans des campus prestigieux tels Harvard ou Yale, des lieux d'excellence qui forment l'élite de demain afin de mieux la connaître pour pouvoir s'en inspirer et, pourquoi pas, la surpasser. Huret est lucide et prédit un sombre destin au Vieux continent confronté à une Amérique fougueuse. Voici son analyse : « Et quand l'Atlantique d'un côté et le Pacifique de l'autre seront devenus des lacs américains sillonnés de steamers bourrés de marchandises bon marché et de navires de guerre gavés d'obus, que deviendra l'Europe désunie devant cet ogre réaliste?²²⁶ ». Cependant en demeurant de longs mois dans ce pays il a su saisir les problèmes internes qui le rongent. Ces enjeux sociétaux semblent incompatibles sinon archaïques au sein d'une nation tournée vers l'avenir. Huret veut-il présenter au lecteur le visage d'une Amérique puissante et dont les intérêts pèsent dans le monde mais qui en réalité n'a su résoudre ses problèmes internes, une Amérique bicéphale en proie à ses démons ? Le grand reporter tient à présenter les faits tels qu'ils sont, et entraîne son lecteur en Louisiane où il rencontre des « nègres » maltraités : « Je me sens très choqué de cette marque si brutalement méprisante et si despotique de la domination du blanc. Choqué et étonné aussi. Car jusqu'à présent – et voilà quatre mois que je suis ici – c'est la seule marque frappante de la non-égalité des citoyens de « la libre Amérique » : cela me défrise un peu.²²⁷ ». L'Amérique de Huret est-elle l'Amérique démocratique de Tocqueville? Il laisse les abonnés du *Figaro* en être seuls juges.

Avant de rentrer en France, le grand reporter part visiter le Canada. Il prend le train à New-York qui le conduit à Montréal. Il part à la rencontre des tribus amérindiennes qu'il croit être préservées du mode de vie occidental : « Résignons-nous, romantiques que nous sommes ! Il n'y a plus de sauvages. (...) Peut-on oser dire qu'ils sont civilisés, parce qu'ils n'ont plus de plumes dans le nez et plus de scènes de guerre tatouées sur leurs poitrines ? ²²⁸ ». Huret étudie autour des populations natives, regrettant de ne pas pouvoir les observer telles qu'ils les croyaient être. Sa présence sur le sol canadien est aussi motivée par son enquête menée sur la communauté

225 *Op.cit.* p.322

226 HURET, Jules, *En Amérique : de San Francisco au Canada*, Fasquelle, Paris, 1905, p.86-87

227 HURET, Jules, *En Amérique : de New-York à la Nouvelle-Orléans*, Fasquelle, Paris, 1904, p.332

228 *Op.cit.* p.428.

d'origine française.

C-L'Allemagne : 1905-1908

Moins de trois années après son grand reportage en Amérique, Jules Huret est envoyé en Allemagne. Ses longs séjours dans ce pays lui laissent le temps pour réfléchir à de nombreux problèmes de société récurrents dans le monde industrialisé, celui notamment de la pauvreté. Est-il possible de rencontrer des miséreux dans une grande métropole d'un Empire puissant et en plein développement ? Jules Huret s'interroge sur leur existence dans un pays profondément transformé par un discours politique hygiéniste en faveur d'un nouvel urbanisme tel à Berlin avec les grands travaux entrepris par l'architecte James Hobrecht dans les années 1860 : « Une réflexion qu'on ne peut s'empêcher de faire au bout de quelques jours de visites de ce genre : - Mais il ne doit plus avoir de pauvres, ici ? (...) Des enfants en loques vous regardent avec des yeux sauvages ; il flotte une odeur de cuisine misérable et de remugle. (...) J'avais voulu voir de près la misère allemande, ne pouvant y croire...²²⁹ ».

Le reporter connaît déjà le Reich puisqu'il a eu l'occasion de le visiter quelques années auparavant afin de procéder à des interviews pour son *Enquête sur la question sociale*. Les reportages qu'il a réalisés pour sa rédaction lors de son séjour en Amérique lui ont valu le succès et l'adhésion des lecteurs du *Figaro*. Envoyé en Allemagne, Jules Huret emploie la même méthode d'investigation que précédemment, celle d'aller au contact des gens peu importe leur condition sociale car leurs propos sont autant de clichés présentant le pays dans son ensemble. Son objectif est d'apporter la perception la plus fournie de l'Allemagne contemporaine et pour cela le grand reporter fait preuve d'insatiable curiosité et de ténacité puisqu'il rencontre à plusieurs reprises l'empereur Guillaume II et côtoie son cercle d'intimes. *Le Figaro* attache un grand intérêt à publier dans ses pages des articles sérieux. Jules Huret part ainsi trois ans, une durée qui lui laisse le loisir d'apprécier les évolutions de la société allemande. Le soin accordé à la qualité de ses reportages se perçoit par le nombre de lieux visités, d'interviews réalisées mais également par son désir de faire partager son voyage avec les lecteurs en leur proposant de découvrir une nouvelle culture, le langage faisant partie intégrante de cette initiation à l'Autre : « J'ai même fini par juger cela tout naturel et je me surprends, en écrivant, à le trouver *gemütlich*²³⁰ » (ou en français « confortable »).

Peu de temps après son arrivée, Jules Huret se place en médiateur soucieux de présenter le peuple allemand avec le plus de justesse possible : « Il n'y a pas de pays au monde – la Russie

229 *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, Fasquelle, Paris, 1907, p.67-68

230 HURET, Jules, *En Allemagne : la Bavière et la Saxe*, Fasquelle, Paris, 1911, p. 228.229

exceptée – où l'on se découvre aussi facilement qu'en Allemagne. Est-ce là de vraie politesse ? Faut-il féliciter les Allemands de tant de civilité, faut-il les imiter ?²³¹ ». Dialoguant avec son lecteur, il s'interroge sur les comportements à adopter avec eux tel un diplomate anticipant les mauvaises attitudes verbales ou gestuelles de ses ressortissants à l'étranger. Jules Huret entre en Allemagne en homme pacifiste soucieux de comprendre l'Autre. Ainsi, en les présentant en personnes civilisés dès le début de son reportage, il espère convaincre le lecteur de leur humanité afin qu'il dépasse le stade du stéréotype de « l'Allemand belliqueux ». L'occupation du pays consécutive au conflit de 1870 a exacerbé le sentiment anti allemand de la population française en raison du comportement des troupes. En compilant divers témoignages d'habitants subissant la présence ennemie, les reporters du *Petit journal* avaient présenté les antagonismes de caractère existants entre les soldats prussiens et saxons. Comment Jules Huret, vivant avec les Allemands durant plusieurs années perçoit-ils ces deux populations ? Ces différences de caractère s'avèrent-elles aussi marquées ? Dans son ouvrage *En Allemagne : la Bavière et la Saxe*, le grand reporter qui est à la fin de son séjour exprime un réel clivage entre les deux populations, septentrionales et méridionales : « L'antipathie de race entre le Sud et le Nord s'aggrave aussi de la différence de religion. Le Sud est presque entièrement catholique, et ses députés au Reichstag constituent l'appoint le plus sérieux du parti du centre²³² ».

Préoccupé à l'instar de ses compatriotes par les tensions militaires qui existent entre les deux nations, Jules Huret entreprend de converser avec l'un des officiers : « - Pour comprendre ces mœurs qui vous sont devenues étrangères en France, me dit-il, et l'esprit militaire prussien qui s'est communiqué au reste de l'armée allemande, il faut penser que cette aristocratie militaire se forma dans l'Est après les désastres de la guerre de Trente Ans, dans un pays ruiné, dont le premier souci était de reconstituer ses forces de défense.²³³ ». Quelques lignes plus loin, le journaliste souligne l'unité de l'armée impériale composée majoritairement de nobles profondément dévoués à leur supérieur. Un véritable esprit de corps liant des hommes disciplinés entre eux et inflexibles à l'égard des vaincus est l'une des raisons qui peut expliquer les succès militaires de l'Allemagne. Les rencontres faites par Jules Huret corroborent ainsi la perception des Français à l'égard des troupes allemandes. Toutefois, comment la vie s'organise-t-elle hors des casernes dans cette société régie par une politique militariste? Les Allemands vivent-ils dans une atmosphère de gravité où l'amusement est proscrit? En visite dans la ville étudiante de Goettingue, il constate l'attirance de ces jeunes gens pour l'uniforme de l'officier et les

231 HURET, Jules, *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, Fasquelle, Paris, 1907, p. 24

232 HURET, Jules, *En Allemagne : la Bavière et la Saxe*, Fasquelle, Paris, 1911, p.190

233 HURET, Jules, *En Allemagne : Berlin*, Fasquelle, Paris, 1913, p.283

valeurs qu'il incarne tout en restant une simple « affaire d'esthétisme ²³⁴ » selon lui. A Berlin, il ressent au contraire un esprit de légèreté flotter sur la capitale. : « Je suis saisi par la soif de jouissance qui s'étale, l'amour général de la mangeaille en société, en pleine lumière et en musique. (...). On se croirait dans un pays extrêmement riche dont les habitants fêtent une perpétuelle kermesse²³⁵ ».

Le peuple allemand entretient-il un rapport antinomique avec la gastronomie comme semble nous le suggérer le mot « mangeaille » utilisé par le grand reporter afin de décrire leur alimentation ? Le stéréotype du « gros mangeur » peu regardant avec la qualité de sa nourriture demeure de façon générale dans ses écrits. Jules Huret accorde de l'importance à ce sujet de société puisque chacun des quatre ouvrages publiés suite à ses articles l'évoque. Dans *En Allemagne : Berlin*, il consacre un chapitre sur les restaurants et le rapport entretenu par la population avec la nourriture : « Je croque pour la dixième fois la silhouette du mangeur au cou puissant, assis un peu éloigné de la table pour se pencher plus parfaitement sur son assiette, les coudes écartés, et qui ne dit plus un mot dès qu'on apporte les plats.²³⁶ ». Les enquêtes de Jules Huret abordent diverses thématiques, qu'elles soient légères ou plus graves, et leur alternance au fil des pages permet de conserver intact l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin. De ses nombreuses « Conversations » à « La bière et la saucisse », il juge bon d'évoquer toutes les manifestations de la vie d'un pays en portant son regard sur des choses qui peuvent sembler insignifiantes au premier abord, mais dont il saura révéler le potentiel. Agissant tel un ethnologue, carnet en main, il se rend ainsi dans des milieux particuliers, par exemple une brasserie et décrit des serveuses dont la ressemblance physique avec les femmes dépeintes par *Le Figaro* en 1867 est réelle : « De grosses servantes portent une sacoche de cuir à leur taille sans corset, que deux bras auraient peine à nouer ; elles serrent contre leur poitrine puissante une douzaine de pots vides...²³⁷ ». Le stéréotype de l'Allemande au physique généreux prend vie sous les yeux des lecteurs.

Cependant les reportages de Jules Huret révèlent une Allemagne méconnue pour celui qui ne prend pas le temps de s'y arrêter et surtout d'écouter ses habitants, leurs joies et leurs peines, leurs aspirations et leurs considérations : « Il m'a semblé qu'il n'était pas inutile de recueillir ces vues allemandes, et qu'il y a toujours quelques profit à tirer des critiques des autres – quand on sait les écouter²³⁸ ».. En présentant une grande diversité de témoignages, il participe à une lente mais

234 HURET, Jules, *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, Fasquelle, Paris, 1907, p.410

235 *Op.cit.* p. 69

236 *Op.cit.* p.61

237 HURET, Jules, *En Allemagne : la Bavière et la Saxe*, Fasquelle, Paris, 1911, p. 42

238 HURET, Jules, *En Allemagne : de Hambourg aux marches de Pologne*, Fasquelle, Paris, 1908, p.334

efficace déconstruction des clichés autour des Allemands auprès des lecteurs du *Figaro* et de ses ouvrages parus peu après. En effet, malgré le climat de tension entre les deux nations, Huret expose ce qu'il considère être louable chez le rival tel certains aspects de la pédagogie scolaire. Les informations qu'il recueille sont obtenues grâce à l'écoute mais aussi au dialogue, essentiel pour découvrir une nouvelle facette du pays.

Dans ses ouvrages, Jules Huret présente aux lecteurs un empire peuplé d'individus aux mœurs différentes mais ayant un grand sens de la discipline, aimant partager des repas ensemble, éléments distinctifs dont ils avaient pu constater la pertinence dans la presse dès le Second empire. Le reporter, fin psychologue, détaille avec précision leur caractère en usant de nuances afin de présenter aux Français les qualités des Allemands. Ceux-ci ne sont donc pas forcément belliqueux, acceptant souvent de bonne grâce la présence à leur côté d'un grand reporter, le recevant convenablement et répondant à ses requêtes. Ses articles sont loués par ses confrères allemands²³⁹, présentés dans les quotidiens et sont traduits peu de temps après leur publication en volumes publiés chez Fasquelle. La reconnaissance quasi contemporaine en Allemagne du travail mené par Jules Huret expose l'aboutissement de sa volonté de compréhension mutuelle entre les peuples.

D-L'Argentine : été 1909-juin 1910

Jules Huret accepte de partir en Argentine en 1909 pour réaliser son ultime grand reportage. En 1885, un journaliste du *Petit Journal* rédigeait un article suite à la prise de fonction de l'ambassadeur argentin et exprimait la méconnaissance du peuple français envers ce pays, Jules Huret y compris, comme il l'avoue : « Si je cherche bien au fond de ma curiosité et des souvenirs vagues de mes lectures, ce que je m'attends à trouver en Argentine, ce sont des crocodiles, des bêtes féroces, des courses d'étalons sauvages dans la pampa immense, des solitudes, des bœufs et des révolutions²⁴⁰ ». Il pour mission de le faire découvrir à ses compatriotes. La tâche semble difficile : « Nul pays, au dire des Argentins, n'est plus inconnu que le leur. Et leur amour-propre s'irrite parfois aux récits d'anecdotes qui révèlent notre indifférence et notre ignorance d'Européens pour tout ce qui concerne leur patrie ²⁴¹. » Après une longue traversée, le grand reporter débarque à Buenos-Aires, ville cosmopolite qui ressemble beaucoup à une capitale européenne. La cité portègne, le gentilé signifiant « habitant du port » en espagnol, entretient une profonde relation avec ce lieu essentiel à son développement. Moderne, elle voit en effet débarquer de nombreux navires où se sont entassés nombre d'immigrants qui vont devenir la main d'œuvre

239 *Le Figaro*, 28 mars 1907

240 HURET, Jules, *En Argentine : de Buenos-Aires au Gran Chaco*, Fasquelle, Paris 1911, p.15

241 *Op.cit.* p.16

de la ville et de l'Argentine tout entière. Cependant, ce cosmopolitisme conduit Huret à s'interroger sur l'identité profonde de ce peuple. Foncièrement, qu'est-ce qu'être Argentin? S'il réussit suite à ses observations et à ses enquêtes à étudier leurs caractères : « Mais l'Argentin a les passions vives et il est impatient.²⁴²», il réalise assez vite que la capitale ne pourra lui fournir davantage de réponses. Il quitte Buenos-Aires pour les grandes terres agricoles et rencontre des *gauchos*. L'essentiel de la richesse de l'Argentine provient de ces vastes espaces où paissent les bovins, la Pampa : « On se rend compte de l'immensité des propriétés argentines et du caractère extensif de l'élevage, quand on voit sur la carte de larges tâches multicolores qu'y font les estancias des Alvear, des Pereyra...²⁴³». Après ces études de mœurs, Jules Huret note scrupuleusement les informations que son hôte éleveur accepte de lui donner car il n'oublie pas que son séjour a pour mission, non seulement de saisir l'âme de l'Argentine mais également de présenter aux Français les avantages et les inconvénients auxquels ils peuvent faire face si ils choisissent d'investir dans cette nation. Son séjour se poursuit par des excursions le long de la frontière bolivienne au Nord, toujours en quête de rencontres. Les Argentins qu'il croise ne sont pas issus de l'immigration européenne : « Ces hommes et ces femmes réalisent physiquement ce que nos imaginations peuvent rêver d'impulsivité sauvage et féroce. Ce sont de purs Indiens Matacos. (...) Ces Matacos sont des êtres complètement différents et probablement inassimilables.²⁴⁴ ». Dans le cas de ces autochtones, Huret expose les différences de mœurs existantes entre deux groupes, les Quichua et les Matacos. Son périple dure ainsi environ un an, durée durant laquelle il aura eu le temps de dresser un instantané d'une nation en plein essor comptant parmi les dix plus puissances du monde en ce début de siècle. Les Français peuvent ainsi lire que les Argentins sont en mesure de les surpasser dans plusieurs domaines tels l'organisation ou l'hygiène : « Ce qui est remarquable ici, au contraire de ce qui se passe dans les abattoirs empestés de Chicago, c'est l'absence d'odeurs, la propreté parfaite des locaux du travail.²⁴⁵

242 *Op.cit.* p.154

243 *Op.cit.* p.131

244 *Op.cit.* p. 261

245 *Op.cit.* p. 429

III : JULES HURET: UN “ AMBASSADEUR INFORMEL ”

Transformé par les grands reportages, Jules Huret est devenu un « passeur de culture », transmettant au *Figaro* le plus fidèlement possible ce qu'il a vu. Son rôle en tant que grand reporter est de présenter une vision de l'étranger, la sienne, et qui dépasse le simple cliché. Huret évite à ses lecteurs de rester dans la facilité d'une pensée faite de stéréotypes qui perçoit Autrui uniquement par le biais d'œillères et de constructions idéologiques préconçues. Les territoires qu'il visite ne sont pas colonisés et jouissent donc de leur souveraineté. Jules Huret alors peut étudier à loisir le fonctionnement des sociétés, tant sur le plan institutionnel, économique ou social. Il use à de multiples reprises de comparaisons : « Peut-on comparer l'instruction des officiers allemands avec celui des officiers français ? Les officiers français que j'ai rencontré en Allemagne m'affirment que les nôtres – exceptions mises à part – sont supérieurs au point de vue de la culture générale ..²⁴⁶ ». Le grand reporter se rend dans ces nations afin d'aider ses contemporains à mieux comprendre les enjeux du monde dans lesquels ils vivent. Il multiplie pour cela les comparaisons et recherche sans cesse des compatriotes, plus à même d'expliquer les différences existantes entre leur nouvelle nation et celle de leurs origines. Jules Huret s'entretient également avec des personnalités politiques et militaires de ces nations en raison de sa qualité de journaliste du *Figaro*, participant ainsi à des tractations diplomatiques.

A- Jules Huret à la rencontre des personnalités politiques marocaines

Son premier reportage se déroule au Maroc en 1894 : « Dès la nouvelle de la mort du Sultan du Maroc, *Le Figaro* a envoyé à Tanger un de ses collaborateurs, M. Jules Huret, afin que les lecteurs de ce journal soient exactement renseignés sur des événements qui peuvent avoir pour l'Europe entière un si grande importance²⁴⁷ ». La dépêche parue dans le quotidien du 19 juin 1894 invite les lecteurs à suivre le reportage réalisé au Maroc, en raison de l'intérêt stratégique que représente ce pays aux yeux des puissances occidentales. Le ton est sentencieux, le sujet est d'une « importance » capitale. Jules Huret part au Maroc tel un éclaireur, et participe à l'établissement de relations bilatérales entre les deux nations. Il présente les exportations européennes dans le royaume : « Depuis vingt ans les manufactures européennes exportent, avec un si belle émulation, au Maroc, leurs armes perfectionnées, que les montagnards du Riff et du Tafilet se servent du winchester comme M. le

246 HURET, Jules, *En Allemagne : Berlin*, Fasquelle, Paris, 1913, p.270

247 *Le Figaro*, 19 juin 1894

marquis de Morès lui-même !²⁴⁸ ». A la fin du XIX^e siècle, le Maroc est tiraillé entre un pouvoir progressiste qui permet une ouverture des frontières aux investisseurs et des tribus voulant préserver leur héritage culturel. Jules Huret annonce sa présence sur le sol marocain au comte d'Aubigny, Ministre de France à Tanger et l'avertit de son intention de partir pour Fez s'entretenir avec le Pacha mais le représentant français craint pour sa sécurité. Le grand reporter présente au lecteur les deux facettes du Maroc, celle avec des villes ouvertes sur l'Europe telles qu'à Tanger et les zones désertiques encore inconnues des occidentaux. Huret voyage « à ses risques et périls²⁴⁹ » car les tribus sont en perpétuel conflit, son statut de citoyen français s'effaçant derrière celui de journaliste travaillant pour *Le Figaro*. Vêtu d'un costume arabe, il part en immersion escorté dans le Maroc originel et fantasmé, n'hésitant pas à corrompre un fonctionnaire afin d'arriver plus rapidement. A plusieurs reprises, il parle avec les Arabes : « Je demande à parler et, diplomatiquement, je fais l'éloge de l'hospitalité arabe et du courage des tribus du Rharb..²⁵⁰ ». Jules Huret est parti en expédition en connaissant les modes de communication des autochtones. Son statut d'étranger voyageant afin de rencontrer le Sultan lui garantit une protection de la part du chef du village.

Après de nombreuses péripéties, le grand reporter arrive à Fez, où il s'entretient avec le Pacha. Jouissant de faveurs dus à son statut de journaliste étranger, Huret est reçu sans attendre. Le Pacha lui offre l'hospitalité et le convie au cérémonial du thé. Le Français se comporte en diplomate car il s'adapte à son interlocuteur en respectant les coutumes de son hôte malgré quelques incompréhensions : « L'interprète se croit obligé de m'excuser près de notre hôte : en France, dit-il, on se sert de couteaux et de fourchettes. Le Pacha sourit avec bienveillance. Oui ! Il sait, on lui a dit..²⁵¹ » La conversation s'engage lentement autour de la nourriture, les deux hommes comparant leurs pays respectifs. En effet, le repas est souvent une étape obligatoire dans une visite d'Etat. Jules Huret souhaite savoir comment le Pacha perçoit la France. Il décrit cet échange aux lecteurs en insistant sur la place du langage corporel, instrument au service de la diplomatie. :« « Quelle idée vous faites-vous de la France et de sa civilisation ? » Il hoche la tête lentement, lentement, d'un air demi-condescendant, demi-réticent, et répond enfin : « Bonne...bonne...Mais on est trop pressés, chez vous, de se parler, de se renseigner, de correspondre, d'aller et de venir..²⁵². » ».Le Pacha annonce préférer le peuple français, jugé moins brutal que les Britanniques. Son propos est pragmatique puisqu'il cherche à créer une amitié avec la France, possédant le département voisin de l'Algérie : «... puisqu'elle est sa voisine la plus

248 HURET, Jules, *Tout yeux, toutes oreilles*, « Au Maroc », Fasquelle, Paris, 1901, p.205

249 *Op.cit.* p.215

250 *Op.cit.* p.224

251 *Op.cit.* p.231

252 *Op.cit.* p.232

proche²⁵³ » Il fait ainsi preuve de *realpolitik*. Jules Huret rencontre durant son séjour plusieurs personnalités hautes placées pouvant le renseigner pour mener son enquête sur le devenir prochain de la nation marocaine, et *in fine* de l'Europe. Il cherche à établir des relations bilatérales avec le royaume Chérifien en agissant en éclaireur, grâce à la diplomatie indirecte. Ainsi, il s'entretient avec le vizir et le Ministre des Affaires Etrangères marocain : « N'importe. Ce que je voulais surtout, c'était voir de près le Machiavel marocain, de qui peut dépendre, en somme, d'un jour à l'autre, la paix de l'Europe »²⁵⁴. Jules Huret est lucide et son séjour de près de deux mois lui a permis de déceler les non-dits et les intrigues destinées à le tromper, lui et la France. Les gouvernants marocains n'ignorent pas l'importance que comporte leur pays aux yeux des Européens : « Le ministre rusé chargé de « rouler » les légations européennes et de perfectionner ce petit jeu de bascule qui consiste au Maroc, à opposer successivement les unes aux autres, la France, l'Angleterre et l'Espagne.²⁵⁵ ». Huit ans après, Jules Huret part pour le continent américain.

B- Le séjour américain

La bonne entente établie entre les territoires américains et français est-elle une fiction ? Jules Huret part à la rencontre des communautés d'ascendance française. L'amour pour la France n'a pas cessé d'exister en Louisiane. Un siècle après l'achat de la province par les Britanniques, une fillette se fait la porte-parole des Cadiens, « Français de Louisiane » auprès de Jules Huret. : « Quand vous serez de retour en France, *Le Figaro* pourra dire, par votre plume, que les Français de Louisiane n'oublient pas la mère patrie, et qu'ils l'aiment du plus profond de leur cœur » . Vous figurez-vous cela, à 10 000 kilomètres de Paris ? ²⁵⁶». Cependant les autres Etats américains partagent-ils de même ce sentiment à l'égard de la patrie de La Fayette? Quelles relations entretiennent les Etats-Unis et la France? Afin de présenter avec le plus de justesse possible la nation américaine auprès des lecteurs du *Figaro*, Huret multiplie les exemples comparatifs mais surtout part à la rencontre de ses compatriotes, traits d'union plus ou moins vivace entre les deux pays. Sont-ils pour l'essentiel dans le souvenir de leur terre d'origine, à l'image de cette jeune lousianaise? Son arrivée à New-York, métropole en plein effervescence le fatigue et le besoin de retrouver une présence familière se fait ressentir, désir rapidement assouvi lorsqu'il aperçoit un restaurant : « le restaurant Martin est recherché à la fois pour sa cuisine

253 Op.cit. p.237

254 Op.cit. p.236

255 Op.cit. p.235

256 HURET, Jules, *En Amérique : de New-York à la Nouvelle-Orléans*, Fasquelle, Paris, 1904, p.349

française excellente et pour l'atmosphère de gaieté que nos compatriotes savent toujours mettre autour d'eux quand ils veulent²⁵⁷ ». Nation de Brillat-Savarin, la France est réputée pour sa gastronomie et les cuisiniers qui choisissent de s'y installer reçoivent un très bon accueil de la part des Américains. Les enjeux économiques sont au cœur des préoccupations de son séjour car il doit apporter des réponses aux interrogations de ses lecteurs concernant la menace que représente, ou non, ce jeune Etat. Est-il un concurrent sérieux pour les industriels français? Jules Huret en sa qualité de grand reporter Français, peut facilement contacter des dirigeants expatriés afin d'enquêter. Ainsi, en visite dans deux usines appartenant au domaine de la soierie et de l'automobile, il estime que ces industries sont « menacées », il s'agit d'ailleurs du terme qu'il emploie dans son ouvrage. Les soieries produites aux Etats-Unis se vendent mieux que celles produites en France car la mentalité générale est tournée vers la consommation. De plus, les usines sont largement pourvues en main d'œuvre en raison de l'afflux migratoire. Huret est défaitiste quant à l'avenir du marché économique: « Vous le savez, l'Amérique se prépare à la grande lutte économique qui doit un jour où l'autre éclater entre l'ancien et le nouveau continent. Elle se dit que dans vingt ans sa force industrielle aura décuplé qu'elle aura déjà inondé l'Europe de ses produits et qu'alors il faudra leur trouver de nouveaux débouchés.²⁵⁸ » Les machines françaises sont moins performantes. Jules Huret essaie de défendre les intérêts français à l'étranger et pour cela, expose aux interlocuteurs rencontrés les atouts du savoir-faire français : « Ce règne de l'élégance et de l'art français est tout ce qui reste debout des anciennes prédominances du vieux monde dans le nouveau continent. C'est grâce à lui que la jeune et orgueilleuse Amérique s'incline encore...²⁵⁹».

En tant que « témoin ambassadeur », il représente son pays à l'étranger de façon indirecte et hors des ambassades, ce qui lui permet de découvrir le peuple sans être assujéti à un protocole strict. Ainsi, il parcourt les Etats-Unis, curieux de connaître la considération des Américains mais également des expatriés à l'égard de la France,. Les femmes américaines perçoivent la France au travers de Paris uniquement, la capitale étant la ville du romantisme par excellence. Les enfants du peuple Peaux-Rouges scolarisés ignorent tout de ce pays. Certains expatriés en ont néanmoins un avis critique. En Californie, l'un d'entre eux lui confie ne pas regretter son choix de vie, qualifiant la France de nation défavorisée, où le salaire moyen d'un professeur y est dix fois inférieur. L'Américain d'ascendance française est quelquefois moqué comme ce garçon qu'Huret rencontre et qui lui annonce être brimé par ses camarades parce qu'il parle sa langue d'origine. Le grand reporter confie à ses lecteurs des

257 *Op.cit.* p.18

258 HURET, Jules, *En Amérique : de San Francisco au Canada*, Fasquelle, Paris, 1905, p.86

259 *Op.cit.* p.107

anecdotes parfois surprenantes au sujet des relations qu'entretiennent les deux nations. Ainsi, un consul français déconseille vivement à ses compatriotes de demeurer plus longtemps aux Etats-Unis : « Croyez-moi, prenez le bateau allez-vous en, il n'y a rien à faire ici !²⁶⁰ ». Fort heureusement, les bourdes diplomatiques sont rares et les relations sont cordiales, des échanges se nouent entre eux. Le journaliste français jouit de relations qui lui permettent de rencontrer des personnalités influentes et d'obtenir des renseignements de façon privilégiée, assurant l'exclusivité de ses informations auprès du *Figaro* : « L'ambassadeur d'Allemagne à Washington disait dernièrement dans un cercle diplomatique : - C'est curieux, tout à l'air dirigé contre nous dans ce pays. Il avait raison ²⁶¹ ». Confronté aux problématiques internationales contemporaines, Jules Huret est soucieux de connaître la politique extérieure d'une nation, certes lointaine, mais qui peut être menaçante compte tenu de sa puissance. Lors de son étape à Chicago, il a souhaité s'entretenir avec Monsieur Harper, le président de l'université de la ville et proche du milliardaire Rockefeller, qui n'ignore pas les rouages de la vie politique de son pays. Le grand reporter craint de voir basculer une nation réputée isolationniste vers le militarisme. Monsieur Harper explique à Huret la politique de défense américaine fondée sur la doctrine de la guerre juste : « L'Amérique n'a pas à craindre l'excès. Nous aimons la guerre, mais pour la bonne cause seulement. Nous l'avons prouvé à Cuba et aux Philippines. Après la guerre des Philippines, notre expansion sera terminée²⁶² ». L'universitaire juge ensuite évident et prochain un rapprochement naturel des Etats-Unis avec son voisin septentrional avec qui il partage des valeurs communes, à l'inverse du Mexique. Comment réagit le Canada face à un voisin aussi puissant et risquant de mettre en péril sa souveraineté ? Huret commence par rencontrer des paysans d'ascendance française puis il interroge l'homme politique québécois Henri Bourassa et résume de façon pragmatique la situation : « Dans l'état actuel du Canada, plusieurs propositions peuvent être proposées : l'annexion aux Etats-Unis, l'impérialisme Anglais, la réunion à la France et l'indépendance du Canada²⁶³ ». Henri Bourassa se montre partisan d'une autonomie gouvernementale pour le Canada. Huret est venu dans ce pays afin de constater la nature des relations franco-canadiennes. La réunification de ce territoire à la France n'est pas prévue puisque malgré de nombreuses similitudes, il demeure une différence de mœurs : « L'amour que nous portons à notre patrie d'origine s'adresse plutôt à l'âme nationale de la France (...) qu'à la personne des Français eux-mêmes.. ²⁶⁴ ».

260 *Op.cit.* p.250

261 HURET, Jules, *En Amérique : de New-York à la Nouvelle-Orléans*, Fasquelle, Paris, 1904, p.53

262 HURET, Jules, *En Amérique : de San Francisco au Canada*, Fasquelle, Paris, 1905, p.267

263 *Op.cit.* p.445

264 *Op.cit.* p.450

C- Le grand reportage en Allemagne, une participation de plus en plus active de Jules Huret à la vie diplomatique française

Jules Huret, en sa qualité de Français est-il bien reçu par les Allemands? Ses questions agacent-elles? Journaliste soucieux de comprendre son époque, il interroge de nombreuses personnalités intellectuelles et politiques afin d'obtenir des avis éclairés. Ainsi, il rencontre un noble de Prusse-Orientale : « Je l'entendis soupirer profondément et il ajouta. - ... Le plus beau jour de ma vie sera celui où la France et l'Allemagne seront unies. Il ne pleurait pas, mais il y avait dans sa voix et dans son regard une immense tendresse et aussi une grande mélancolie²⁶⁵». Quelle ne fut pas l'émotion ressentie par Jules Huret lorsqu'il entendit ces mots emplis de fraternité ! Envoyé en reportage par le *Figaro* afin de dresser le portrait d'une nation rivale, il s'interroge sur la nature des relations franco-allemandes en ce début de siècle. Comment les Allemands considèrent-ils la France et ses habitants? Huret enquête, écoute les avis et les retranscrit fidèlement parce qu'il est journaliste, ce qui signifie être un transmetteur d'informations, et ce malgré le ton parfois blessants de certaines de ces remarques. Selon un marchand : « - Le Français ne voyage pas, et quand d'aventure il voyage, il ne connaît pas les langues des pays qu'il va visiter.²⁶⁶ », cela le rend «inférieur». Jules Huret est un « ambassadeur informel », il peut se déplacer aisément hors de son pays car il a acquis la maîtrise de langues étrangères, ce qui lui permet de converser avec cet homme. Le français ne jouit plus du prestige de naguère, du temps où la langue de Molière était celle de l'érudition en même temps que celle adoptée par les chancelleries européennes au XVIII^e siècle. Tout au long de son récit, le grand reporter compare l'Allemagne avec la France concernant les choses, les mœurs, ou les villes. Ainsi, il demande à plusieurs Berlinoises ce qu'ils pensent de Paris : « Pourquoi aimez-vous Paris? Demandais-je à un Berlinoise . - J'aime Paris pour la liberté qu'on y respire.. ²⁶⁷», certains évoquent une ville au riche patrimoine culturel, une ville festive et oisive. Ils expriment les premiers ressentis qui leur surgissent à l'esprit à l'évocation de cette capitale. En questionnant ces personnes, il obtient un aperçu de l'influence et de l'attractivité de Paris en Allemagne. Soucieux de conserver sa méthode d'investigation compte tenu du succès de la parution de son précédent reportage en Amérique, Jules Huret rencontre des industriels et des financiers qui sauront en mesure de répondre aux interrogations des hommes d'affaires lisant *Le Figaro*. « Je demande à M.Thyssen ce qu'il pense de l'industrie métallurgique française. Il me répond que l'opinion générale en Allemagne est que la France a beaucoup gagné depuis quelques années.²⁶⁸ ». Les tensions

265 HURET, Jules, *En Allemagne : de Hambourg aux marches de Pologne*, Fasquelle, Paris, 1908, p.271

266 HURET, Jules, *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, Fasquelle, Paris, 1907, p.83

267 HURET, Jules, *En Allemagne : Berlin*, Fasquelle, Paris, 1913, p. 159

268 HURET, Jules, *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, Fasquelle, Paris, 1907, p.238

entre les deux nations au sujet de la perte de l'Alsace-Lorraine au profit de l'Empire allemand n'empêchent pas M.Thyssen d'évoquer l'idée d'une collaboration industrielle binationale dans la région rhénane, puisque la Ruhr et le bassin du Rhin sont riches en minerais de fer et d'acier. La guerre de 1870 s'efface dans les esprits allemands, le moment est celui du développement économique et de l'industrialisation massive du pays alors en pleine croissance. Cependant, que pensent les Français, hormis les Alsaciens devenus Allemands, qui vivent dans ce pays ? Huret se rend à Friedrichsdorf, à proximité de Francfort, dans un village où vivent des descendants de huguenots installés ici depuis le XVII^e siècle à la suite des persécutions royales. Si la langue maternelle demeure parlée, le sentiment d'appartenance n'est plus : « Les habitants de Français déplantés, n'aiment plus la France, et ont, dès longtemps, cessé de l'aimer. L'Allemagne a pris, dans leur sentimentalité, la place de leur ingrate et intolérante patrie.²⁶⁹».

Durant ces trois années passées en Allemagne, Huret enquête sur l'influence du militarisme sur les habitants. Sont-ils disposés à une nouvelle guerre avec les Français ou au contraire préfèrent-ils négocier au sujet de la conquête de l'Alsace-Lorraine? Deux points de vue transparaissent dans son récit afin de dresser le plus juste et le plus réaliste portrait des mentalités allemandes. Ainsi, un professeur affirme « ...la sympathie des Allemands pour les Français : - Vous êtes le peuple fait pour inspirer aux Allemands les sentiments les plus sympathiques ..²⁷⁰ ». Le grand reporter, jugeant le discours flatteur et frôlant l'hypocrisie, le contredit en affirmant l'attitude égoïste de l'Allemagne dans sa politique étrangère, un comportement qui peut s'expliquer par le Pangermanisme du Kaiser Guillaume II. Au pouvoir depuis 1888, l'empereur souhaite inclure au Reich dans le cadre de sa *Weltpolitik* (politique mondiale) tous les territoires où vivent une population germanophone, l'Alsace-Lorraine marquant la limite ouest de l'Empire. Les propos d'Huret font sourire le professeur pour qui la France ne tirerait aucun avantage à raviver les hostilités. Il choisit de prouver aux Français par l'intermédiaire du grand reporter sa sincérité et lui propose d'échanger une poignée de main en signe d'apaisement entre les deux peuples. Le geste est symbolique, protocolaire, et vise à établir la concorde entre les interlocuteurs représentants de leurs nations. Jules Huret est « l'ambassadeur informel » de la France, acceptant de serrer la main de l'Allemand. L'opinion intime de Jules Huret devient celle de son pays, *Le Figaro* devient le lien unissant les deux. Mais le journaliste refuse d'être crédule. Pacifiste, il accepte ce geste pacifique en refusant la flatterie : « - Serrons-nous la main, fis-je. Mais vous oubliez que vous n'avez pas mandat de réviser le traité de Francfort... et que votre Empereur peut, demain, s'il le veut, déclarer la guerre à la France

269 *Op.cit.* p.145

270 HURET, Jules, *En Allemagne : de Hambourg aux marches de Pologne*, Fasquelle, Paris, 1908, p.343-344

sous le prétexte qui lui conviendra. ²⁷¹ » .

Jules Huret rencontre enfin un financier au propos belliqueux, avec qui il est en désaccord. Face au ton assuré de l'Allemand, il n'hésite pas à lui rappeler les faits : « - Et peut-être aussi parce ce que vous avez pris deux provinces françaises... . - Deux provinces qui avaient été allemandes pendant des siècles..²⁷² ». Les deux hommes débattent en simples citoyens défendant les intérêts de leurs nations respectives, quitte à entrer dans l'offensive. Le financier considère l'Alsace comme étant un territoire acquis pour le Reich. Il juge que la question lorraine peut être sujette à débat mais dans un temps ultérieur. La controverse éclate lorsque l'Allemand présente le chancelier Bismarck en homme pacifiste à l'égard de son voisin depuis 1871, propos réfutés et étayés par des preuves sérieuses de la part de Jules Huret. L'entretien révèle aux lecteurs l'état actuel de l'Allemagne en matière de Défense. L'armée est ainsi décrite comme puissante, elle représente une menace sérieuse pour la France si une guerre, un massacre, devait éclater dans l'immédiat. Ce danger conduit la France parmi d'autres nations européennes à participer à une course aux armements afin d'être en mesure de pouvoir rivaliser avec ses adversaires. Le risque d'un conflit majeur n'est pas nouveau au moment où le grand reporter est en Allemagne. En effet dès 1882, trois nations se sont alliées : l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Italie et forment la Triplice. Les conquêtes coloniales et le poids de l'Empire russe les ont conduit à signer des accords d'entraide en cas de conflit avec la Grande-Bretagne, la Russie ou la France, elles-mêmes formant la Triple-Entente à partir de 1907. Le financier allemand évoque l'idée d'une collaboration entre sa nation et la France car il estime que chacune est en mesure d'apprendre des savoirs provenant de l'autre. Jules Huret se déclare satisfait de la teneur de l'entretien puisque, malgré un interlocuteur décrit comme vantard, celui-ci a été franc. L'information obtenue ne contient ainsi aucun fard pouvant duper le lecteur. Il rencontre également des Alsaciens tel Monsieur Lang à Francfort afin de recueillir leurs points de vue sur une situation dont ils sont les premiers concernés.

Au travers de la question du pangermanisme affiché de Bismarck et de ses successeurs, c'est la question de la « race » qui entre en jeu. L'Allemagne est-elle uniquement composée de populations d'origine germanique? Comme partout en Europe, l'antisémitisme sévit dans le Reich : « - D'abord ils puent, me dit brutalement un chambellan de l'Empereur, leur peau est noire et grasse ; ils me dégoûtent physiquement. Moralement, ils sont plus répugnants encore, du moins pour

271 *Op.cit.* p.344

272 HURET, Jules, *En Allemagne : Berlin*, Fasquelle, Paris, 1913, p.165

nous, Germains²⁷³». Ces propos dégradants sont prononcés par un haut-dignitaire Allemand à l'encontre des Juifs. Au nombre d'environ 615 000 dans le Reich en 1910²⁷⁴ (Huret parle de 900 000 Juifs²⁷⁵), ils sont confrontés à l'antisémitisme à l'instar de leurs coreligionnaires français ou russes. Ces derniers sont victimes de pogroms dès la première moitié du XIX^e siècle. Informé de la situation, Jules Huret est parti enquêter dans cet Empire. Toutefois cette violence s'exprime différemment selon les pays : « L'antisémitisme, en Allemagne, n'a pas le caractère d'une lutte ouverte et légale comme en Russie...²⁷⁶» mais a infiltré en profondeur la société. Le grand reporter veut comprendre quelles sont les raisons de ce phénomène exercé à l'encontre d'un peuple. L'antisémitisme allemand puise ses racines dans le mouvement *völkisch*, terme qui signifie peu ou prou « peuple » (*volk*) au sens le plus large (ethnique, culturel..), et est apparu après la période romantique. Les adeptes des idées *völkisch* accordent une grande importance à la terre, à la nature, au corps et vénèrent les divinités nordiques. Leur souhait est de fédérer le peuple allemand vivant dans un Empire unifié. L'appartenance à la terre nourricière est forte et s'oppose au libéralisme et au socialisme international perçus comme destructeurs. Le mouvement accuse les Juifs d'être matérialistes et inassimilables en raison de leur « impureté raciale ». En effet, l'antisémitisme est à la fois politique, une Ligue antisémite voit le jour en 1879, et « scientifique ». Les Juifs, en raison de leurs origines « raciales » différentes deviennent un objet de curiosité et les conclusions de ces recherches « scientifiques » ont pour objectif de rassurer les Allemands sur cet « ennemi intérieur », en le rendant visible: « Au point de vue psychologique, un observateur allemand les a un jour ainsi classés devant moi : - Il y a, analysait-il, le juif qui ose tout (...). Imprudent, menteur, trompeur...²⁷⁷». Des mesures discriminantes afin de « protéger la race germanique » sont adoptées par un gouvernement qui compte à la fin du XIX^e siècle jusqu'à 16 députés antisémites. Ainsi, Jules Huret explique qu'ils sont exclus de l'armée, de la diplomatie, des hautes fonctions gouvernementales et travaillent essentiellement dans les professions libérales, les banques et les commerces. Le grand reporter interroge des Allemands sur les raisons qui les conduisent à adopter un tel comportement à l'égard de ce peuple. Souvent, le Juif est décrit comme cupide, menteur, communautaire et « anti-Allemand ». Ce qui intéresse Jules Huret est de comprendre « ce qu'en pensent les Juifs ». Il est alors un médiateur indirect entre deux groupes, l'un méprisant violemment l'autre, et tente d'intervenir en faveur des opprimés avec l'espoir d'instaurer davantage de justice sociale en Allemagne. Il continue ainsi

273 *Op.cit.* p.357

274 HOUDAILLE, Jacques, « La population juive en Allemagne de 1852 à 1939 », *Population*, 38-3, 1983

275 HURET, Jules, *En Allemagne : Berlin*, Fasquelle, Paris, 1913, p.389

276 *Op.cit.* p.342

277 *Op.cit.* p.354

un combat mené en France lors de l'affaire Dreyfus où son interview avait pour objectif de réhabiliter le capitaine aux yeux de l'opinion publique. Lors d'une soirée élégante, en compagnie d'un comte, il constate que celui-ci « ... conserve ses mains gantées de blanc toute la soirée. Il veut éviter tout contact impur. Mon indiscrétion va l'obliger désormais à se déganter. Et c'est ainsi qu'un à un tomberont les derniers préjugés antisémites.²⁷⁸ ». Les théories « scientifiques » en faveur d'une supériorité raciale des Germains (Aryens) sur les Juifs influencent les mentalités et les comportements jusque dans les plus hautes sphères de la société allemande. Au début de son enquête sur l'antisémitisme, Huret donne son opinion sur ce peuple. Il déclare être en admiration pour eux suite à la lecture d'*Israël devant les Nation* d'Anatole Leroy-Beaulieu mais annonce quelques lignes plus loin « comprendre et parfois excuser l'antipathie et le mépris dont souffre la race entière²⁷⁹ » en raison du comportement de certains jetant l'opprobre sur le reste de la communauté. Le grand reporter invite les lecteurs à dresser un parallèle avec le sort des Juifs vivant en France et victimes eux aussi de l'antisémitisme.

Son statut de grand reporter travaillant pour un quotidien lu par l'élite européenne, *Le Figaro*, lui permet de rencontrer des personnalités et de devenir, le temps d'une soirée ou d'une entrevue, un ambassadeur temporaire de son pays. Ainsi, Jules Huret est convié à dîner chez le Chancelier von Bülow dans sa propriété. L'Ambassadeur de France en Allemagne Jules Cambon est informé de cette visite et explique dans une lettre adressée au Ministre des Affaires étrangères « (qu') il est probable que j'irai à Norderney vendredi ou samedi. J'aurai avec le Chancelier une conversation un peu plus précise que celle qu'il a eue avec M.Huret, mais qui n'aura pas beaucoup plus de conclusion²⁸⁰». La maîtrise de la langue, l'érudition, le savoir-vivre et son entregent permettent à Jules Huret d'être reconnu en tant que tel par ses interlocuteurs, qui apprécient discuter hors du strict protocole : « ...et me conviait à l'accompagner dans sa promenade quotidienne avec la princesse. Cette gracieuse attention et la perspective d'une longue conversation libre, fouettée par le vent du large me ravirent...²⁸¹ ». Les codes sont en partie rompus. Le sérieux de Jules Huret est loué par le Chancelier en personne qui a suivi avec attention son séjour dans le pays. L'entretien se déroule ainsi entre deux hommes égaux de part leur intelligence, incitant à la confiance les interlocuteurs du grand reporter. L'Ambassadeur français en Allemagne Jules Cambon reconnaît auprès du Ministre des Affaires Étrangères les qualités diplomatique de Jules Huret. Sa mission est d'aider les Français à saisir les rouages de la gouvernance menée par l'Empire allemand. Pour cela, il

278 *Op.cit.* p.347-348

279 *Op.cit.* p.342

280 Lettre particulière de M.Cambon, Ambassadeur de France à Berlin adressée à M.Pichon, Ministre des Affaires Étrangères datée du 23 juillet 1907. Numérisé sur *Gallica*. Document présenté en annexe.

281 HURET, Jules, *En Allemagne : de Hambourg aux marches de Pologne*, Fasquelle, Paris, 1908, p.464

part à la rencontre du Chancelier mais également du cercle intime de Guillaume II, souverain méconnu outre-Rhin. Son souhait est de converser avec des esprits les moins influençables possibles et lucides : « Nous touchions ici à la politique impériale. Il me fallait changer d'interlocuteur. J'ai la chance de connaître un haut fonctionnaire d'Etat prussien que ses voyages ont rendu assez libres d'esprit et qui ne craint pas de parler à un étranger, comme tant de gens- même indépendants en Allemagne. »²⁸² Les noms sont parfois tus aux lecteurs pour ne pas causer de tort à la personne interrogée, Huret faisant preuve de déontologie.

La politique étrangère de l'Allemagne suscite une inquiétude légitime de la part des Français qui craignent un nouveau conflit avec leur voisin. Jules Huret se rend dans cette nation avec la volonté de clarifier leur *Weltpolitik*. Contrairement à la France et à la Grande-Bretagne, l'Allemagne possède peu de colonies, réparties majoritairement en Afrique centrale et australe ainsi que quelques possessions dans le Pacifique. Le *Togoland* et le *Kamerun* fournissent des ressources naturelles tandis que le Sud-Ouest africain-allemand devient une colonie de peuplement. Conquis en 1884, le Sud-Ouest africain voit sa population de l'ethnie Herero massacrée sous les ordres du commandeur des troupes coloniales von Trotha et les survivants exclus par des lois ségrégationnistes. Les Anglais possèdent le port de Walvis bay, ce qui attise les tensions avec les colons allemands : « Les Allemands qui reviennent de là-bas rapportent une haine profonde contre les Anglais. Le seul port de la côte, Walvis Bay, leur appartient. Ils refusèrent de laisser débarquer les troupes allemandes. (...) . Ils sont convaincus que ce sont les agents anglais qui soulevèrent les Herreros.²⁸³ ». Ces conflits localisés aux abords des zones frontalières entre deux Empires coloniaux nécessitent d'être connus de la France, qui est voisine de l'Allemagne en Afrique dans la région du lac Tchad. Les Français se soucient davantage de la situation au Maroc et souhaitent y installer un protectorat. Des militaires sous le commandement de Lyautey sont envoyés au niveau de la frontière algéro-marocaine afin de pacifier la zone soumise aux chefs locaux. Cependant, les ambitions coloniales françaises sont freinées par un discours du souverain allemand prononcé sur le sol marocain défendant la souveraineté de ce territoire face aux vellétés Françaises, ce qui provoque la crise de Tanger en 1905. Jules Huret souhaite éclaircir les motivations allemandes sur la question marocaine avec son interlocuteur le Docteur Burchard, juriste et diplomate. Huret, tel un ambassadeur doit respecter un protocole et s'adresser à lui sous le terme de « Votre Magnificence »: « - Vous devez comprendre, pourtant, me dit le docteur Burchard, que l'Allemagne ne pouvait se laisser considérer plus longtemps par la France, ou du moins par un ministre français, comme une quantité négligeable. ..²⁸⁴ ». Le Reich souhaite à son tour affirmer sa

282 HURET, Jules, *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, Fasquelle, Paris, 1907, p.496

283 HURET, Jules, *En Allemagne : la Bavière et la Saxe*, Fasquelle, Paris, 1911, p.114

284 HURET, Jules, *En Allemagne : de Hambourg aux marches de Pologne*, Fasquelle, Paris, 1908, p.121

puissance sur la scène internationale, ce qui n'est pas sans inquiéter les Britanniques et les Français. Jules Huret doit user de précautions et peser ses mots lorsqu'il interroge les acteurs politiques afin d'éviter tout incident diplomatique risquant d'entacher son propre prestige, celui du *Figaro* mais également celui de la France : « Nous marchions sans nous arrêter. Je voulais aborder les questions de politique extérieure et je retardais toujours le moment d'entrer en matière, par crainte de paraître indiscret.²⁸⁵ ».

La crise majeure entre les populations polonaises vivant à l'est de l'Empire et le gouvernement est une problématique soulevée par Huret et occupe plus de quatre-vingt pages dans ses récits : « Comment pourrais-je, en effet, moi, étranger et passant, trancher ce problème redoutable et compliqué ? Si je dis que, les Allemands manquent de souplesse et les Polonais de philosophie, la crise menace de s'aggraver et de finir par un nouveau coup de force de la Prusse, j'aurai ajouté une banalité aux banalités ordinaires²⁸⁶ ». Victimes collatérales de la politique pangermaniste de Bismarck niant le droit des peuples à se gouverner eux-mêmes, les Polonais vivent au sein de trois Empires : Austro-Hongrois, Allemand et Russe. Cependant bien que soumis à une autorité déterminée à éliminer tout particularisme sur son territoire, les Polonais d'Allemagne conservent un fort attachement à leur identité. Vont-ils provoquer un conflit pour gagner leur indépendance? Surtout, comment se comportent les Allemands face à ces bravades? A travers ces enjeux se dessine en filigrane la question des autres provinces des marches, notamment l'Alsace-Lorraine. Jules Huret a conscience que son travail implique d'être en capacité de faire preuve de discernement afin d'éviter tout ton péremptoire autour d'une question complexe et qui ne dépend pas de son ressort. Il avoue ne pas pouvoir apporter une conclusion claire à son enquête car il souhaite éviter un incident diplomatique mais expose aux lecteurs les défauts caractéristiques de chaque peuple, ceux-ci empêchant de trouver une solution durable à ce problème. Les Français sont invités par Jules Huret à se renseigner sur un enjeu géopolitique majeur : « La Pologne est un os que la Prusse gloutonne ne peut avaler et que pourtant elle ne veut pas rendre. Et voilà le problème dramatique qui se pose ici, au seuil du vingtième siècle, avec une incontestable urgence²⁸⁷ ».

Jules Huret commence par recueillir les doléances des Polonais, parlant français pour la plupart. Ces personnes se plaignent de ne plus pouvoir parler leur langue maternelle et de devoir céder leurs terres aux Allemands en étant expropriés. Le clergé catholique est victime du *Kulturkampf* mené par Bismarck afin de briser l'influence de la papauté sur la société allemande et dont les premiers concernés sont les populations bavaroises et polonaises de

285 *Op.cit.* p.472

286 *Op.cit.* p.446-447

287 *Op.cit.* p.380

l'Empire. Le grand reporter rencontre dans un second temps un fonctionnaire prussien disposé à l'écouter et à plaider la bonne foi de son gouvernement. Jules Huret devient un médiateur entre les deux parties, notant et transmettant les plaintes respectives. Le Prussien cherche à le convaincre du bien-fondé de leur politique en le conduisant dans un village modèle peuplé d'Allemands puis un village polonais misérable. Le contraste est éloquent. Enfin, il retourne discuter avec les Polonais de ce qu'il a vu et entendu. Quelle attitude adopte Huret tout au long des entretiens menés avec les protagonistes opposés? Dans un premier moment, il tend à défendre les minorités polonaises face au fonctionnaire inflexible travaillant au service d'un Empire au faîte de sa puissance, ne possédant que leur version. Cependant, l'argumentation de l'Allemand modère ses jugements, celui-ci comparant la gestion de la situation à celle de la France : « N'obligez-vous pas vos Bretons à parler le français à l'école?²⁸⁸ ». Face à la défense adoptée par le Prussien qui lui expose l'attitude de certains Polonais qui n'hésitent pas à dénoncer leurs compatriotes jugés peu patriotes, Huret constate la complexité de la question. Il les interroge enfin sur leurs velléités d'indépendance, qui s'avèrent négatives mais refusent toute soumission à la domination prussienne. Huret présente les similitudes entre les deux pays et se définit en tant que simple citoyen français : « Nous nous sentons plus près d'eux que des Allemands de culture équivalente et l'on conçoit fort bien qu'ils résistent au fond de leurs âmes...²⁸⁹ ».

D- La reconnaissance internationale du travail de Jules Huret

Le grand reportage réalisé en Amérique et plus encore en Allemagne suscitèrent de vives réactions louant le sérieux et la diplomatie de Jules Huret. Il est ainsi sollicité par l'Ambassadeur argentin à Paris Ernesto Bosch et non par le *Figaro*, preuve de la reconnaissance internationale pour son travail. Jules Huret est mandaté et bénéficie de protection et de recommandations, ce qui le facilite dans son voyage. En contrepartie, il doit dresser le portrait de la nation argentine, grande terre d'émigration méconnue aux yeux des Français. Quelques mois après son arrivée, Buenos Aires célèbre la nation française en ce mois d'octobre 1909. « Les ovations à la France sont devenues frénétiques, assourdissantes, interminables, devant la légation ; les drapeaux français et argentins agités par le peuple se confondaient fraternellement à perte de vue. Les dames jetaient des fleurs du haut des balcons²⁹⁰». Il est convié au banquet clôturant cette journée de festivités aux côtés du Ministre de France et

288 *Op.cit.* p.415

289 *Op.cit.* p.457

290 *Le Figaro*, 27 octobre 1909

de personnalités politiques et militaires du pays hôte. Durant son séjour, il part à la rencontre de ses compatriotes qui ont choisi de s'y installer. Eprouvent-ils un sentiment d'appartenance pour la patrie de leurs ancêtres? Huret explore les provinces de Santa Fe et de Tucuman, à plus de mille kilomètres de la capitale, où vivent d'importants foyers d'origine française. Il est séduit par le cadre bucolique. La plupart des habitants travaillent dans la récolte des oranges et de la canne à sucre et réussissent à s'enrichir grâce à un effort constant. La distance et les mœurs ont rompu le lien avec la France: « Il faut nous résigner. A la première génération le sol, le ciel, le milieu, la langue ont fait des Français émigrés de vrais et purs Argentins²⁹¹. » Ainsi, les enfants nés en Amérique du Sud ne parlent pas la langue de leurs parents et n'éprouvent pas l'envie de quitter leur nation à la quête de leurs origines. Jules Huret souhaite convaincre les lecteurs à investir dans un pays lointain possédant des terres cultivables.. Il visite d'immenses *estancias* des propriétés « grandes comme des arrondissements français ²⁹² » et témoigne de la modernité des installations. Il enquête, présente des estimations chiffrées aux lecteurs en gage de sérieux. Il les informe de la variété de climats qui favorisent une agriculture diverse et leur présente le devenir des émigrants : « Après quelques années de séjour en Argentine, le voilà propriétaire. A son tour, il peut troquer sa bicoque ou son lopin, et commencer son métier de spéculateur... ²⁹³». De 1911 à 1912, *Le Figaro* loue les mérites de l'Argentine dans des réclames parues de concert avec ses articles. L'enquête de Jules Huret contribue donc à entretenir une excellente relation bilatérale entre les deux nations, le symbole le plus marquant étant sans conteste l'ouverture de l'Ambassade de France à Buenos-Aires en 1912.

291 HURET, Jules, *En Argentine : de Buenos-Aires au Gran Chaco*, Fasquelle, Paris 1911, p.216

292 *Op.cit.* p. 520

293 *Op.cit.* p.502

CONCLUSION

« Mon bon ami Jules Huret, qui a entrepris de faire connaître aux Français, en dépit d'eux-mêmes, des pays dont les détourne une criminelle incuriosité, a pu s'attribuer le temps nécessaire pour colliger un nombre incalculable d'observations et les soumettre directement à nos regards selon les lois rigoureuses d'une méthode purement objective²⁹⁴». Les quelques mots de Georges Clemenceau rédigés en 1911 à l'égard de son « bon ami » Jules Huret sont éloquentes tant ils illustrent le professionnalisme du grand reporter tout au long de sa carrière. Dix-huit années durant, *Le Figaro* a envoyé Jules Huret au Maroc, en Amérique, en Allemagne et en Argentine afin qu'il présente avec le plus de justesse possible ces nations étrangères aux yeux des Français qui selon le politicien font preuve d' « incuriosité ». En effet, ils sont coupables de refuser de s'informer dans un monde en plein bouleversement qui va peu de temps après basculer dans la guerre. Le journaliste présente aux lecteurs ses recherches, fruit de longues enquêtes menées scientifiquement sur le terrain puis retranscrites littérairement. L'objectif est de leur soumettre une nouvelle approche d'un pays dénué de stéréotypes.

Les premières années de Jules Huret passées à Paris sont celles de l'apprentissage d'un métier mal défini où la liberté d'entreprendre ne protège souvent pas d'une grande précarité. Il travaille à *L'Événement* puis à *L'Echo de Paris* où il perfectionne son style, associant un récit littéraire dans la plus pure tradition française aux nouvelles techniques américaines introduites en France telles que l'interview, expérimentée précédemment par Charles Chincholle et Fernand Xau. La rencontre avec Joseph Caraguel est décisive pour sa carrière. Les deux hommes échangent autour d'un verre au Café de Flore²⁹⁵. Il encourage Huret à persévérer dans la voie du journalisme et devient son conseiller. La parution en 1891 de son *Enquête sur l'évolution littéraire* menée auprès de soixante-quatre écrivains lui octroie la reconnaissance de ses pairs en raison de son talent d'interviewer.

L'année suivante, Joseph Caraguel recommande son ami à la rédaction du *Figaro*, alors l'un des quotidiens les plus importants du pays. L'esprit novateur de son directeur Francis Magnard permet à Jules Huret d'avoir une totale liberté de ton. Il entreprend une nouvelle enquête cette fois sur la *question sociale*, une problématique qui échauffe les esprits jusqu'en Russie. Jules Huret part ainsi à l'étranger demander l'avis des « théoriciens et chefs de secte » mais également des « capitalistes et prolétaires ». Ses publications sont remarquées par la critique et suscitent la polémique en raison d'un ton quelquefois trop partisan en faveur des idées socialistes. Ses prises de position trop engagées finissent par déranger les successeurs

294 CLEMENCEAU, Georges, *Notes de voyage dans l'Amérique du Sud : Argentine, Uruguay, Brésil*, Hachette, Paris, 1911, p.169

295 HURET, Jean-Etienne, « Jules Huret, témoin de son temps », thèse conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, 1958, p.8

de Magnard, décédé en 1894. Jules Huret est relégué durant cinq années en qualité de simple chroniqueur attiré aux rubriques des Arts et de la Littérature. Il réussit cependant un coup de maître en interviewant en 1899 le capitaine Dreyfus alors étroitement surveillé. L'entretien est un succès.

Influencé dans son travail par le naturalisme ainsi que par sciences humaines et sociales, Jules Huret pratique la méthode de l'enquête à l'instar de nombreux sociologues ou médecins de son époque. Il part sur le terrain carnet à la main afin de noter ce qui lui semble utile à présenter à son lecteur. Ces enquêtes durent parfois plusieurs mois voire années et requièrent de la rigueur. Les entretiens qu'il réalise sont de style directif à semi-directif, ce qui laisse le temps aux personnes interrogées de pouvoir mûrir leur réflexion et de répondre ainsi plus précisément aux requêtes de Jules Huret. Il participe à l'établissement de règles déontologiques et éthiques en choisissant de laisser toutes les voix s'exprimer, y compris celles discordantes. Son souci de vérité l'incite à agir honnêtement puisqu'il laisse publier des droits de réponse à la fin de ses ouvrages. Le grand reporter prouve ainsi qu'il respecte ses lecteurs. Volontiers caustique, il use de nombreux procédés rhétoriques pour capter sans cesse son attention. Les descriptions sensorielles des pays visités et de ses habitants l'entraînent à ses côtés, des parfums envoûtants du Maroc aux abattoirs de Chicago : « Je quitte bien vite cet étouffoir nauséabond où les pas glissent dans les mares de sang²⁹⁶. » .

Jules Huret est envoyé en reportage à l'étranger par sa rédaction avec l'objectif de déconstruire les stéréotypes existants chez ses lecteurs, en raison d'une méconnaissance des autres cultures. Il participe également à l'établissement de relations bilatérales en pratiquant une diplomatie informelle, au Maroc notamment. Huret contribue à aplanir voir à pacifier les rapports franco-allemands trente-cinq ans après l'annexion de l'Alsace-Lorraine par le Reich. Souhaitant comprendre les causes des conflits afin de limiter leur résurgence, il agit en polémologue, bien que le concept de polémologie apparaisse après la Seconde Guerre mondiale sous la plume du sociologue Gaston Bouthoul. En effet Jules Huret s'entretient avec des personnalités politiques ou militaires allemandes sur les raisons qui ont conduit les deux nations à s'affronter directement ou indirectement (lors du coup de Tanger). Ses hôtes le reçoivent souvent comme une personnalité importante représentante de la France. De ce fait, il jouit d'un statut d'ambassadeur « informel » exerçant la profession de journaliste. Jules Huret représente un lien entre la France et le pays étranger, son comportement se doit donc d'être irréprochable afin de ne pas créer un incident diplomatique fâcheux. Jules Huret participe à l'établissement d'un journalisme éthique, avec des principes déontologiques. Il est

296 HURET, Jules, *En Amérique : de San Francisco au Canada*, Fasquelle, Paris, 1905, p.287

soucieux de laisser s'exprimer toutes les opinions, même celles qui lui sont défavorables, préférant combattre celles-ci à l'aide de sa plume acérée à défaut d'user de la censure. Doté de solides qualités rédactionnelles, il contribue à donner ses lettres de noblesse à une profession dédaignée par les écrivains et fut même encouragé à concourir au prix Goncourt en 1905 par son ami l'écrivain Octave Mirbeau, pour son ouvrage *En Amérique : de San Francisco au Canada*, mais sans succès.

Jules Huret joue un rôle important en tant que représentant de la France à l'étranger. Ses compétences sont reconnues par l'ambassadeur de France en Allemagne Jules Cambon. Le chancelier von Bülow reçoit chez lui tour à tour les deux hommes, Huret étant considéré comme un égal. Le grand reporter possède les qualités d'écoute et de compréhension qui sont nécessaires à tout personnel diplomatique. Il sait également faire preuve de discrétion en taisant les noms des notables qui lui demandent. Huret maîtrise les règles de bienséance, appelle par leur titre honorifique les personnes qui en possèdent un, ne s'impose pas pour obtenir une entrevue avec eux. Enfin, il est passé maître dans l'art de l'interview. Ainsi, au travers du grand reporter Jules Huret se dessine la figure d'un ambassadeur modèle, parcourant les nations au nom du quotidien français *Le Figaro*. Grand reporter mais également écrivain et d'une certaine façon diplomate informel ou ethnologue, Jules Huret est un homme de convictions qui tente d'aider les malheureux qu'il rencontre, en Argentine où il réussit à faire démolir une mesure, et ailleurs. Homme engagé, il part sur le terrain et fréquente tous les milieux. Son *Enquête sur l'évolution littéraire* connaît un grand succès en Europe et inspire à Curt Grottewitz son *Enquête sur l'avenir de la littérature allemande* parue en 1892. Les récits de Jules Huret furent connus grâce à Pierre Bourdieu qui le cite dans ses cours de *Sociologie générale* en 1982-1983.

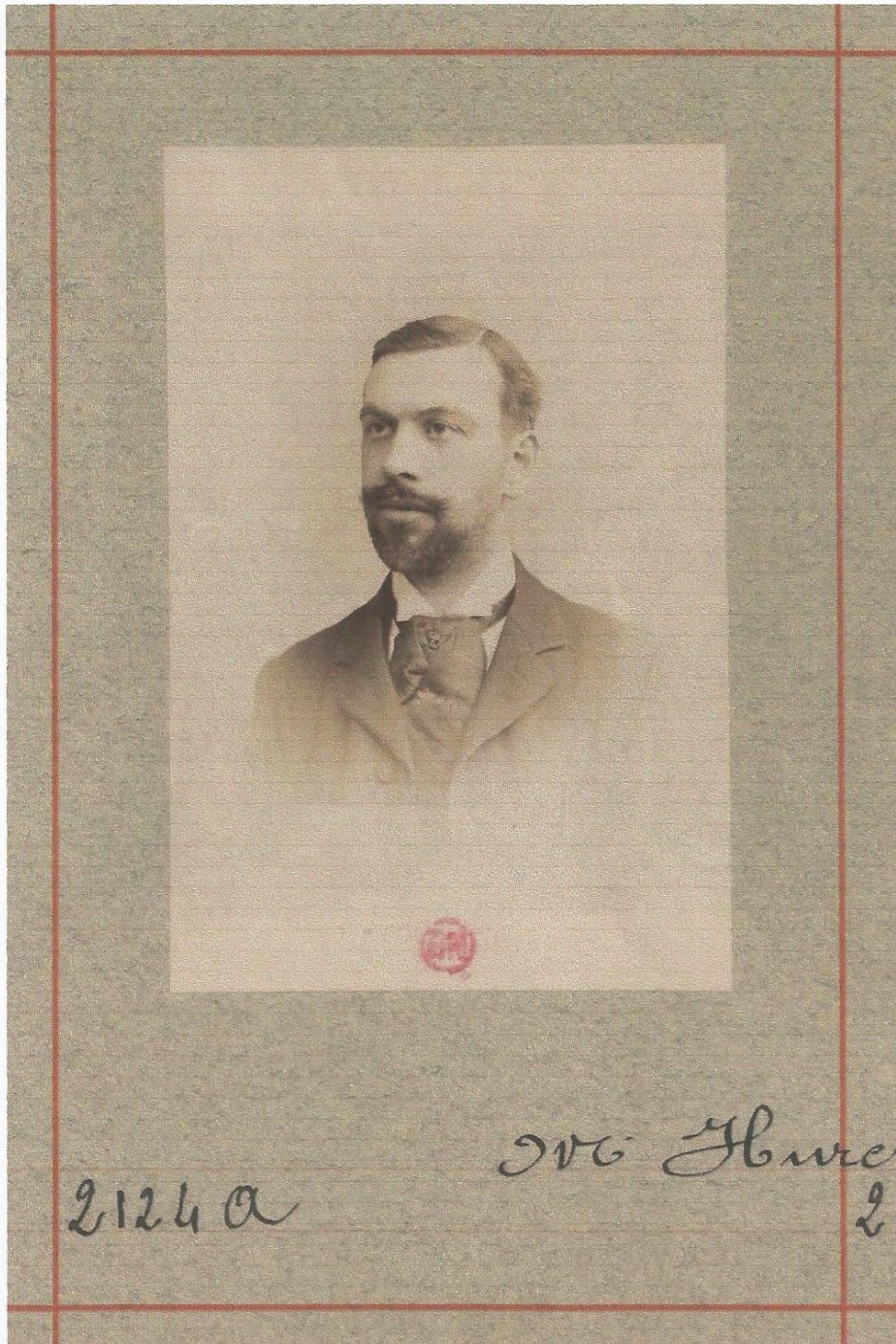
Ce travail de recherche nous permet d'observer les liens étroits existants entre les comportements sociaux pré-requis pour accéder à la fonction de diplomate et ceux nécessaires à la profession de grand reporter à la Belle Époque. Peu de choses différencient la déontologie d'un homme de presse soucieux de préserver l'anonymat de ses sources et celles d'un diplomate.

Le XX^e siècle et ses conflits verront l'essor du grand reportage avec des journalistes tel que Albert Londres. Né en 1884, Albert Londres pérégrine pour *Le Petit journal* dans les Balkans et en Turquie durant la Première Guerre mondiale et choisit de se rendre dans des lieux en marge de la société que sont les asiles ou le bagne de Cayenne. Epris de vérité et dans un esprit semblable à celui de Jules Huret, il dénonce ce qu'il considère être un « châtiment ».

Son enquête est vivement critiquée mais cela ne décourage pas pour autant Albert Londres qui continue à s'engager dans des causes qui lui sont chères en prenant position pour les opprimés tels les Juifs de Palestine vivant alors sans territoire. Londres perpétue ainsi à sa façon le travail de Jules Huret.

ANNEXES

Annexe 1: photographie de Jules Huret réalisée par l'Atelier Nadar, 1910
(<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530979660.item>)



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Annexe 2 : Jules Huret au second procès d'Alfred Dreyfus à Rennes en août 1899, au premier plan. Image issue du blog de la sihad (<https://laffaire-dreyfus.wordpress.com>)



42^e Année - 3^e Série - N° 226
Le Matin de 6 heures à 10 heures - 25 centimes - DÉPARTEMENTS : 20 centimes
Vendredi 22 Septembre 1899
R. DE VILLERMONT
REDACTION
ADMINISTRATION - PUBLICITE
20, rue de Valenciennes
Paris

LE FIGARO

En liberté

LE VOYAGE D'ALFRED DREYFUS

(Par M. Jules Huret)

Je ne sais pas à quel moment de son existence Alfred Dreyfus a été arrêté. Je ne sais pas à quel moment de son existence Alfred Dreyfus a été arrêté.

Le train de la traversée de la mer Méditerranée... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

Le capitaine Dreyfus regarda le ciel... C'était un jour de septembre, un jour de septembre, un jour de septembre... Le capitaine Dreyfus regarda le ciel.

En liberté

LE VOYAGE D'ALFRED DREYFUS

(Par dépêche de notre envoyé spécial.)

Avignon, 21 septembre.

Je ne sais par où commencer le récit des émotions que je viens de vivre, tellement le flot se précipite et déborde de mon esprit et de mon cœur.

Il vient de m'être donné de compatir vingt-quatre heures durant, avec ce que j'ai de meilleur en moi, à la peine la plus effroyable qu'il soit possible d'imaginer dans le destin des hommes.

L'être humain au sort duquel l'élite du monde civilisé s'est solidarisée depuis deux ans, et contre qui se sont liguées toute l'ignorance et toute la méchanceté des hommes, cet être qu'on dirait maudit, qu'à travers les mers ma pensée douloureuse allait rejoindre et plaindre, il est là, devant ma sympathie réelle et profonde...

Toutes les précautions avaient été prises pour que le départ de Rennes du capitaine Dreyfus s'effectuât sans encombre. Prévenu dans la soirée, il avait passé son temps, ne pouvant dormir, à faire ses valises. A deux heures et demie du matin, M. Viguié, directeur de la Sûreté générale, accompagné d'un contrôleur général de sa direction, était venu le prendre en voiture, à la porte de la Manutention, et on s'était dirigé vers la station de Vern, située à dix kilomètres de Rennes.

On n'avait rien vu de suspect autour de la prison; mais après quelques centaines de mètres, en se penchant à la portière du landau, M. Viguié avait aperçu une voiture à lanterne rouge, qui suivait... un journaliste évidemment! Comment faire pour dépister cet indiscret? Le cocher fouetta ses chevaux qui parlent au galop; on arrive ainsi à 500 mètres de la gare de Vern, et on se rend compte qu'on a une longue avance sur le suiveur. On stoppe à un angle de la route, les voyageurs descendent rapidement, se cachent derrière une maison qui borde le chemin, et la voiture, qui ne contient plus désormais que le chef de cabinet du préfet d'Ille-et-Vilaine, continue à rouler dans la nuit.

Cette stratégie a échappé au suiveur. Sa voiture passe bientôt devant le groupe invisible et suit l'autre landau à bride abattue; on se rend alors tranquillement, à pied, à la gare de Vern, toute proche, et on monte dans le train de 4 heures 36, qui vient de Rennes et se dirige sur Châteaubriant. On arrive là à 6 heures 14, on change de wagon, et on débarque à Nantes à 8 heures 17.

J'étais sur le quai à l'arrivée du train. Grâce à quels indices et à quels calculs rigoureux j'avais pu prévoir cet itinéraire, serait trop long à raconter. Pourtant, je n'étais pas sans quelque inquiétude sur la réussite de mon plan. Le quai était désert.

Me serais-je trompé?

Bientôt, je vis s'approcher deux hommes habillés de noir, que je reconnus aussitôt. C'était M. Mathieu Dreyfus et son neveu, M. Paul Valabregue. Mes tuyaux étaient bons; je me tranquillisisai.

Allais-je aborder M. Mathieu Dreyfus que je connaissais fort bien, ou me cacher pour le suivre plus à mon aise.

Je balançais entre ces deux alternatives, j'observais les deux hommes.

Ils regardaient à droite et à gauche, comme s'ils avaient la crainte d'être reconnus. Je me décidai soudain, et je m'approchai.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de M. Mathieu Dreyfus en m'apercevant, je dirai presque son navrement!

Je compris vite ses craintes, et je les calmai.

Je l'assurai que le train qui allait emmener son frère n'aurait qu'un voyageur de plus, et qu'aucune indiscretion de moi n'entraverait la marche du voyage. Il me supplia de tenir ma parole, et je la tins.

A cette heure, le capitaine Dreyfus est blotti au milieu des siens, à l'abri des importuns.

Je peux raconter cette émouvante odyssee, dont tous les détails resteront à jamais fixés dans ma mémoire.

Mercredi, 8 heures 17. — Voilà le train de Châteaubriant qui s'avance; il stoppe; une portière s'ouvre; des hommes en descendant; M. Mathieu Dreyfus se tient à l'écart; puis, quand ils ont fait vingt mètres, il les suit; je l'accompagne.

— Vous l'avez vu? me demande-t-il.

Je n'avais rien vu qu'un ensemble de quatre ou cinq personnes portant des valises et des couvertures, et il m'avait été impossible de reconnaître le capitaine Dreyfus au milieu d'eux.

— Tenez, me dit son frère, le voilà, avec cette couverture?

Je vois un dos voûté, habillé de noir, qui se dirige vers le buffet de la gare.

A cette heure, le capitaine Dreyfus est blotti au milieu des siens, à l'abri des importuns.

Je peux raconter cette émouvante odyssee, dont tous les détails resteront à jamais fixés dans ma mémoire.

Mercredi, 8 heures 17. — Voilà le train de Châteaubriant qui s'avance; il stoppe; une portière s'ouvre; des hommes en descendant; M. Mathieu Dreyfus se tient à l'écart; puis, quand ils ont fait vingt mètres, il les suit; je l'accompagne.

— Vous l'avez vu? me demande-t-il.

Je n'avais rien vu qu'un ensemble de quatre ou cinq personnes portant des valises et des couvertures, et il m'avait été impossible de reconnaître le capitaine Dreyfus au milieu d'eux.

— Tenez, me dit son frère, le voilà, avec cette couverture ?

Je vois un dos voûté, habillé de noir, qui se dirige vers le buffet de la gare.

Au bout d'un instant, nous pénétrons au buffet.

Déjà les voyageurs sont attablés devant des tasses de lait et des croissants. Dans une petite salle, au fond, le capitaine Dreyfus est assis et mange. Son frère s'approche : il le voit ; il se lève, sa bouche s'entr'ouvre pour un sourire affectueux, et les deux frères s'embrassent longuement, sans dire un mot.

Personne autre que moi n'a pu assister à cette scène d'une émouvante et mélancolique simplicité.

M. Mathieu Dreyfus me présente à son frère : le capitaine Dreyfus me tend la main ; je la serre et je lui dis la joie profonde que sa liberté va donner à tant d'êtres pour qui elle sera comme une délivrance personnelle.

Il est habillé d'un complet bleu marine, couvert d'un pardessus noir dont le col bâille derrière, et il est coiffé d'un chapeau de feutre mou noir.

— C'est pour ne pas être reconnu, me dit-il en souriant ; mais cela m'ennuie ; je n'y suis pas habitué et je n'y vois rien !

— Hâte-toi, lui dit son frère, car nous allons partir.

Il se rassied docilement et vide sa tasse de lait, car son estomac ne peut supporter autre chose.

Pendant ce temps, M. Viguié a fait retenir les places de deux compartiments, car à présent le service de surveillance se compose de trois inspecteurs choisis parmi les meilleurs de la brigade Hennion et du contrôleur général des services extérieurs de la Sûreté générale, qui l'accompagnait à Rennes, et à qui désormais incombe la lourde responsabilité du long voyage que nous allons faire.

Le capitaine Dreyfus monte dans un compartiment de lits-toilettes, avec M. Mathieu Dreyfus, son neveu M. Paul Valabrègue, et moi. M. Viguié vient faire ses dernières recommandations, car il ne va plus loin. Le capitaine et M. Mathieu Dreyfus le félicitent de l'habileté et de la prudence déployées depuis le départ de Rennes, et on fait le souhait commun que le reste du voyage s'effectue aussi bien.

Le train s'ébranle à 8 h. 58. Je suis assis en face du capitaine Dreyfus ; mes yeux ne le quittent pas un instant. Je suis surpris de l'effet qu'il me produit.

Je m'attendais, quel que soit mon sentiment sur son cas, à me trouver devant un être qui ne dégagerait aucune sympathie. On l'avait peint comme un être désagréable et hautain, à la voix rocailleuse, à l'œil fuyant. Je me le figurais dur, méfiant, ombrageux, sinon haineux, du moins amer ! Et j'étais prêt à lui pardonner tout cela, je l'avoue.

Or, j'ai devant moi un être aux traits réguliers et fins, à l'expression calme et douce ; sa face très rose lui donnerait un air de grande jeunesse, si le dessus du crâne n'était absolument chauve, et si les cheveux, des deux côtés de la tête, n'étaient tout gris.

L'anémie a affaibli cet être, et ce qui lui reste de sang s'est porté vers la tête, dernier refuge de sa prodigieuse vitalité. Le cou est maigre, les mains sont longues et osseuses, les genoux pointent comme des clous, à travers le drap bleu du pantalon ; la poitrine s'est creusée ; le corps entier serait celui d'un être vaincu, sans l'énergie de la bouche, la carrure du menton, la volonté du regard.

Ce regard est bleu, d'un bleu charmant et doux, limpide et clair ; loin de fuir sournoisement le vôtre, il vous fixe avec assurance derrière les verres du lorgnon, et c'est cet homme dont on a fait un monstre d'hypocrisie, dont un misérable a dit qu'il suait la trahison !

Le train roule vers Bordeaux.

Mathieu Dreyfus regarde son frère, de ses yeux tendres :

— Eh bien ? questionne-t-il. Es-tu à ton aise ? Tu n'as pas froid ?

— Oh non ! Je suis très bien couvert : une flanelle, deux tricots, mou veston, mon pardessus. Je me sens très bien ; et puis, tu oublies la liberté !

— Ah ! c'est bon de se sentir libre, libre, libre ! Ne pas sentir éternellement autour de soi des gens qui épient chacun de vos gestes, de vos mouvements. Cela, tenez, c'est une chose odieuse, insupportable ! Être enfermé ? passe encore ! c'est douloureux, à la longue. Mais l'œil de cet homme, dont on sent à chaque minute, à chaque seconde, l'investigation hostile sur les moindres mouvements de votre corps, durant cinq ans, c'est horrible !

— Ne te fatigue pas trop, fait observer paternellement Mathieu. Tu dois être bien fatigué !

— Laisse-moi, répond le capitaine. J'ai besoin de parler. Pense donc que voilà cinq ans que je ne parle pas ! Et puis, je me sens si bien ! Aucune fatigue, aucune douleur : l'excitation, probablement ; et demain je m'en ressentirai. Mais aujourd'hui je veux faire ce qui me plaît !

Il sourit d'un fin et maigre sourire qui n'est pas de la gaieté — loin de là ! — et qui a plutôt l'air de la détente des nerfs de cette bouche qui dut rester si longtemps crispée.

Rire ! comment pourra jamais rire le capitaine Dreyfus ? Sa vie, soudain abîmée sous le déluge des adversités et des catastrophes, sous l'effroyable chaos des malheurs, conservera pour jamais le poids écrasant de la tristesse. Son sang appauvri ne bondira donc plus jamais joyeux dans ses veines froides ; et, entre le bonheur et lui, se dressera toujours

la mousseline noire de la mélancolie!

Et il a déjà suffi, pour qu'une tristesse apparût soudain dans ses yeux, qu'un nom fût prononcé... celui du général Mercier, cité au hasard de l'entretien. Mercier... Je demande à Dreyfus :

— Quelle impression vous ont faite ses dépositions ?

Lui, brusquement :

— C'est un méchant homme et un malhonnête homme. Mais je crois qu'il n'a pas conscience de la profondeur du mal qu'il fait. Il est trop intelligent pour que je puisse dire qu'il est inconscient. Mais, s'il est conscient mentalement, il est moralement inconscient. Il est amoral.

Le train file à travers la terre féconde de cet admirable pays du Bocage vendéen. Le capitaine Dreyfus regarde la campagne.

— Comme c'est joli cette campagne ! fait-il. Regardez ce petit village, ces coqs, ces poules, ces beaux arbres estompés par la brume ! Pensez que pendant un an, je n'ai vu que le ciel et la mer, et pendant les quatre autres années, que le ciel seulement : un carré de ciel bleu éclatant, métallique, dur et toujours pareil, sans un nuage ! Et quand je suis revenu en France, vous savez comment, la nuit, par une tempête épouvantable, transporté d'un navire dans une baleinière, d'une baleinière dans une voiture, de là dans un wagon, pour arriver enfin dans une prison, à l'aube !

« Ce sont donc les premiers arbres que je vois.

Les paysages se déroulent. Voici une claire rivière bordée de peupliers, un grand bois tout vert ; encore des vignes qui s'étagent sur des coteaux ; une vieille femme lave du linge sur le bord d'une mare ; des clochers blancs et des clochers roux, des meules dorées, des ruines, un petit village paisible qui a l'air en demi-douil avec ses façades blanches et ses toits d'ardoises, des étangs tristes, emplis de roseaux et de nénuphars fanés, et, soudain de larges espaces stériles, pelés, avec quelques maigres sapsins et des ronces qui poussent entre les rocs.

Le capitaine Dreyfus regarde tout cela, comme si c'étaient, en effet, des choses nouvelles pour lui. Il les dévore des yeux.

— J'aurais une joie d'enfant, dit-il, à courir dans ces prairies, à m'amuser avec rien ! Je suis comme un convalescent qui revient à la vie.

Depuis le départ, il n'avait pas cessé de fumer.

— Tu fumes trop, lui dit son frère.

— Laisse-moi fumer ; laisse-moi causer... il y a si longtemps !!!

Nous parlons de la mort de Scheurer-Kestner et il nous dit l'infinie tristesse qu'il éprouve à la pensée qu'il ne pourra remercier jamais, qu'il ne verra jamais cet homme qui a tant fait pour lui et auquel il doit la liberté.

Il rêve un instant, puis il dit :

— Que de beaux caractères se sont montrés dans cette affaire !

— Avez-vous écrit beaucoup de lettres, depuis votre retour ? interrogeai-je.

— Aucune. Je n'ai pas eu le temps. Mais à présent, je vais écrire celles que je dois écrire.

« Pensez que j'en ai reçu plus de cinq mille, depuis mon retour en France, sans compter celles que ma femme a reçues de son côté ! Et des témoignages bien humbles à côté de témoignages bien grands ! Oh ! cela m'a fait du bien ! Des officiers, même en activité, m'ont écrit en signant de leur nom. Un camarade de promotion m'a écrit ces simples mots : « Heureux de ton retour. Heureux de ta prochaine réhabilitation.

« Cela console de bien des abandons, et de l'acharnement inattendu de tant de mes camarades.

« Ah ! que j'ai souffert de ces dépositions où ils venaient spontanément dire des choses sans rapport avec le procès, mais qu'ils croyaient pouvoir me nuire.

« ... Et notez que je ne crois que ce fût par méchanceté envers moi. Non... c'était simplement pour plaire aux chefs ! Ah ! il y a des natures qui se font une idée bien bizarre du devoir ! Au lieu d'entendre par « discipline » l'obéissance sur les champs de bataille ou à la caserne, ils l'étendent jusqu'à l'avilissement de la raison et de la liberté morale. Moi, je n'ai jamais pu me plier à cette discipline-là, et jamais je n'aurais pu croire que ce fût possible chez des officiers !

— Comment expliquez-vous cette animosité contre vous depuis 1894, dans les bureaux de l'état-major ?

— Je crois que la cause en est assez complexe.

« D'abord, et surtout, on me croyait coupable. On n'eût jamais pu soupçonner qu'on se fût lancé si légèrement dans l'erreur.

« Ensuite il y avait l'antisémitisme à l'état latent.

« Enfin mon caractère a pu, en effet, y être pour quelque chose.

« Oui, j'étais assez cassant, mais avec mes chefs, bien entendu, car, au contraire, je m'attachais à montrer le plus d'égards possible envers mes inférieurs. Je ne fréquentais pour ainsi dire personne, et quand j'étais entré à l'état-major, je n'avais fait de visite à qui que ce soit. Je n'étais contenté d'envoyer, par mon ordonnance, ma carte chez le chef et le sous-chef d'état-major, chez le chef et le sous-chef de mon bureau, et c'était tout.

« Je gardais toujours vis-à-vis de mes chefs mon franc parler et mon indépendance. Si un plan, un travail quelconque me paraissait mal conçu, je ne me privais pas de le dire tout haut, au lieu de me croire forcé d'approuver tout, de parti pris, comme je le voyais faire autour de moi, lorsque c'était un chef qui parlait ou qui agissait. Je sais qu'on n'aime pas cela.

« Le colonel Bertin-Mouroit a dit un mot profond à Rennes, en parlant de l'homme admirable du héros qu'est

le colonel Picquart : « On sentait que cet officier ne marchait pas derrière les chefs. » C'est là toute leur psychologie et toute leur morale. Marcher derrière les chefs ! Ah ! si c'était à la guerre ou aux manœuvres, certes oui ! Mais quand il s'agit d'honneur et de devoir, a-t-on besoin de marcher derrière quelqu'un ? N'a-t-on pas sa conscience à soi ?

L'heure du déjeuner approchait. Nous arrivions à La Roche-sur-Yon.

On nous apporta des paniers-réclamés,

très bien conditionnés. Ils contenaient des œufs durs, de la viande froide, une poire, deux biscuits, du chocolat, du vin blanc, de l'eau minérale et deux petits flacons de quinquina et de rhum. Tout cela bien arrangé dans de minuscules boîtes de fer blanc, ou soigneusement enveloppé.

Mathieu voulut l'empêcher de manger de la viande :

— Tu sais bien que le docteur Delbet te l'a défendu ?

— Qu'est-ce que cela fait pour une fois ! Demain je serai sage, mais aujourd'hui c'est vacance !

Sois tranquille ; je me sens si bien ! C'est comme un renouveau.

Et Mathieu Dreyfus consent à tout, comme un papa débonnaire devant un enfant chéri qu'il vient de reconquérir à la vie.

On parlait maintenant de tout, à bâtons rompus.

— Et d'Estershazy, qu'est-ce que vous en pensez ?

Sur un ton tranquille et mesuré, même un peu dubitatif, comme parle un savant qui fait une hypothèse, il répondit :

— Je crois que c'est un escroc, un chevalier d'industrie qui a escroqué sa patrie — ce n'est même pas sa patrie — comme il a escroqué son cousin, ses fournisseurs, mais sans se rendre compte du tout qu'il faisait si mal que cela. Il avait besoin d'argent : voilà le mobile.

Car enfin, continua-t-il en s'animant un peu, à un crime, il faut un mobile ! Quel eût été le mien ? On ne m'a jamais vu toucher une carte ! je n'étais donc pas joueur. On a dit que j'étais un débauché : comment expliquer alors que je suis sorti de l'École avec le numéro 9 ? Ne sait-on pas le travail forcé exigé par les examens ? Comment peut-on allier le travail et la débauche ?

« Le général Mercier a dit que la recherche du mobile d'un crime, c'était du domaine de la psychologie, et que nous étions sur le terrain judiciaire. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'ai jamais été magistrat ; mais il me semble que la première chose à faire, quand on a des soupçons sur un criminel, c'est de découvrir le mobile de son crime. C'est du bon sens, cela !

Il haussait les épaules. Sa voix un peu grave montait dans le silence du train arrêté.

Alors il baissa la voix et répète à plusieurs reprises, en appuyant sur les mots :

— Du bon sens, du simple bon sens.

Le train repartit, et le capitaine continua :

— C'est comme cette théorie du Conseil de guerre : les circonstances atténuantes ! La trahison envers la patrie est le plus grand crime que puisse commettre un être humain. Un assassin, un voleur peuvent s'excuser dans une certaine mesure. Leur crime n'est qu'un crime contre une individualité : la trahison est un crime contre la collectivité. Il n'y a pas de circonstances atténuantes. Dire cela est une monstruosité !

— Quel effet vous a fait le verdict ?

La voix baissée soudain, et triste, il dit :

— Ça été d'abord une douleur profonde, puis de la stupéfaction, puis une sorte de réconfort très doux, en apprenant que deux officiers avaient eu le courage de me déclarer pleinement innocent.

Je jure que ces deux braves officiers ont eu raison.

En parlant, Dreyfus a deux gestes : quand il raisonne, son pouce et son index arrondis se touchent par l'extrémité ; quand il s'emporte ou s'exclame, sa main s'ouvre tout entière, les doigts écartés, comme le font tous les êtres sincères et francs.

Son frère l'interroge :

— Quel est exactement le climat là-bas ?

— 45 à 50 degrés le jour, et jamais au-dessus de 25 la nuit.

« Et c'est cela qui est le plus terrible et le plus exténuant car, au pis aller, on peut supporter la chaleur, mais à la condition de respirer de temps à autre de l'air un peu plus frais. Là-bas, jamais !

— Et vous n'avez jamais rien su de ce qui se faisait en France pour vous ?

— Jamais un mot, un seul mot !

« De temps en temps, les rigueurs redoublaient. Je sais à présent que cela coïncidait avec les déclarations des ministres de la guerre !

« Chaque fois que l'un d'eux montait à la tribune et déclarait que j'avais été justement et légalement condamné, j'en sentais le contre-coup par l'intermédiaire des géoliers.

« On me supprimait des vivres, ou la lecture, ou le travail, ou la promenade, ou la vue de la mer, et, finalement, la marche... avec la double boucle ! »

Mathieu Dreyfus regardait tout ému son frère tandis qu'il parlait.

— Croyez-vous ? dit-il, et n'est-ce pas effrayant ? Heureusement que nous n'en savions rien ici. Car nos efforts s'en fussent trouvés gênés. Si nous avions su qu'à chaque pas en avant vers la vérité il souffrait davantage, peut-être eussions-

qu'à chaque pas en avant vers la vérité il souffrait davantage, peut-être eussions-nous mis moins d'ardeur!

— Mais quel prétexte vos geôliers vous donnaient-ils?

— Aucun. Et je ne leur demandais pas — je ne voulais rien devoir à ces gens — et puis, comme je n'acceptais pas ma condamnation, pas plus la déportation à la vie qu'une semaine ou qu'un jour de reclusion, je ne pouvais pas discuter sur la peine qu'on m'appliquait, car c'eût été la reconnaître, et je ne le voulais pas.

Ces mots sont dits avec une fermeté extraordinaire, presque avec dureté.

— Un jour pourtant, reprit-il, le jour

où l'on me mit les fers aux pieds, je demandai la raison de cette mesure barbare. On me répondit : « Mesure de sûreté. »

« C'était le lendemain du jour où Daniel avait organisé le simulacre de la tentative d'enlèvement.

« Oh ! je m'en souviens de ce soir-là... Il était neuf heures. J'étais couché quand j'entendis des coups de feu, du vacarme autour de moi. Je me dressai sur mon lit et je criai : « Qu'y a-t-il ? Qui est là ? » Personne ne répond ; mon garde se tait ; je ne bouge pas, grâce à je ne sais quelle intuition. Bien m'en prit : j'étais à l'instant fusillé.

— Et alors vous vous figuriez que le général de Boisdeffre s'occupait de vous ?

— Oui. Je reconnais que je m'étais trompé.

Rentreriez-vous dans l'armée si, légalement, vous en retrouviez le droit ?

— Non, le soir même de ma réhabilitation je donnerais ma démission.

— En somme, croyez-vous à une erreur ou à un complot ?

— Je crois qu'au début, jusqu'au Conseil de guerre de 1894, c'est-à-dire jusque vers la fin de l'instruction, on croyait, du moins la plupart des gens qui y étaient mêlés, croyaient à ma culpabilité. Mais au Conseil de guerre c'est autre chose. Je suis certain qu'à partir de ce moment-là comme on a senti qu'on s'était trompé, on a eu peur d'être accusé de légèreté et on a accumulé contre moi machinations sur machinations. D'ailleurs la preuve est faite par le capitaine Freystätter.

« On a livré derrière mon dos des documents qu'on savait faux, pour me faire condamner.

« Quand le capitaine Freystätter a dit cela à Rennes et qu'il a prononcé le mot de « dépêche Panizzardi » de sa voix tranquille, j'ai frémi de tout mon être.

« Comment avait-on pu faire une chose pareille ? »

En me racontant cela, les yeux du capitaine Dreyfus s'ouvrent tout grands, éfarés, et il s'avance peu à peu vers moi comme pour mieux me communiquer l'horreur dont il est pénétré.

Je questionne encore :

— Vous parlez dans certaines lettres de votre peur de la folie. Comment en effet dans l'inaction, le corps malade, sans livres, et sans nouvelles de votre sort, avez-vous fait pour résister à la folie ?

— En 1896-1897, comme j'avais résolu de vivre, j'ai enlevé de ma table les photographies de ma femme et de mes enfants dont la vue me faisait mal et m'affaiblissait. Je ne voulais plus les voir et je suis arrivé à ne me les figurer que comme des symboles, sans leur figure humaine dont la pensée m'amollissait trop. Je ne voulais pas faiblir.

« Quand on a un devoir il faut le remplir jusqu'au bout, et je voulais vivre pour ma femme et mes enfants.

« C'est comme pendant le procès de Rennes où j'avais besoin de tant de force, eh bien ! je n'ai pas voulu relire mon journal de l'île du Diable, pour ne pas m'attendrir sur moi-même et conserver mon énergie.

« Car — et il répète cela plusieurs fois de suite — quand on a résolu de faire son devoir, il faut aller jusqu'au bout ! »

Et son bras martèle ces mots avec force.

— Savez-vous, continue-t-il, ce qu'il y a de plus fatigant dans des luttes comme la mienne ? C'est la résistance passive.

« Avoir lutté comme mon frère pendant cinq ans, c'est exténuant en effet ; mais au moins l'effort amène un résultat ; on bouge, on va, on crie, mais on agit ; tandis que la résistance passive, qui a dû être la mienne est plus usante encore, plus déprimante, parce qu'elle exige l'effort de toutes les minutes de la vie sans exception d'une seule minute. C'est cela, avec l'absence de fraîcheur, qui m'a le plus usé.

— Mais vous avez dû avoir des cauchemars terribles ?

— Oh oui ! souvent ! Je les ai écrits dans mon journal, mais je ne saurais pas me les rappeler à présent.

« Quand le gardien m'entendait parler haut, la nuit, il venait jusqu'au pied de mon lit écouter les paroles que je prononçais, pour les répéter le lendemain, dans son rapport au gouverneur. »

Nous approchions de Bordeaux ; le capitaine regarda de nouveau le paysage.

— Oh ! les belles vignes ! s'exclama-t-il.

Et continuant à parler doucement, les yeux errant sur la campagne, il dit :

— C'est une douceur, un apaisement, quand le soir tombe ainsi. Voyez quel charme ont ces brumes légères qui enveloppent ces arbres !

— Qu'allez-vous faire à présent, capitaine ?

— Je veux vivre seul avec mes enfants et ma femme.

« Mes enfants sont ma plus grande joie sur la terre, désormais ; l'aîné se souvient, paraît-il, de moi. La plus jeune n'avait que quelques mois en 1894 ; je ne la connais donc pas. Je n'ai pas voulu les voir à Rennes, pour ne pas laisser dans leur jeune esprit l'image triste de la prison, car il ne faut pas attrister l'imagination

des enfants. Mais je vais les voir dans deux jours avec une bien grande joie.

» Je veux les élever moi-même, avec leur mère, faire leur instruction et leur éducation.

» Quand mes enfants étaient petits, je me faisais une fête de causer avec eux, de les former dès le jeune âge. Malheureusement, les événements ne l'ont pas voulu. Mais j'espère me rattraper. »

4 h. 38, Bordeaux. — Le voyage va-t-il se continuer aussi bien jusqu'au bout ?

Pas tout à fait, hélas ! La *Gironde* a reçu de Rennes une dépêche annonçant que

le capitaine Dreyfus est parti pour Nantes, et les confrères locaux en ont déduit qu'il allait descendre vers Bordeaux. Les voilà, en effet, qui cherchent à reconnaître le capitaine ; mais nous passons vite parmi la foule, et M. Mathieu Dreyfus seul est reconnu.

Nous entrons immédiatement à l'hôtel Terminus, qui ouvre sur le quai de la gare, et nous montons nous débarbouiller dans une chambre.

Nous sommes brûlés. Tout l'hôtel est prévenu aussitôt, nous nous en apercevons à la mine des domestiques, qui nous dévisagent.

Il faut pourtant dîner et continuer notre route.

Nous nous faisons servir dans un salon et nous dinons sous l'œil curieux du maître d'hôtel, très ému. Le capitaine, toujours rêveur, répète :

— Je ne comprends pas encore comment on a pu m'accuser d'un crime pareil !

Les agents de la Sûreté générale nous font savoir qu'ils nous attendent. Nos billets sont pris pour Cette. On dit au chef de gare que nous allons là nous embarquer pour l'Espagne, et nous espérons qu'il répandra cette nouvelle pour détourner les curiosités de la route.

Mais c'est en vain : une centaine de personnes stationnent sur le quai, vis-à-vis la porte de l'hôtel Terminus.

Le service de la Sûreté a l'idée de nous faire sortir dans la rue et pénétrer sur les quais par le chemin du public, qui est solitaire en ce moment. Ainsi faisons nous. La foule, surprise, a à peine le temps de nous voir monter dans nos compartiments, sans pouvoir distinguer celui que cherche sa curiosité.

Cinq minutes encore nous restons là. La foule ne profère pas un seul cri. On signe des temps calmes !

Puis le train s'ébranle à sept heures 38, sans l'ombre d'un murmure. Seulement, à cinquante mètres de là, un employé de la gare crie :

— Bravo

Tandis que, de l'autre côté du quai, une voix crie :

— A bas Dreyfus !

Cela se balance.

Désormais on savait donc que le train portait le capitaine Dreyfus. Et tout le long de la portière du lit-salon dont les stores étaient baissés, tranquillement étendu près de son frère, le capitaine essayait de dormir pour la première fois en liberté !

La nuit se passa bien.

Et quand le matin, à cinq heures, nous révîmes le capitaine, il était reposé, content, heureux comme la veille, plus heureux même d'approcher du but final.

Je n'ai pas encore dit que ce but était Carpentras où la famille Valabrégué possède une jolie propriété fort bien située, entourée d'autres propriétés amies et où M. Mathieu Dreyfus et Mme Lucie Dreyfus avaient résolu d'abriter le capitaine sitôt sa libération.

Il fait jour. Le soleil se lève au milieu des nuages empourprés de l'horizon.

Je vais faire mes adieux au capitaine qui regarde par la vitre le merveilleux spectacle.

Je mets la conversation sur son état d'âme d'aujourd'hui.

Il me dit :

— J'ai été la victime des idées, je n'en conserve aucune amertume, je n'ai pas de haine pour ceux qui m'ont fait tant de mal ; je n'ai pour eux que de la pitié.

» Ce qu'il faut nous dire, c'est qu'il faudra que de pareilles choses ne se reproduisent jamais plus pour personne. »

Je lui demande :

— Savez-vous l'intensité des sentiments que votre malheur a fait naître ? Vous savez que des gens vous haïssent, mais vous savez qu'il en est beaucoup d'autres dont le cœur compatit à votre sort, ardemment.

— Il ne faut pas se mettre en scène soi-même... Je représente aux yeux d'êtres sensibles une partie de la souffrance humaine, mais une partie seulement, et je me rends compte que c'est la bonté naturelle des êtres qui s'émeut à ce symbole que je personifie.

— Vous allez demeurer à Carpentras ?

— Oui, jusqu'à ce que je sois remis et bien reposé.

» Je n'ai pas voulu aller à l'étranger, comme j'en aurais eu besoin. L'accueil qu'on eût pu m'y faire aurait eu l'air de représailles contre la patrie, et je n'ai pu m'y décider. »

Nous n'avions pas encore parlé de la grâce : il était temps d'y penser !

— Je n'ai pas demandé la grâce, dit-il, mais je l'accepte comme un allègement à ma douleur et à celle de ma femme, car nous avons bien besoin d'un peu de répit.

» Mais cette grâce n'enlève rien à mes résolutions de poursuivre ma réhabilitation. Je ne connais pas l'injure ni la menace, mais je ne connais pas non plus la faiblesse. Je parle de la faiblesse morale... Ne faut-il pas que l'âme domine le corps ? »

Avignon. — Le train stoppe. Nous descendons tous.

En vingt pas, nous sortons de la gare. Deux landaus attendent.

Un domestique prend les bagages. Le capitaine, M. Mathieu Dreyfus, M. Paul

Valabrègue montait dans une voiture ; les inspecteurs de la Sûreté générale, dans l'autre.

Nous échangeons une dernière poignée de main par la portière, et voilà le cortège historique qui disparaît bientôt sous les grands arbres...

Jules Huret.

P. S. — Carpentras est à vingt kilomètres d'Avignon. Ce matin, le préfet de Vaucluse a téléphoné au maire de Carpentras pour l'avertir que le capitaine Dreyfus était dans ses murs et le prier d'aviser aux mesures de police à prendre

pour sa sécurité et le bon ordre. Le maire de Carpentras a répondu qu'il était assuré des bons sentiments de la majorité de la population à l'égard de la famille Valabrègue, très aimée dans le pays, et qu'il répondait de la tranquillité et de l'ordre. Je suis persuadé que le maire a pleinement raison.

Dreyfus à Carpentras

(LES MÉRIÈRES DE NOTRE ÉVÈQUE SPÉCIAL)

Carpentras, 22 septembre.

Je suis allé, cet après-midi, à la Villemaurie où se trouve le capitaine Dreyfus, au quartier de Carpentras, situé à dix minutes du centre de la petite ville. On est à la campagne.

J'étais venu d'Avignon le ce matin, en voiture, et j'avais fait le même chemin que lui. Hier, au moment où nous nous étions séparés à la gare.

Ce chemin est admirable : c'est vingt kilomètres de joie pour les yeux. Les arbres sont magnifiques, les champs sont plantés d'oliviers, de mûriers, de caucaniers, de figuiers, de vîgnes ; au à un moment devant soi, à l'horizon, les monts Ventoux qui sont dorés sans le soleil. On rencontre souvent de vieilles murailles, d'antiques portes crénelées, délaissées de blancheur.

De petits villages s'égrènent dans la plaine. On dirait des villages orientaux, tant le soleil donne d'éclat aux pierres, tant l'air est bleu, surtout contre à Entraigues où l'on voit s'élever, du milieu des constructions blanches et des toits presque plats, une petite tour carrée qui a l'air d'un minaret.

J'ai revu en arrivant les trois inspecteurs de la Sûreté générale qui nous ont accompagnés durant tout le voyage, et qui attendent que le capitaine Dreyfus soit tout à fait installé pour retourner à Paris.

Ils n'ont pas l'air bien présumé : ils savent que la population est bonne, qu'il n'y a rien à craindre, et ils se considèrent un peu comme en villégiature.

Leur plus grande stipitation durant tout le voyage a été d'entendre leur ancien prisonnier causer avec M. Vignat, de Rennes à Nantes, de peinture, d'architecture, de poésie. Jamais ils n'auraient cru qu'il fût possible à un homme enfermé depuis cinquante ans dans de si terribles conditions, d'avoir conservé une telle netteté d'esprit.

Pour aller du centre de la villa à Villamaurie, on longe une sorte de long boulevard planté d'arbres ; on traverse un petit pont de pierre, et on trouve alors, au plein campagne, une avenue qui est fermée par un mur qui nous à la propriété de M. Valabregue, beau-frère des Dreyfus.

On trouve à droite une petite grille de fer ouverte dans le mur ; un domestique s'y tient, sympathique Corbière qui fait monter jolis blancs.

On me fait entrer. Je traverse quelques petites allées d'un joli jardin plein de fleurs, et je vois, à travers les verdure, M. Mathieu Dreyfus au milieu d'un cercle assez nombreux.

Il me présente ; c'est une partie de la famille : deux sœurs d'Alfred Dreyfus, Mme Valabregue, M. et Mme Kahn et Mme Mathieu Dreyfus.

Toutes les figures sont rassérénées ; les yeux sont d'un heureux ; les bouches ne cessent de sourire comme dans une béatitude très douce.

On me dit que le capitaine Dreyfus repose. La messe lui fait beaucoup de bien, paraît-il, et on ne le dérange pas avant quatre heures.

Mme Lucie Dreyfus, qui est arrivée à minuit, ne le quitte pas ; les enfants seront là demain avec les grands-parents.

Puis, quand M. Mathieu Dreyfus aura quitté Villamaurie, au milieu de la semaine prochaine, ses deux autres frères à Mulhouse et de Belfort viendront à leur tour, car, malgré que la maison soit grande, il est impossible de loger toute la famille à la fois, car elle est nombreuse : quatre frères et trois sœurs !

Il paraît que le capitaine Dreyfus a, pour la première fois, pu supporter un peu de nourriture.

— C'est l'émotion de demain que je redoute, dit l'une des sœurs.

— Non, répond une autre ; je ne crois pas que les bonnes émotions puissent faire mal ; et puis, il est prouvé que les petits arrivent, sans avertis n'auront pas de surprise.

Je demande si on racontera la vérité aux enfants ?

On ne sait pas encore ; rien n'est décidé ; le capitaine avisera lui-même. En tous cas, on ne dirait rien à la petite fille qui est trop jeune et ne comprendrait pas ; mais le petit garçon, qui a huit ans, est très avancé, son esprit est ouvert et sa sensibilité déjà grande.

Un jour, au Bois, où son oncle l'avait mené, il va cueillir une fleur et la rapporte en disant :

— C'est pour père, quand il revient !

L'oncle se délaurne et fondit en larmes.

Une autre fois, Mme Valabregue, étant à Paris, lui dit :

— Si tu veux, je t'emmène à Carpentras avec moi.

Avec la spontanéité de son âge, l'enfant accepte, sourit tout joyeux à la chambre de sa mère, et lui dit :

— Maman, il faut faire ma valise, car je pars à Carpentras avec tante !

Mais aussitôt il regarde sa mère, se représente sans doute sa tristesse solitaire, car il lui saute au cou, en disant :

— Non, mère, je ne partirai pas. Je ne veux pas l'abandonner !

Ce petit, assurant ses tantes, est le portrait vivant de son père.

M. Mathieu Dreyfus a l'air un peu reposé, mais il conserve toujours cette ride douloureuse qui va de l'aile du nez aux commissures des lèvres.

Cet homme admirable raconte son calvaire de cinq années ; c'est effroyable ! Je ne veux même pas essayer d'en rien dire.

Il reçoit des dépêches extraordinaires. En ce moment, un Anglais lui propose un million pour publier un livre sur l'affaire.

Il se contente de hausser les épaules. La conversation nous a menés jusqu'à quatre heures.

Le capitaine descend sous la marquise vitrée où nous nous trouvons, devant la maison.

Mme Dreyfus le suit, elle a l'air heureux, avec quelque chose de craintif encore dans l'expression de ses traits.

Je lui rappelle une audience du procès Zola, le jour de la déposition de Scheurer-Kestner devant la Cour d'assises. Ce brave homme sortait de la salle d'audience et venait rejoindre Mme Lucie Dreyfus dans l'une des petites salles des témoins. Il était dans un état de surexcitation extraordinaire, il disait tout haut, avec des grands gestes :

— J'ai tout dit ; j'ai tout dit !

Mme Dreyfus l'écoutait parler, les yeux noyés de larmes de gratitude, les lèvres tremblantes !

Je lui rappelle tout cela.

— C'est vrai, dit-elle, c'est vrai. Oh ! le brave homme ! Quel malheur que cette mort !

Dans le récit hâtif que je vous ai télégraphié hier, je n'ai pu vous parler que brièvement de l'impression que m'a faite le capitaine Dreyfus, pressé que j'étais de ne rien omettre de ses paroles, les premiers qu'il prononçait librement depuis cinq ans.

Je vous ai dit la netteté de son intelligence, la régularité des traits, l'énergie des os de la face, son dos voûté, sa poitrine rentrée.

Je voudrais ajouter à ce portrait ce que j'ai découvert aujourd'hui seulement, après avoir vu ses deux sœurs et son frère, côte à côte. C'est l'expression de santé indiscutable qui se trouve dans la physiologie de toute la famille, et qui se lit sur la sienne également.

L'expression générale est froide au epos — voilà tout ; mais s'il sourit —

comme tout à l'heure, vous y découvrez la bonté.

Sa voix, qui est grave, est à l'ordinaire un peu autocratique. C'est celle d'un professeur sévère, mais pas méchant. Les interruptions sont tout à fait celles qui tombent des chaires professorales. Elles sont affirmatives, mais on n'y découvre aucune brutalité. C'est la tournure d'esprit qu'on retrouve dans la voix.

Le capitaine Dreyfus s'est assis dans un fauteuil d'acier.

Il me dit, presque aussitôt, sur un ton aimable et surpris :

— Alors, décidément, vous m'avez interviewé ? Vous savez que mon frère ne m'en avait rien dit. Il l'avait oublié. Eh bien ! ce sera ma première interview.

Tout le monde a les yeux fixés sur le capitaine. On le regarde, on sourit, et je m'aperçois que j'assiste en ce moment au plus émouvant spectacle qui puisse ravir une âme humaine : la réunion de ces dévouements si grands, de ces affections si passionnées autour d'un être qu'ils ont cru perdu, pour lequel ils ont si ardemment, si héroïquement lutté !

Une douce lumière parfumée vient du jardin, le soleil se joue sur les vitres de la marquise, la voix du capitaine s'élève :

— On dirait que je rêve, dit-il.

Et il répète :

— On dirait que je rêve !

« En somme, je ne suis pas encore libre ! Je sens que je ne m'appartiens pas encore ; je me laisse conduire comme un enfant, je ne me rends pas encore compte des menus faits de la vie. »

Je lui demande à quel moment son premier espoir lui est né. Là-bas, dans cette île du Diable qui est désormais si saine, il me répond :

— Le 10 novembre de l'année dernière, quand j'ai reçu la dépêche de la Cour de cassation ainsi conçue : « Le déporté Dreyfus est informé que la Chambre criminelle de la Cour de cassation a déclaré recevable en la forme sa demande en révision du procès de 1894. » Je n'ai pas compris ce que cela voulait dire. J'ai considéré cette dépêche comme une sorte d'accusé de réception de mes nombreuses pétitions, puisque j'ignorais tout, la ni sur la révision, etc., etc.

« Pour moi, » recevable en la forme » voulait dire « en la forme juridique ».

« Mais n'importe ! Un espoir m'est arrivé ce jour-là.

« La sensation que j'ai eue alors a été celle d'une fin possible, compréhensible ? »

« Jusqu'alors je ne voyais pas de fin. Le jour-là j'ai entre aperçu une fin. »

« C'est tout. Je ne me suis rien imaginé d'être chose. »

M. Mathieu Dreyfus me dit que son frère, pour avoir tant parlé avec moi avant-hier, avait la voix tout enrouée

avant-hier, avait la voix tout enrouée en arrivant à Carpentras.

Je devine qu'on craint de la voir se fatiguer, et qu'on veut lui doser les efforts de toute sorte. J'arrête mes interrogations, et je vais faire le tour de la propriété avec M. Mathieu Dreyfus.

Cette propriété est très grande. Elle contient dix hectares de prairies, de vergers, de vignes, de champs ; elle est close de toutes parts. De nombreuses allées la sillonnent. On y est très abrité.

Je vois des champs de fraisiers, de grands espaces remplis de courées, de melons, d'aubergines, de tomates, de haricots. Voici un pommier, voici un figuier dont nous goûtons les fruits savoureux ; voici de superbes melons, en voici de plus petits qui sont meilleurs, et partout des arbres superbes, des platanes ombrageux, de hauts cyprès aux branches serrées, des arnes ; un petit ruisseau coule au milieu des prairies et des peupliers.

C'est là, sous ces ombres et sous ce soleil tempéré, que le capitaine Dreyfus saugera à ses tortures passées.

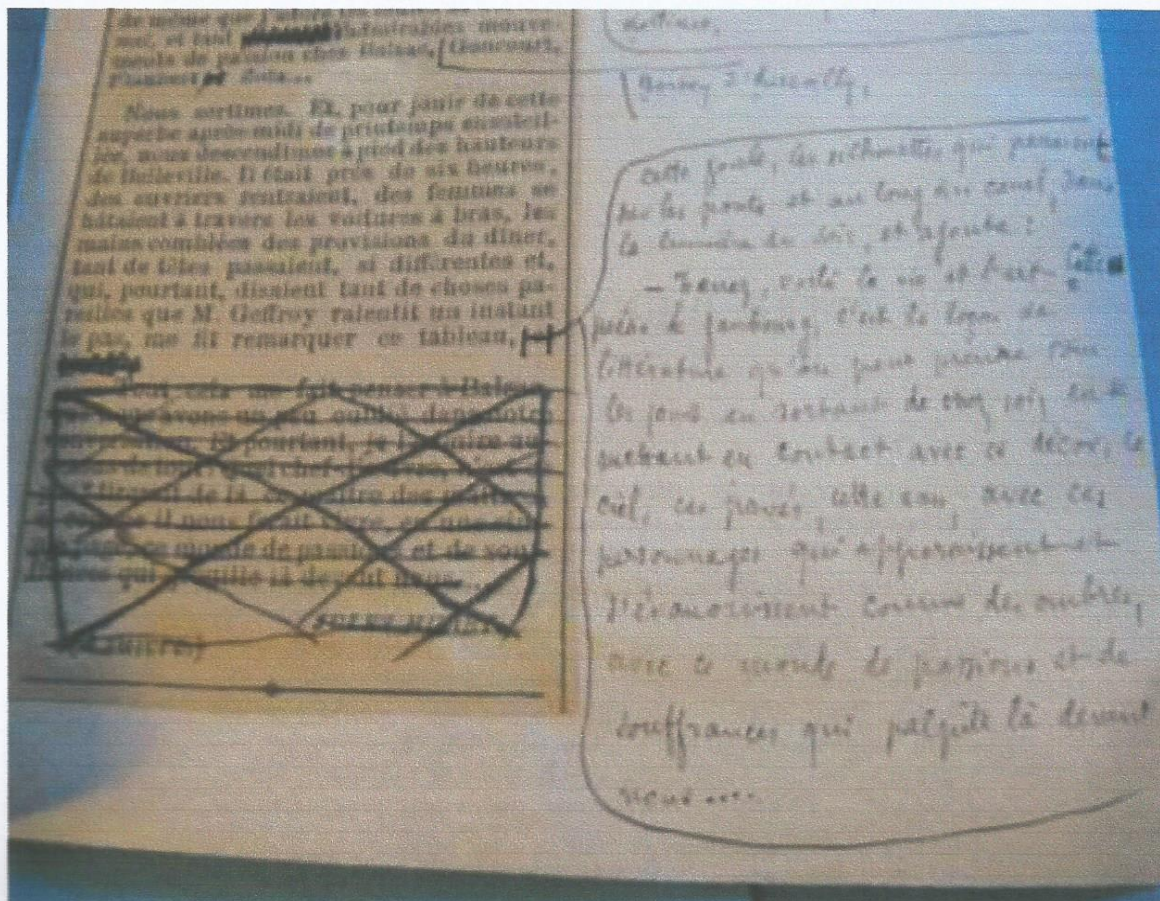
Jules Huret.

P. S. — En apprenant sa grâce, le capitaine Dreyfus a fait la déclaration suivante, que l'œuvre a publiée avant-hier :

« Le gouvernement de la République me rend ma liberté. Elle n'est rien pour moi sans l'honneur. Dès aujourd'hui, je vais continuer à poursuivre la réparation de l'effroyable erreur judiciaire dont je suis encore victime. »

« Je veux que la France entière sache, par un jugement définitif, que je suis innocent. Mon cœur ne sera apaisé que lorsqu'il n'y aura plus un Français qui m'impute le crime abominable qu'un autre a commis. »

Annexe 5 : note de Jules Huret dans son *Enquête sur l'évolution littéraire*, interview avec Gustave Geffroy, p.240. 1891



(<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k116226n/f344.image>)

LETTRE D'UNE PURITAINE

Le voyageur reçoit une lettre d'une inconnue qui le houspille ainsi que Paris et la France. — Les Américains n'aiment pas la critique. — La dame explique son affliction. — Vieille chanson : immoralité, dévergondage, adultère, Babylone, etc., etc. — Le voyageur lui répond. — L'Amérique colonisera la France. — Elle n'aime pas les nègres. — Elle dit leur fait aux Mormons et aux Français, ces autres Mormons. — La dame va trop loin. — L'homme et la bête. — Le Parisien défini : fonction sexuelle. — Crapaud couvert de bijoux. — L'art et la nature américaine. — La voix des forêts et la voix du désert. — Le Français paresseux, pornographe et misérable rentier. — L'Américain idéaliste. — Le passé et l'avenir. — Le Musée historique de Boston fait sourire le voyageur. — La dame puritaine ne le lui pardonne pas. — De quelques traits de mœurs que la dame a le tort de souligner. — Ironie finale. — Amen.

J'ai reçu, au cours de la publication d'une partie de ce livre et du précédent dans le *Figaro*, une lettre d'une dame américaine, qui m'a ravi : c'est que j'y ai trouvé la vérification indubitable d'une observation à laquelle je tenais : à savoir que, comme les enfants, les

Américains ont horreur de toute critique. Car, pendant les premiers temps de mon séjour en Amérique, surpris par le naturel, la simplicité de manières des gens, je m'étais posé cette question candide : « Est-ce que, par hasard, ce peuple ajouterait à ses autres vertus l'amour de la vérité? ».

Quand je quittai le sol du Nouveau Monde, j'étais fixé là-dessus; l'Américain, sous ce rapport, n'a rien à envier au Vieux Monde, au contraire! Chez nous, la vanité nationale est tempérée par un goût également national et aussi puissant que l'autre, de la critique, de la fronde, et de la blague. Aux États-Unis, où les Anglo-Saxons et les Germains dominent, l'ironie dirigée sur soi-même est une chose inconnue, dont on a horreur si on la perçoit chez les autres.

La lettre qu'on va lire apporte une preuve vivante de la vérité de ces observations. Je la donne non seulement pour cela, mais aussi parce qu'elle constitue un chapitre animé, une leçon « sur la chair vive » de la susceptibilité malade — et qui ne fera que croître, — du peuple américain.

« A Monsieur Jules Huret.

« Cher Monsieur,

« Après plusieurs semaines de pénible contrainte, durant lesquelles j'ai supporté les souffrances que me causaient vos impressions sur les États-Unis — publiées dans le *Figaro* ou ailleurs, — je suis finalement obligée de prendre ma plume — ou plutôt ma machine à

écrire — afin d'apaiser le supplice que vous m'avez imposé.

.....

Je passe quelques compliments injustes que ma modestie refuse.

« En ce qui concerne les nègres, les Américains qui sont à Paris doivent accepter l'hommage que les Français rendent au principe de la fusion des races, de même qu'ils acceptent les maisons sans salle de bain, l'étalage public et la libre circulation d'une littérature obscène qui n'est pas même interdite aux enfants; l'illégitimité; le culte de l'adultère que glorifie votre théâtre et l'étalage ennuyeux de femmes nues, qui est la suprême splendeur de votre art moderne. Nous ne comprenons pas comment vous pouvez supporter toutes ces choses que nous détestons naturellement¹. Nous les laissons pourtant exister jusqu'au jour où notre nation trouvera le temps d'envahir la vôtre et de vous réformer². Mais il est évident que, lorsque imbu de l'idée de la fusion des races, vous exposez à vos compatriotes la question nègre aux États-Unis, vous faites œuvre aussi raison-

1. Mrs. Flora Thompson est-elle si sûre que ses compatriotes ont une telle horreur des femmes nues? On m'a montré en Amérique — sous le manteau, c'est vrai — de fort belles reproductions de corps sans voiles, dans des postures qui n'avaient rien de puritain, à ce qu'il m'a semblé.

2. Mrs. Flora Thompson veut coloniser la France — et, sans doute, l'Europe. — Elle trahit là, sans prudence, l'arrière-pensée des plus notoires de ses compatriotes impérialistes qui, non seulement, rêvent de faire de l'Ancien-Monde le déversoir de leur surproduction industrielle, mais aussi un séjour de vacances! Il s'agit de savoir si l'Europe se laissera faire.

nable que si vous tentiez d'élever des tortues dans les bassins du jardin des Tuileries ou de faire pousser des pois cuits et des gâteaux de sarrazin dans les Champs-Élysées. Le problème nègre aux États-Unis n'est pas un problème nègre du Nouveau Cirque, ni un poétique « cake-walking », et ce n'est point par une sympathie morbide que l'on en trouvera la solution.

« Que sera cette solution ? Dieu seul le sait, mais le fait que l'Américaine de race blanche n'y participera en rien est compris et accepté par Booker T. Washington, Théodore Roosevelt et tous les autres amis intelligents des nègres qui vivent parmi nous.

« Que le Mormonisme vous apparaisse comme un trait spécialement digne d'être noté dans notre civilisation américaine, il ne faut pas s'en étonner, cela s'explique par ce fait que, malgré la place insignifiante et accidentelle qu'occupent les Mormons parmi les millions d'êtres normaux et d'intérêts humains normaux qui participent aux affaires en Amérique, nous avons néanmoins dans le Mormonisme le seul étalage visible de relations sexuelles que le pays entier puisse offrir. Il s'en suit nécessairement qu'un Parisien doit trouver le Mormonisme d'autant plus digne d'intérêt. S'il m'était permis de définir le Parisien, je dirais qu'il est une « fonction sexuelle¹ » dont les étalages indécents seraient : la vérité et l'art français, la littérature française, le drame français, sans parler de Montmartre et des grands boulevards. L'importance réelle du Mormonisme aux États-Unis

1. Quelle fiction exagérée !

est démontrée par l'histoire récente d'un certain M. Roberts, de l'Utah. Ce Mormon, légalement élu au Congrès, fut par la force du sentiment public américain chassé de la Chambre des Représentants, avec interdiction de siéger au Congrès. On eût dit qu'un désagréable scarabée noir était monté péniblement à travers les égouts jusqu'à la lumière d'une maison américaine et qu'en voyant cette hideuse présomption — vian ! pan ! — on se fut vite débarrassé de lui. Cet incident ne permet pas de douter du sentiment public en ce qui concerne le peu d'importance du Mormonisme et la réprobation générale que suscite chez le peuple américain la moindre preuve de glorification des désirs sensuels.

« Vous semblez être constitutionnellement incapable de comprendre notre point de vue moral en ce qui concerne les rapports des sexes¹. Malgré votre connaissance de l'Amérique qui vous a permis de constater l'existence d'un réel sentiment de décence publique, vous nous avez, sur ce point, accusés d'hypocrisie. Que l'homme — l'homme naturel — soit une bête sur toute la surface du monde, je n'ai aucune raison de le contester ; mais même l'intelligence du sultan de Guam, celle de n'importe qui, venu de n'importe où, sauf peut-être l'intelligence d'un Français de Paris, doit concevoir qu'un peuple, obligé par sa morale à agir en homme alors qu'il n'est qu'une bête, est infiniment supérieur dans l'ordre des choses humaines et divines à un peuple qui a toute licence pour faire triompher en lui la bête. Nous ne déclarons pas devant la jeunesse, aux États-Unis, que

1. Ceci est plus juste.

l'adultère est une « question de santé » et que pour un homme plus âgé il est la « poésie de l'amour ». Le mal social existe nécessairement parmi nous, sous toutes ses formes, mais il se tient caché dans une sphère obscure, où le maintient un sentiment public d'ordre et de propreté. Il n'y a absolument aucune place dans notre manière de voir et de penser, pour la lèpre morale qui, sous prétexte de sincérité, découvrirait des ulcères qui coulent et ferait parade de cette pourriture nauséabonde aux yeux même des petits enfants. La malpropreté de l'esprit public à Paris, qui se manifeste particulièrement dans vos théâtres, vos journaux et la littérature courante vendue dans vos rues, ne cessera jamais d'être en horreur aux Américains. D'autant plus que, considérés individuellement, nous trouvons une foule d'âmes vertueuses parmi vous, qui luttent, et non tout à fait en vain contre l'influence pitoyable que votre atmosphère de fanfaronnade intellectuelle leur impose. Cette tendance de votre littérature, de votre art, de votre théâtre, n'est pas, je crois, celle de la majorité du peuple français ; elle est celle d'une minorité cultivée qui, dominée par Dieu sait quel malin esprit, dirige son éducation, ses facultés déjà exercées vers un but unique : perpétuer la bête dans l'homme¹.

« Du point de vue où vous vous placez, le raffine-

1. L'amour est pourtant ce que l'instinct a réalisé de plus efficace pour lutter contre la brutalité et la sauvagerie de la race humaine. N'est-ce pas l'amour qui rend les mâles plus doux et quelquefois les puritaines plus sensibles et moins hargneuses ? Et puis, perpétuer la bête chez l'homme, n'est-ce pas assurer la perpétuité de l'espèce, sa sélection progressive ? M. Roosevelt, dont Mrs. Thompson se réclame, gémit contre l'infécondité du mariage américain. Que Mrs. Thompson s'entende donc avec lui.

ment intellectuel dont vous vous faites gloire m'apparaît, avec ses conséquences, comme un crapaud couvert de bijoux. Son corps n'est qu'un désir. A travers les brillants ornements que votre art lui procure, il jette sur nous un regard de travers. Il nous vilipende parce que nous préférons paraître homme au lieu d'être crapaud. Et pourtant, ce choix n'implique-t-il pas des efforts et des idées qui dépassent de beaucoup l'intelligence d'un crapaud ?

« Quant à notre absence d'art aux États-Unis, dites-moi, je vous prie, ce que nous avons à faire de l'art quand la nature en nous et autour de nous est si libérale, si variée, si prodigue ? Plus je reste à Paris, plus j'étudie votre art, moins je me sens capable de comprendre votre conception de l'art. Une fois sur dix mille, l'art est un message du ciel qu'aucun homme, qu'il vive à Kansas City ou à Rome, ne peut refuser, parce que c'est le Dieu Tout-Puissant qui le lui envoie ; mais le plus souvent l'art est une réminiscence de la nature dont l'interprète est un homme paresseux¹. Avec les merveilles d'une nature laissée intacte, qui couvre toute l'étendue de notre vaste contrée, nous n'avons pas besoin de telles réminiscences pour nos fêtes de la Beauté. Nous pouvons nous passer de la triste consolation de la belle musique quand nous jouissons de la voix merveilleuse² de nos forêts vierges, de nos prairies désertes, de nos rivières sans trafic, de nos montagnes inexplo-
rées,

1. Nous y voilà. Nous sommes des paresseux. Et dire que ce ne sera que lorsque vous vous reposerez un peu du labeur maniaque auquel vous vous livrez, que vous commencerez à vous civiliser pour de bon !

2. Si, encore, vous alliez l'écouter...

qui s'étendent sur des milles et des milles. Quant au sentiment d'admiration pour l'art que les Français en général — y compris en particulier, à l'heure présente, votre collaborateur, M. G. Ohnet qui méprise les Américains, — quant à ce sentiment que vous nous refusez parce que nous n'en faisons pas étalage, il existe pourtant. Si vous saviez observer clairement, vous auriez pu comprendre, par une analyse simple et directe et après huit mois de séjour parmi nous, que notre succès dans l'industrie qui attire sur nous l'admiration et la crainte du monde, provient justement de ce même esprit de dévotion qui, depuis un temps immémorial, inspire et accroît la production artistique.

« Produisez, produisez, que ce soit la plus infime parcelle d'un produit, produisez au nom de Dieu ! — Cette devise de Teufelsdröckh est désormais une idée fondamentale des cerveaux américains. Elle les force à travailler, à réussir, et après le succès, à travailler encore sans idée de gain, dans le but de réaliser la seule destinée évidente de *l'homme* : l'action.

« De même que pour le Français, l'idéal, le but, c'est la vie, pour l'Américain, c'est le travail pour le travail.

« Vous dépensez la moitié de votre temps et les deux tiers de votre énergie à tenir vos comptes et à faire des économies de bouts de chandelles pour ne pas tarir la misérable rente qui vous permet de vivre oisifs, de patauger dans l'art et de flâner sur les boulevards. L'Américain, au contraire, voit dans la vie non seulement un but mais un instrument d'action. Il travaille en sachant qu'il est homme et en essayant

de répandre par le monde les fruits de son labeur actif et incessant.

« Vous n'eussiez pas éprouvé de *pitié* en constatant la pauvreté de nos musées historiques, si vous vous étiez arrêté pour compter le nombre d'années durant lesquelles le peuple américain a figuré dans l'histoire. De ce point de vue, il vous serait bien difficile de trouver un peuple qui ait fait quelque chose de mieux que nous dans cet ordre de choses¹. D'ailleurs, le passé n'apparaît valable et intéressant qu'à la vieillesse branlante, aux vieilles gens et aux vieux peuples. Notre gloire, s'il vous plaît de la voir, est celle du travail qui prépare l'avenir. Elle n'est pas enfermée dans un passé momifié, dans des musées, ou cataloguée dans des livres, que le vieillard couve des yeux et manie de ses doigts tremblants : comme si, faute d'énergie intérieure pour embellir son existence, il voulait conjurer la mort par les rêveries et les reliques du passé².

« Évidemment, pauvres Français, vous n'êtes pas responsables d'être nés dans un pays dont la grandeur est renfermée dans les musées historiques. De même que nous, Américains, si nous jouissons d'un sort plus heureux, ce n'est pas grâce au mérite de notre propre intrigue ! Ne venez donc point parmi nous avec votre rôle héréditaire de vieillards myopes, sourds, infirmes et bougons. Nous sommes trop jeunes et trop

1. D'accord. Mais quand on n'a rien à mettre dans un musée, on n'en fait pas. C'est justement ce qui m'a fait rire — et bien innocemment — à Boston.

2. Pourquoi alors cette manie que vous avez de vous vieillir, et d'essayer de donner le change ? Vous agissez comme ces faux nobles qui étalent des parchemins ridicules et sans valeur. Ayez donc l'orgueil de ce que vous êtes. C'est cela, en effet, qui fait votre mérite, sinon votre gloire.

occupés pour songer à ce qui n'est plus. Nous ne voulons pas vous manquer de respect¹, mais ce n'est pas nous donner un bon exemple que de nous gronder toujours et de nous dénigrer comme vous le faites².

« Les digressions sur l'habileté des Américains dans l'art de cracher manquent d'esprit et de délicatesse, surtout quand elles s'adressent à des lectrices. Vous dites même que nous avons établi des concours pour ce genre de sport. Je n'ai nullement l'intention de nier, sur certains points, la vulgarité des Américains. Si je voulais être malveillante, j'admettrais qu'en une foule de cas, ils sont presque aussi grossiers que les Français³. Mais depuis que Dickens fit pour la première fois une réflexion spirituelle sur cette habitude de cracher tout en essayant de l'expliquer par les conditions climatiques de notre pays et leurs conséquences, depuis ce temps cette habitude est une source de plaisanteries pour la vieille Europe.

« Je ne veux pas la détendre ici, pas plus que je ne voudrais me moquer de la toux des tuberculeux en France⁴.

« En ce qui concerne la correction des habitudes individuelles, avouez qu'il nous manque encore celle de « manger bruyamment⁵ » et malgré leur habileté, leur adresse reconnues, il faut que les Américains

1. Que serait-ce donc si vous le vouliez ?...

2. Je pourrais vous prouver par mille exemples qu'on vous gâte, au contraire, par des éloges et des flatteries absurdes et immérités.

3. Comme c'est vrai !

4. Vous faites bien, car les deux choses n'ont aucun rapport : tousser parce qu'on est malade, ou établir des concours pour cracher à distance dans la cible d'un crachoir, sont des faits bien différents.

5. C'est de la modestie, je vous assure.

viennent à Paris pour apprendre à cracher leur nourriture sur la table — arêtes, grains de raisins et autres choses semblables que certaines gens mangent, mais que vous n'avalez pas¹. Vraiment, vous savez, vous êtes très habiles à viser vos assiettes en crachant votre nourriture, et vous n'avez pourtant pas de cours à Paris pour cultiver cet art ! Il vous est naturel, n'est-ce pas ?

« La décence est en quelque sorte une vertu. Mais si la question de décence concernant le moment, l'endroit, la manière dont s'accomplissent certaines fonctions naturelles est une question pendante que chaque peuple résout à son gré, il n'en est pas moins vrai que les conditions dans lesquelles s'effectuent ces fonctions suffisent à distinguer l'homme des chiens. A ce propos, je dois dire que les habitudes qui ont cours le long des rues de Paris ont souvent agité en moi la question de savoir où — si ce n'est aux États-Unis, — il y a une différence entre les chiens et les hommes ? Je trouve dans Paris des chiens, quelques saints et quelques grands enfants, — mais des hommes... ? !

« Croyez-moi, Monsieur Huret, il est tout à fait affligeant qu'une femme raisonnable, qui n'aime pas à attirer sur elle l'attention, paraisse si agressive, même lorsqu'elle défend son pays. Je demande que vous teniez compte que j'ai été provoquée, et j'espère que ma façon d'agir ne vous paraîtra ni désagréable ni

1. Comment faites-vous donc pour avaler les pépins, les grains de raisins, les arêtes de poissons, les petits os et les grains de plomb du gibier qui se mêlent à votre nourriture ? Oh ! si vous saviez comme vous avez tort d'aborder ce genre de critique ! Lisez donc mes petites remarques loyales et sincères sur les manières que j'ai constatées, pages 164 et suivantes.

indigne d'une femme. Je suis simplement une Américaine qui, malgré son dévouement à la vérité et à son pays, n'en reste pas moins pleine d'admiration pour le charme de votre peuple¹. Je ne crois pas cependant, comme un de vos remarquables compatriotes essayait de m'en persuader dernièrement, que ce charme provient de vos défauts. — Vous êtes charmants, au contraire, en dépit de vos défauts. C'est dans l'espoir que votre charme grandira encore par cette vue plus large de l'Amérique et des Américains que je vous écris. Non : ne me remerciez pas, — « Je n'ai fait que mon devoir », comme dit Dewey quand il fit tout sauter dans le port de Manille.

« Avec la très vive assurance de ma plus haute estime, permettez-moi de rester, Monsieur,

« Sincèrement votre

« FLORA MAC DONALD THOMPSON. »

Ainsi soit-il, Madame et chère puritaine.

1. Ironie charmante, Madame, à laquelle mes lecteurs seront, j'en suis sûr, bien sensibles, comme au ton général de votre lettre.

LES ÉTRANGERS A PARIS

LES ALLEMANDS

On ne peut faire allusion à l'Allemagne sans voir accourir du fond de la mémoire un flot pressé de souvenirs.

O Mignon! ô Wilhem Meister! et toi Faust, et toi Marguerite, autant d'amis!

Au seul mot d'Allemagne accourent par essaims, pêle mêle, Beethoven et Gœthe, Schiller et Frédéric II, Cornelius, Durer, Gervinus, tout cela mêlé de myosotis, de rieselbider, du fumet de la choucroute garnie, de tavernes à la Téniers, d'étudiants tapageurs, de bière blonde coulant à pleins bords et de petites servantes rieuses versant au voyageur le coup de l'étrier.

Nous nous sommes habitués à dire « la rêveuse Germaine, » et nous ne sortons pas de là.

Quand on parle des femmes, on entend toujours un nigaud s'écrier :

« Ah! les Parisiennes pour maîtresses!
» Les Anglaises pour femmes!
» Les Allemandes pour mères de famille! »

Comme si Charlotte n'avait pas trompé moralement Albert pour Werther!

En résumé, nous ne connaissons des Allemands ni les mœurs, ni les caractères.

La vérité est que les Allemands sont un peu moins positifs que nous.

Ils ne s'imaginent pas qu'on doive passer sa vie à débiter des sardines ou à détailler des nouveautés, afin de faire fortune et de « se retirer. »

Se retirer! c'est-à-dire aller s'enfouir dans une maison de campagne, loin du bruit des hommes, loin de leurs plaisirs, loin de leurs affaires, loin de la vie!

Les Allemands n'y pensent pas. Ils vivent, ils font le commerce tout comme les autres, ils forment d'excellents soldats, et trouvent moyen de s'instruire individuellement. Il y a en Allemagne des palefreniers savants, comme il y a en France des savants qui feraient d'excellents palefreniers.

Ils ont innové en critique, en philosophie, en histoire.

Aussi on dit d'eux : « Mon Dieu! que ces Allemands ont l'esprit nuageux! »

Et si l'on veut hasarder une observation :

« Lisez Hegel; monsieur, lisez Kant. Et dites-moi si vous comprenez ces gailards-là. »

Il est certain que ni moi ni vous n'y

comprendrions peut-être grand chose. Mais qu'est-ce que cela prouve!

Ils n'en sont pas moins arrivés à nous jouer l'Europe « en cinq sec, » comme dit Frédéric-Lemaître dans son rôle du Joueur.

Ils rêvent, mais ils fabriquent des fusils à aiguille.

Ils aspirent au ciel, mais ils fabriquent à l'usine Krüpp de solides canons dont nous sommes étonnés. Quoi! les Allemands! Eux! Et depuis quand?

Depuis que nous passons le temps à causer dans nos Chambres, près du pont de la Concorde.

Depuis que nous faisons des mots de la fin dans les petits journaux.

Depuis que nous lisons l'histoire du *Consulat et de l'Empire*, et que nous nous bourrons d'orgueil à nous en fourrer jusque-là!

Nos femmes n'aiment pas beaucoup les Allemands. Je me suis souvent demandé pourquoi; car enfin il paraît qu'en 1815 les Russes, et surtout les Prussiens n'ont point trouvé mauvais accueil.

Je crois savoir que c'est parce qu'ils portent tous des lunettes.

Dame! autrefois, sans être moins myopes, ils n'en portaient pas, et la myopie, comme on sait, donne du lointain au regard.

Dès qu'un homme porte des lunettes, il est perdu pour les femmes.

Les Allemands portent, en outre, des habits mal faits. Ils n'ont pas souci de la oilette.

Mystère! car enfin tous les tailleurs ont Allemands, et presque tous les bottiers aussi.

Les fils de la « patrie allemande » forment à Paris une colonie imposante. Ils ont leurs tavernes à eux, leur quartier, leurs mœurs.

Tout établissement, situé au fond de fontmartre, qui portera à son fronton :

A LA FORÊT NOIRE

st, soyez-en sûr, un repaire de patriotes Allemands.

Dès qu'il arrive à Paris un tonneau de bière de Vienne, tenez pour certain qu'ils savent, qu'ils le boiront en chantant le *Ein, de Becker*, — tandis que nous absorberons la bière strasbourgeoise sans donner même les couplets que Musset a en réponse au poète Rhénan.

Il n'y a pas de bonne bière à Paris parce que nous avons trop d'Allemands.

Ils sont blonds, grands, bien faits, parfois jolis garçons. L'orchestre de Pasdeloup, presque exclusivement composé d'Allemands, est un spécimen que je signale à l'attention des curieux.

Poètes, musiciens, soldats, savants et pères de famille, il n'y a guère que ce peuple-là en Allemagne.

Ils ont envoyé à l'Exposition quelques-unes de leurs filles.

Hum! hum! c'est lourd, c'est peu gracieux. Des chevelures superbes par exemple, de belles chairs. Mais quelles tailles! On ferait la chaîne autour.

Ils se nourrissent mal, quoique grands mangeurs.

Ils mêlent audacieusement les confitures aux bectacks, et les fruits cuits avec le veau et la salade.

Ils font ainsi des macédoines déplorables et des mié-macs fatals à l'estomac.

Telle est d'ailleurs leur littérature. Beautés étincelantes, platitudes absurdes; ici un coin du ciel, là une échappée sur la cuisine terrestre; tout se mêle, se trouble, se combine pourtant, et se digère à la satisfaction générale.

Le Faust est un de ces fricots-là: on voit que ça se conserve longtemps.

Ils n'ont pas d'esprit. Quand ils veulent être légers, ils ressemblent à ces ours qu'on fait danser dans les foires et qui se donnent des airs penchés et gentils.

Mais, en revanche, ils ont un solide bon sens.

Ils composent des in-folio un peu sur toute chose et y font une dépense de jugement, d'érudition et de patience dont nous sommes incapables.

Survient un Français qui les pille, fait un petit livre avec leurs gros volumes, et crac! voilà l'idée lancée et qui fait son chemin dans le monde.

Gustave Moreau.

Annexe 8: « *Voilà le Grrrr...and croquemitaine prussien..* » Lithographie Pinot et Sagaire, Epinal, 1870



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Annexe 9: Documents Diplomatiques Français : 1871-1914, Gallica. Lettre de M. Cambon Ambassadeur de France à Berlin adressée à M. Pichon Ministre des Affaires étrangères datée du 23 juillet 1907.

(<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55869523/f209.item.r=jules%20huret>)

152

23 JUILLET 1907.

me paraît avoir tout intérêt à ne pas modifier de cette façon l'équilibre dans la Baltique. On attache ici une telle importance au maintien du *statu quo* dans les îles d'Aland, que, si la France et l'Angleterre pouvaient se mettre d'accord avec la Russie pour écarter la question de l'abrogation de la convention de 1856, nous pourrions être certains de prévenir tout rapprochement germano-suédois et de voir la Suède adopter désormais une politique de neutralité bienveillante dans toutes les questions qui intéressent les puissances occidentales. Mon collègue d'Angleterre partage cette opinion, et s'est exprimé dans ce sens auprès de son Gouvernement ⁽¹⁾.

87.

M. JULES CAMBON, AMBASSADEUR DE FRANCE À BERLIN,
À M. PICHON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

L. particulière.

Berlin, 23 juillet 1907.

Je viens de voir M. de Tschirschky, qui arrive de congé en très bon état. Dans quelques jours, M. de Mühlberg partira pour trois mois. Nous avons parlé d'un certain nombre de questions particulières qui feront l'objet de dépêches officielles, mais nous nous sommes surtout entretenus des conversations de Kiel, de la visite de M. Huret à Norderney ⁽²⁾ et de la mienne ⁽³⁾ qui doit avoir lieu dans quelques jours. Ce bon M. de Tschirschky m'a dit qu'on se montrait beaucoup trop impatient et nerveux à Paris, et qu'il serait bien utile qu'on cessât de parler à tout propos d'entente, de détente et d'accord, que jamais depuis de longues années les relations entre nos deux pays n'avaient été plus courtoises ni meilleures, et qu'il ne fallait pas pour le moment en demander davantage. Je lui ai répondu que je ne trouvais pas, quant à moi, que Paris seul et sa presse eussent quelque chose à se reprocher, et que les conversations qui excitaient l'esprit public n'avaient pas été tenues à Paris. Nous avons causé fort librement et fort cordialement sur ce thème, nous renvoyant réci-

⁽¹⁾ Cf. Sir R. Rodd à Sir Ed. Grey, Stockholm, 20 juillet (*British Documents*, VIII, n° 79, p. 117). Cf. la note allemande, dans *Die Grosse Politik*, XXIII, n° 8069, p. 446.

⁽²⁾ M. Huret, rédacteur au *Figaro*, fut reçu au château de Norderney par le prince de Bülow; il relata ses conversations dans le *Figaro*, n°s des 22 et 23 juillet 1907; ces conversations portèrent en particulier sur la « détente » qui était sensible dans les relations

franco-allemandes. — Le *Neues Wiener Tageblatt*, dans son leading du 25 juillet, se réjouissait de voir entreprendre entre la France et l'Allemagne un travail de mosaïque dont les résultats pouvaient être « féconds ». Voir *Figaro*, numéro du 26 juillet 1907.

⁽³⁾ Pour le projet de visite de M. Jules Cambon à M. de Bülow, en vacances à Norderney, voir ci-dessus, n° 79 et note *ibid.*

voquement la faute. Le Chancelier se trouve en ce moment à Berlin entre les mains de son dentiste. M. de Tschirschky m'a dit qu'il lui était vraiment impossible de me voir, ce qui m'eût évité le voyage de Norderney; mais que ce qui était nécessaire, c'était que j'allasse à Norderney. Je lui ai alors demandé si nous aurions quelque chose à nous dire, et il m'a avoué qu'il ne voyait rien. J'en ai conclu avec lui que ce qu'on voulait, c'était que ce voyage fût connu; par suite, j'ai exprimé le désir qu'après cette sorte de démonstration, il fût mis fin aux conversations avec des tiers qui faussent la situation de tout le monde et qui excitent l'opinion publique tout à fait hors de propos. M. de Tschirschky m'a répondu que c'était son sentiment. Il est probable que j'irai à Norderney vendredi ou samedi⁽¹⁾. J'aurai avec le Chancelier une conversation un peu plus précise que celle qu'il a eue avec M. Huret, mais qui n'aura pas beaucoup plus de conclusion. J'essaierai néanmoins d'amener M. de Bülow, à se découvrir un peu sur ses vues au sujet des ententes particulières dont la Wilhelmstrasse pense qu'on pourrait les conclure, pourvu qu'elles ne soient pas publiées. M. de Tschirschky m'a dit que tout allait pour le mieux au Maroc. Je préférerais ne pas rester exposé à des sautes de vent dans l'humeur du Gouvernement impérial. C'est là le point de vue que j'exposerai au Chancelier, en lui disant qu'il est de l'intérêt des deux pays de faire en sorte de résoudre les difficultés éventuelles quand elles n'ont pas pris encore un caractère de conflit. La question est de savoir si la politique de fourberie traditionnelle à Berlin ne veut pas se réserver la possibilité de faire naître des griefs inattendus contre nous et nous tenir toujours dans l'incertitude au sujet de ces dispositions futures⁽²⁾.

88.

M. CROZIER, AMBASSADEUR DE FRANCE À VIENNE,

à M. PICHON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

D. n° 99.

Vienne, 23 juillet 1907.

(Reçu : Cabinet, 28 juillet; Dir. pol., 29 juillet.)

La visite du baron d'Achrenthal à M. Tittoni était décidée bien avant que fussent connus les arrangements espagnols⁽³⁾; mais la situation créée par la

⁽¹⁾ Le voyage n'eut lieu qu'un mois plus tard, le 24 août.

⁽²⁾ Un télégramme en date du 24 juillet, n° 122, signalé au Département une visite de M. Tschirschky à M. J. Cambon, dans cette journée du 24, où le diplomate allemand transmet l'invitation du prince de Bülow pour

le milieu d'août; M. Cambon insiste sur l'utilité de donner à la presse une note dont le texte serait établi d'accord avec le Chancelier allemand.

⁽³⁾ Accords méditerranéens du 16 mai 1907; voir t. X, n° 499.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Sources

Ouvrages de Jules Huret:

- *Enquête sur la question sociale en Europe. Tome 1: Capitalistes et prolétaires.* Perrin, Paris, 1897.
- *Enquête sur la question sociale en Europe. Tome 2: Théoriciens et chefs de secte,* Perrin, Paris, 1897.
- «Sarah Bernhardt». *Acteurs et actrices d'aujourd'hui*, Juvin, Paris, 1898
- *Les Grèves*, Editions de la Revue Blanche, Paris, 1902,
- *Tout yeux, tout oreilles*, Fasquelle, Paris, 1904.
- *En Amérique. De New-York à la Nouvelle-Orléans*, Fasquelle, Paris, 1904.
- *En Amérique. De San Francisco au Canada*, Fasquelle, Paris, 1905.
- *En Allemagne. Rhin et Westphalie*, Fasquelle, Paris, 1907.
- *En Allemagne. Berlin*, Fasquelle, Paris, 1909, 1910, 1913.
- *En Allemagne. De Hambourg aux marches de Pologne*, Fasquelle, Paris, 1908.
- *En Allemagne. La Bavière et la Saxe*, Fasquelle, Paris, 1911.
- *En Argentine. Tome 1: de Buenos-Aires au Gran Chaco*, Fasquelle, Paris, 1911.

Archives en ligne:

- Lettre particulière datée du 23 juillet 1907 entre M. Cambon, Ambassadeur de France à Berlin adressée à M. Pichon, Ministre des Affaires Etrangères. Consultation sur Gallica : [<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55869523/f209.image>]

Presse

Consultations sur le site Gallica: [<http://gallica.bnf.fr/>]

- *Le Figaro*: consultation de numéros compris entre l'année 1892 et 1912. Gallica .
- *Le Figaro*, «Courrier de Paris. La légende du reporter», signé Albert Wolff, 18 novembre 1890.
- *Gil Blas*, consultation des numéros du 13 novembre 1880 et du 3 avril 1896.
- *Le Gaulois*, consultation du numéro du 15 janvier 1873.
- *Le Journal*, consultation du numéro du 20 décembre 1896.
- *Le Petit journal* : consultations de numéros compris entre l'année 1863 et 1885.
- *La Presse*, consultation du numéro du 9 août 1838.
- *Le Siècle*, consultation du numéro du 12 juillet 1859.

Ecrits de reporters

- CHINCHOLLE, Charles, *Les mémoires de Paris*, Librairie moderne, Paris, 1889. P. VII. Gallica [<http://gallica.bnf.fr/>].
- DUBIEF, Eugène, *Le journalisme*, 1892. p.75. Gallica [<http://gallica.bnf.fr/>].
- GIFFARD, Pierre, *Souvenirs d'un reporter: le sieur de Va-Partout*, Maurice Dreyfous, Paris, 1880, p.8. Gallica [<http://gallica.bnf.fr/>].
- VALLES, Jules, *La Rue à Londres*, Charpentier, 1884.
- XAU, Fernand, *Emile Zola*, Marpon et Flammarion, Paris, 1880, p. 61.

Autour de la figure de Jules Huret

- HURET, Jean-Etienne, *Jules Huret, témoin de son temps*. 198 p. Institut d'Etudes Politiques de Paris Paris. Thèse de 1958 conservée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. 1958. Sous la direction de M. Touchard.
- MICHEL, Pierre, *Octave Mirbeau - Jules Huret. Correspondance, interview et articles*. Du Lérot, Tusson, 2009.

Autour du positivisme

- BERNARD, Claude, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Baillière, Paris, 1865.
- ZOLA, Emile, *Le Roman expérimental*, Charpentier, Paris, 1880.

Autour de l'enquête

- LE PLAY, Frédéric, *Les ouvriers européens*, Mame, Tours, 1879.
- MERSON, Ernest, *De la situation des classes ouvrières en France*, Guillaumin, Paris, 1849.

Autour de l'Amérique

- LABOULAYE, Edouard, *Les Etats-Unis et la France*, Dentu, Paris 1862.
- TOCQUEVILLE (de), Alexis, *De la Démocratie en Amérique*, 1835-1840.

Autour de l'Allemagne

- LAVISSE, Ernest, *Essais sur l'Allemagne impériale*, Hachette, Paris, 1888.
- MAUPASSANT (de), Guy, *Boule de Suif*, Charpentier, Paris, 1880.
- STAEL (de), Germaine, *De l'Allemagne*, Flammarion, Paris, 1813, édition de 1993.

Autour de l'Argentine

- CLEMENCEAU, Georges, *Notes de voyage dans l'Amérique du Sud : Argentine, Uruguay, Brésil*, Hachette, Paris, 1911.

Bibliographie

Journalisme

- DELPORTE, Christian, *Histoire du journalisme et des journalistes en France, Que sais-je ?*, Paris, 1995.
- FERENCZI, Thomas, *L'invention du journalisme en France: naissance de la presse moderne à la fin du XIX^e siècle*, Payot, 1996.
- PALMER, Michael B., *Naissance du journalisme comme industrie: des petits journaux aux grandes agences*, L'Harmattan Communication et civilisation, Paris, 2014 (2^e édition).
- RUELLAN, Denis, *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, PUG, 2007.

Journalisme au XVIII^e siècle

- NABARRA, Alain «Le journalisme à la recherche de lui-même au XVIII^e siècle: les modalités de l'information», *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, numéro 1, volume 48, 1996. Consulté sur Persee.fr [http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1996_num_48_1_1235]

Presse nationale et régionale

- BLANDIN, Claire, *Le Figaro, deux siècles d'histoire*, Armand Colin, Paris, 2007.
- COZIC, Jean-Charles, GARNIER, Daniel, *La presse à Nantes de 1757 à nos jours. Tome 2, Les années Schwob (1876-1928)*, L'Atalante, 2008.

Histoire politique, culturelle et littéraire

- KALIFA, Dominique, REGNIER, Dominique, THERENTY, Marie-Eve, VAILLANT, Alain (sous la direction de), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Nouveau Monde éditions, 2011, Paris.
- MUHLMANN, Géraldine, *Une histoire politique du journalisme, XIX^e-XX^e siècle*. Presses universitaires de France, 2007.

- POIRRIER, Philippe, «L'histoire culturelle en France. Une histoire sociale des représentations», HALSHS, archives-ouvertes, 200, p.2.

Pratiques journalistiques

- SAMINADAYAR-PERRIN, Corinne, «Stratégies génériques dans l'écriture journalistique du XIX^e siècle», *Romantisme*, n° 147, 2010/1.

L'enquête et l' interview

- KALIFA, Dominique, «Policier, Détective, Reporter. Trois figures de l'enquêteur dans la France de 1900», «Enquête sur l'enquête», *Mil neuf cent*, n°22, 2004.
- LALOU Elisabeth, «L'enquête au Moyen Age», *Revue historique* n° 657, 2011.
- PROCHASSON, Christophe, «L'enquêteur, le savant et le démocrate. Les significations cognitives et politiques de l'enquête», «Enquête sur l'enquête», *Mil neuf cent*, n°22, 2004.
- ROYER, Jean, «L'entretien», «La littérature et les médias», *Etudes Françaises*, volume 22 n°3, 1986
- SEILLAN, Jean-Marie, *Enquête journalistique et poétique romanesque : l'enquête sur le «roman romanesque» du Gaulois en mai 1891.*

Enquêtes psychologiques et sociologiques

- CARROY, Jacqueline, «Premières enquêtes psychologiques françaises. L'introspection, l'individu et le nombre», «Enquête sur l'enquête», *Mil neuf cent*, n°22, 2004
- LECUYER, Bernard-Pierre, « Frédéric Le Play, fondateur de la science sociale », *Communications*, n°54, 1992.
- TOPALOV, Christian, «Raconter ou compter ? L'enquête de Charles Booth sur l'East End de Londres (1886-1889)», «Enquête sur l'enquête», *Mil neuf cent*, n°22, 2004.

Le grand reportage

- MARTIN, Marc, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Audibert, Paris, 2005.
- SIMARD-HOUDE, Mélodie, *Le Reporter, médiateur, écrivain et héros. Un répertoire culturel (1870-1939)*. 909 p. Université de Laval Québec et Université Paul Valéry (Montpellier III). Thèse de 2015. Sous la direction de Marie-Eve Thérénty et Guillaume Pinson.

Figures de grands reporters

- PINSON Guillaume, THERENTY, Marie-Eve, (numéro coordonné par), *Autour de Vallès*, numéro 40. «L'invention du reportage», numéro coordonné, 2010. p.1-21.
- SERAY, Jacques, *Pierre Giffard précurseur du journalisme moderne. Du Paris-Brest à l'affaire Dreyfus*. Le Pas d'Oiseau, Toulouse, 2008.

Littérature et grand reportage

- BOUCHARENC, Myriam, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Septentrion, Presses Universitaires, Villeneuve d'Ascq, 2004, p. 24.
- *Op.cit.* «Pierre Giffard, *Le sieur de Va-Partout*, un premier manifeste de la littérature de reportage». p. 511-521. In THERENTY, Marie-Eve, VAILLANT, Alain (sous la direction de), «Journalisme et littérature au XIXe siècle». Presse et Plumes. Nouveau Monde, 2004.
- DELUCHE, Joëlle, (sous la direction de), *Littérature et reportage*. PULIM, 2001.
- *Op.cit.* «Petite typologie du grand reportage». p.221-234
- THERENTY, Marie-Eve, «Les vagabonds du télégraphe. Représentations et poétiques du grand reportage avant 1914», *Sociétés et représentations*, n°21, 2006. P.101-115.

Le héros-reporter

- PINSON, Guillaume, «Tintin avant Tintin. Origines médiatiques et romanesques du héros reporter», *Etudes Françaises*, volume 46, numéro 2, 2010. P.11-25. Consulté sur Erudit.org[<https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2010-v46-n2etudfr3908/044532ar/>].

Le voyage

- MARTIN, Marc, «Le voyage du grand reporter, de la fin du XIX^e siècle aux années 1930», *Le Temps des Médias*, n°8, 2007.
- SURUN, Isabelle, «Les figures de l'explorateur dans la presse au XIX^e siècle», *Le temps des médias*, numéro 8, Nouveau Monde éditions, 2007.
- VENAYRE, Sylvain, *Panorama du voyage: 1780-1920, Mots, figures, pratiques*, Les Belles Lettres, Paris, 2012.

Le corps face au grand reportage

- FONTANILLE, Jacques «Quand le corps témoigne: voir, entendre, sentir et être-là (sémiotique du reportage)». P.85-103, et MIGOZZI, Jacques «Chroniques d'un exilé reporter: La Rue à Londres de Jules Vallès». p.267-283.

A la découverte de l'Autre

Dictionnaires

- CELLARD, Jacques, REY, Alain, *Dictionnaire du français non conventionnel*, Hachette, Paris, 1980.
- FERREOL, Gilles, JUCQUOIS, Guy (sous la direction de), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Armand Colin, Paris, 2003.

Stéréotypes autour du Maroc

- KNINAH, Abdeslem, « Image(s) française(s) du Maroc avant le Protectorat : (XVII^e-XX^e siècles) », *Littératures*. Université d'Avignon, 2015.

Stéréotypes autour de l'Allemagne

- GREVY, Jérôme, *La République des opportunistes*, Perrin, Paris, 1998.
- HOUDAILLE, Jacques, « La population juive en Allemagne de 1852 à 1939 », *Population*, 38-3, 1983.
- SALLEE, Frédéric, *Sur les Chemins de Terre Brune. Voyages dans l'Allemagne nazie 1933-1939*, Fayard, Paris, 2017.

Index des principaux noms de contemporains de Jules Huret cités

Bebel August : p.56, 61
Bernhardt Sarah : p.59, 69, 70
Bismarck (von) Otto (chancelier) : p. 77, 80, 99, 103
Bülow (von) Bernhard (chancelier) : p. 101, 109
Calmette Gaston : p.30, 33, 34, 36, 38, 39
Cambon Jules (ambassadeur) : p.101, 109
Caraguel Joseph : p.10, 20, 25, 107
Chincholle Charles : p.10, 19, 23, 25, 26, 107
Deschanel Paul : p.49
Dreyfus Alfred : p. 31, 32, 39, 59, 63, 108
Dreyfus Mathieu : p.32
Giffard Pierre : p. 10, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27
Guillaume II : p.37, 61, 87, 98, 102
Jaurès Jean : p.49
La Rochefoucauld (duc de) : 31, 55, 57, 58, 62, 66, 67
Magnard Francis : p.23, 28, 30, 34, 39, 107, 108
Mirbeau Octave : p.10, 12, 20, 25, 26, 27, 28, 47
Rothschild (baron de) : p.31, 49, 55, 62
Verlaine Paul : p.43, 68, 73
Xau Fernand : p.10, 20, 23, 24, 25, 26, 51, 107
Zola Emile : p.23, 24, 25, 42, 44, 45, 46